

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00260927 9

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

PARIS, 19, rue de LILLE.

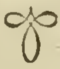
Les éditions cette collection sont nouvelles et préférables aux ..cédentes, sous tous les rapports. Les ouvrages dont .. auteurs existent ont été revus par eux; les autres ont été ..lationnés sur les meilleurs textes et sont accompagnés .. travaux littéraires importants.

1er JANVIER 1851.

CATALOGUE.

Ce Catalogue annule les précédents.

Les traductions des ouvrages étrangers sont supérieures. Comme exécution typographique, ces éditions ont réuni tous les suffrages, en France et à l'étranger, et leur succès est tel, qu'elles servent de type à la plupart des publications littéraires qui se font aujourd'hui.





A 3 FR. 50 LE VOLUME.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE.

1. LITTÉRATURE ANCIENNE.

LE ROI LOUIS XI. — **Les cent Nouvelles nouvelles**, édition revue sur les textes originaux, avec une introduction par Le Roux de Lincy. 2 vol.

BEROALDE (de Verville). — **Le moyen de parvenir**, œuvre contenant la raison de ce qui a été, est et sera, avec commentaire........................ 1 vol.

RABELAIS........ — **Œuvres**, édition augmentée de plusieurs extraits des *Chroniques admirables du puissant roi Gargantua*, ainsi que d'un grand nombre de variantes, et de deux chapitres inédits du cinquième livre, d'après un manuscrit de la Bibliothèque du Roi; avec des notes explicatives et une notice historique, contenant des documents originaux relatifs à la vie de Rabelais.................................. 1 vol.

Ch. D'ORLÉANS.. — **Poésies**, édition de Marie Guichard. ....÷ 1 vol.

BONAVENTURE (des Périers). — **Contes ou nouvelles récréations et joyeux devis**, avec les notes de *la Monnoye* et de *Saint-Hyacinthe*, et une notice de *Charles Nodier*..............................÷ 1 vol.

NOEL du FAIL... — **Propos rustiques, baliverneries, contes et discours** d'*Eutrapel*, édition de M. Marie Guichard......÷ 1 vol.

MALHERBE....... — **Poésies**, seule édition contenant le commentaire inédit d'André Chénier, et des notices par MM. de Latour..............÷ 1 vol.

SATIRE MENIPPÉE.. — **De la Vertu du Catholicon d'Espagne et de la Tenue des États de Paris**, édition accompagnée de Commentaires et d'une notice sur les auteurs, par M. Ch. Labitte, professeur suppléant au Collége de France.............................. 1 vol.

PASCAL............ — **Pensées**, avec une notice sur sa vie, par sa sœur.......÷ 1 vol.

Les Provinciales, ou *Lettres écrites par Louis de Montalte* à un provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites, sur le sujet de la morale et de la politique de ces pères; nouv. édit. acc. de notes et précédé d'un précis hist. sur le Jansénisme, par *Ch. Louandre*.÷ 1 vol.

J. RACINE......... **Théâtre complet,** suivi des cantiques............✝ 1 vol.

BOILEAU.......... **Œuvres poétiques complètes,** nouvelle édition accompagnée de travaux importants, des *variantes* et de plus de 1,200 notes historiques, philologiques et biographiques des différents commentateurs, par A. Martin, avec un *beau portrait gravé*.✝ 1 vol.

LA FONTAINE... **Fables,** nouvelle et très-belle édition accompagnée d'*une notice* de M. Sainte-Beuve de l'Académie française, d'*un précis* de Diderot, de *notes* et *commentaires* par M. Charles Louandre; précédée de la *vie d'Ésope* et d'une *préface* par La Fontaine; suivie de *Philémon et Baucis* et des *Filles de Minée;* avec un *beau portrait* de La Fontaine, gravé sur acier...........................✝ 1 vol.

Contes et nouvelles avec les variantes............✝ 1 vol.

LA BRUYÈRE.... **Caractères,** suivis du Discours de *La Bruyère* à l'Académie, et de la traduction des Caractères de *Théophraste*, y compris les fragments découverts récemment; nouvelle et belle édition imprimée et collationnée sur les éditions originales avec notice sur *La Bruyère et Théophraste,* notes et table analytique..............✝ 1 vol.

LE SAGE.......... **Gil Blas,** belle édition.............................✝ 1 vol.

PRÉVOST (L'ABBÉ). **Manon Lescaut,** édition accompagnée de notices et travaux littéraires, par MM. Sainte-Beuve, et Gustave Planche.....✝ 1 vol.

MARIVAUX....... **Marianne,** précédée d'une notice par Jules Janin.... 1 vol.

VOLTAIRE........ **Siècle de Louis XIV,** suivi de la liste raisonnée des enfants de Louis XIV, des princes de la maison de France, des souverains, des maréchaux de France, des ministres, de la plupart des écrivains et artistes de cette époque.................................✝ 1 vol.

J. J. ROUSSEAU. **Confessions,** avec une préface de George Sand....✝ 1 vol.

La Nouvelle Héloïse, belle édition..............✝ 1 vol.

Émile, belle édition................................✝ 1 vol.

CHÉNIER (ANDRÉ).. **Poésies complètes,** ornées d'un *beau portrait*, et précédées d'une notice par M. H. de Latouche......................... 1 vol.

Œuvres en prose........................... 1 vol.

CHÉNIER (JOSEPH). **Œuvres,** avec notice par Charles Labitte.............✝ 1 vol.

II. ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS.

AIMÉ-MARTIN... **Éducation des Mères de Famille,** ou *de la Civilisation du genre humain par les Femmes,* ouvrage auquel l'Académie française a décerné le grand prix de 6,000 fr. 5e édition...... 2 vol.

Lettres à Sophie sur la Physique, la Chimie et l'Histoire naturelle, 13e édition, augmentée de la Théorie du Calorique rayonnant, et des nouvelles découvertes sur la Lumière, les Interférences, la Polarisation, le Daguerréotype, le Mirage, l'Électricité, le Feu central, les Volcans, le Magnétisme de la Terre, etc., etc.................................. 2 vol.

BARBIER (AUGUSTE) **Iambes et poëmes,** édition revue et corrigée...... 1 vol.

Chants civils et religieux, édition corrigée..... 1 vol.

Rimes héroïques........................... 1 vol.

BARANTE (DE).... **Tableau de la littérature au XVIIIe siècle** (ouvrage adopté par l'Université), 6e édition........................ 1 vol.

BLAZE (HENRI)...... **Poésies,** nouvelle édition........................... 1 vol.

BRILLAT-SAVARIN ET BERCHOUX. **Physiologie du Goût,** ou *Méditations de Gastronomie transcendante;* nouvelle édition, précédée d'une Notice par Richerand, et suivie de la GASTRONOMIE, poëme de Berchoux. 1 vol.

BRIZEUX (A.)..... **Marie,** *poëme,* nouvelle édition, revue et corrigée...... 1 vol.
Les Ternaires, livre lyrique..................... 1 vol.

Benj. CONSTANT. **Adolphe,** suivi des *Réflexions sur le Théâtre allemand, Esprit de Conquête,* avec Notice de Gustave Planche.......✝ 1 vol.

BALZAC (H. DE).... **Physiologie du Mariage**..................... 1 vol.
Scènes de la Vie privée..................... 2 vol.
Scènes de la Vie de Province..................... 2 vol.
Scènes de la Vie parisienne..................... 2 vol.
Eugénie Grandet..................... 1 vol.
Le Médecin de Campagne..................... 1 vol.
La Peau de Chagrin..................... 1 vol.
Le père Goriot..................... 1 vol.
Le Lis dans la Vallée..................... 1 vol.
Balthasar Claës.....................✝ 1 vol.
Histoire des Treize.....................✝ 1 vol.
César Birotteau.....................✝ 1 vol.
Louis Lambert, suivi de **Séraphita**..........✝ 1 vol.

CAPEFIGUE...... **Hugues Capet** et *la troisième Race*, nouvelle édition revue et corrigée.....................✝ 2 vol.
Histoire de Philippe-Auguste (ouvrage couronné par l'Institut), 3e édition..................... 2 vol.
La Réforme et la Ligue, 3e édition............ 1 vol.
La Ligue et Henri IV, 3e édition................ 1 vol.
Richelieu, Mazarin et la Fronde, 2e édition.. 2 vol.
Le Règne de Louis XIV, 2e édition............ 2 vol.
Philippe d'Orléans, *régent de France.* 2e édition.✝ 1 vol.
Histoire de la Restauration et des causes qui ont amené la chute de la branche aînée des Bourbons, 3e édition, revue et très-augmentée..................... 4 vol.

C. DELAVIGNE.. **Théâtre**..................... 3 vol.
Messéniennes, *Chants populaires, Poésies diverses.* 1 vol.

CHARRIÈRE (Mme) **Caliste,** ou Lettres écrites de Lausanne. Nouvelle édition précédée d'une notice par M. Ste-Beuve de l'Acad. française...✝ 1 vol.

DELÉCLUZE (E. I.) **Romans, Contes et Nouvelles** (*Mademoiselle Justine de Liron, Dona Olympia, la Première communion, le Mécanicien Roi*, etc., etc.)..................... 1 vol.

DESPLACES (Aug.) **Galerie des poëtes vivants,** édition augmentée.✝ 1 vol.

FERRY............ **Voyages et Aventures au Mexique**.......... 1 vol.

GAUTIER (Théoph.). **Poésies complètes**..................... 1 vol.
Mademoiselle de Maupin..................... 1 vol.
Nouvelles..................... 1 vol.
Voyage en Espagne (*Tra los montes*)............ 1 vol.

GIRARDIN (Mme DE) **Poésies complètes,** édition revue et corrigée.....✝ 1 vol.
Lettres parisiennes.....................✝ 1 vol.

GEORGE SAND... **Consuelo,** nouvelle édition..................... 4 vol.
La Comtesse de Rudolstadt, nouvelle édition... 2 vol.

GUIZOT............ **Essais sur l'Histoire de France,** ouvrage adopté par le Conseil de l'instruction publique ; 6e édition.............. 1 vol.

HOUSSAYE (A.)... **Galerie de Portraits du XVIIIe siècle**........ 2 vol.
Poésies complètes (*les Sentiers perdus*, *la Poésie dans les bois*, *Poëmes antiques*)................................ 1 vol.

HUGO (Victor)...... **Notre-Dame de Paris**.............................. 2 vol.
Han d'Islande.............................. 1 vol.
Le Dernier jour d'un Condamné... **Bug-Jargal**............................ 1 vol.
Odes et Ballades.............................. 1 vol.
Orientales.............................. 1 vol.
Feuilles d'Automne et **Chants du Crépuscule** 1 vol.
Voix intérieures et **Rayons** et **Ombres**...... 1 vol.
Théâtre.............................. 3 vol.
Cromwell.............................. 1 vol.
Littérature et Philosophie mêlées.......... 1 vol.
Le Rhin, *Lettres à un ami* ; 3e édition.............. 3 vol.

JURIEN de la Gravière.. **Guerres maritimes** sous la République et l'Empire, par le capitaine de frégate *A. Jurien de la Gravière*, avec les plans des batailles navales du cap de Saint-Vincent, d'Aboukir, de Copenhague, de Trafalgar, et une carte du Sund, dressés et gravés, par A. H. Dufour, géographe.............................. 2 vol.

KERSERS (de).... **Histoire de La Tour d'Auvergne,** premier grenadier de France..............................÷ 1 vol.

KRUDNER (Mme de) **Valérie,** avec notice par M. Sainte-Beuve........... 1 vol.

LAVALLÉE (Théo.) **Histoire des Français,** depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830.............................. 4 vol.
Géographie physique, historique et militaire, ouvrage adopté par le Ministre de la guerre pour l'École spéciale et militaire de Saint-Cyr.............................. 1 vol.

MAGU.............. **Poésies,** avec une notice de George Sand..........÷ 1 vol.

MAISTRE (J. de).. **Du Pape,** nouvelle édition.............................. 1 vol.

MAISTRE (X. de).. **Œuvres complètes** (*Voyage autour de ma Chambre*, *Expédition nocturne*, *le Lépreux*, *les Prisonniers du Caucase*, *la Jeune Sibérienne*), édition ornée d'*un beau portrait* de l'auteur dessiné d'après nature et gravé sur acier.............. 1 vol.

MILLEVOYE...... **Poésies,** avec une notice par M. de Pongerville...... 1 vol.

MARMIER (X.)..... **Souvenirs de Voyage** et Traditions populaires..... 1 vol.
Nouveaux Souvenirs de Voyage..........÷ 1 vol.

MONNIER (Henri).. **Scènes populaires,** nouvelle édition complète..... 2 vol.

MÉRIMÉE (Prosper) **Chronique du temps de Charles IX,** suivie de la *Double Méprise*, *la Guz'a*, etc , etc.............. 1 vol.
Colomba, suivie de : *la Vénus d'Ile*, *les Ames du Purgatoire*, *Mateo Falcone*, *Vision de Charles*, *l'Enlèvement de la Redoute*, *Tamango*, *la Perle de Tolède*, *la Partie de trictrac*, *le Vase étrusque*, *les Mécontents*.............. 1 vol.
Théâtre de Clara Gazul, suivi de *la Jacquerie* et de *la Famille Carvajal*.............................. 1 vol.

PLANCHE (Gustave) **Portraits et critiques littéraires**........... 2 vol

MUSSET (ALFRED DE) **Poésies complètes** (1829 à 1840)................. 1 vol.
Poésies nouvelles et inédites (1840 à 1849)..... 1 vol.
La Confession d'un Enfant du siècle........ 1 vol
Nouvelles .... 1 vol.
Contes.................................... 1 vol.
Comédies et Proverbes..................... 1 vol.

Pièces qui se vendent séparément.

IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE. 1 fr.
LE CHANDELIER, 3 actes.................. 1 fr.
IL NE FAUT JURER DE RIEN, 3 actes........... 1 fr.
LOUISON, 1 acte, en vers.................. 1 fr.
UN CAPRICE, 1 acte...................... 1 fr.

MUSSET (PAUL DE). **Originaux du XVIIe siècle**, portraits du temps... 1 vol.
Les femmes de la Régence, portraits du temps.. 1 vol.
Mémoires de Charles Gozzi, poëte vénitien du XVIIIe siècle, traduction libre.......................... 1 vol.

NODIER (CHARLES). **Souvenirs de la Révolution et de l'Empire**, nouvelle édition augmentée du double.................. 2 vol.
Souvenirs de Jeunesse, suivi de *Mademoiselle de Marsan* et de la *Neuvaine de la Chandeleur*.................. 1 vol.
Contes de la Veillée (*Jean-François les bas bleus, Hélène Gillet, M. Cazotte, la Combe de l'homme mort, les Aveugles de Chamouny, Paul, les quatre Talismans, la Légende de Béatrix, Polichinelle, Lidivine, Baptiste Montauban, la Filleule du Seigneur, l'Homme et la Fourmi*, etc., etc., etc............. 1 vol.
Contes fantastiques (*La Fée aux Miettes*, *le Songe d'or*, etc., etc.................................. 1 vol.
Nouvelles (*Trilby, Inès de las Sierras, Lydle*, etc , etc., etc.), suivies des *Fantaisies du Dériseur sensé*............... 1 vol.
Romans (*Jean Sbogar, Thérèse Aubert*, *Adèle*, etc.).. 1 vol.

REBOUL (JEAN).... **Poésies nou elles et inédites**...............† 1 vol.

RÉMUSAT (Mme DE). **De l'éducation des Femmes**................. 1 vol.

SAINTE-BEUVE.. **Tableau de la Poésie française** et du Théâtre français au XVIe siècle, édition corrigée et très-augmentée,....... 1 vol.
Poésies complètes (*J. Delorme, Consolations*, etc.). 1 vol.
Volupté, roman.......................... 1 vol.

SAINTINE......... **Picciola**, nouvelle édition revue et corrigée......... 1 vol.

SAINT-MARC GIRARDIN. **Cours de Littérature dramatique**.......... 2 vol.
Essais de Littérature et de Morale.......... 2 vol.

SANDEAU (JULES).. **Madeleine**, ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol.
Mademoiselle de la Seiglière .... 1 vol.

STAEL (Mme DE).... **Corinne**, avec préface de madame N. Saussure.....† 1 vol.
De l'Allemagne, avec notice par X. Marmier......† 1 vol.
Delphine, avec une préface de Sainte-Beuve......... 1 vol.
De la Littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales, édit. précédée de *l'Influence des Passions*.. 1 vol.
Considérations sur la Révolution française, ouvrage posthume publié par M. le duc de Broglie................ 1 vol.
Mémoires, précédés d'une notice par Madame Necker de Saussure, et suivis d'autres ouvrages posthumes............ 1 vol.

SCRIBE (Eugène)... **Proverbes et Nouvelles**......................† 1 vol.
SENANCOUR (de). **Obermann,** avec préface de George Sand............ 1 vol.
SOUZA (Mme de). ... **Romans** (*Adèle de Sénange, Eugène de Rothelin, Charles et Marie*), avec notice de Sainte-Beuve .... 1 vol.
TOPFFER......... **Nouvelles genevoises,** précédées d'une lettre de M. le comte Xavier de Maistre à l'Éditeur............................ 1 vol.
VALMORE (Mme) ... **Poésies,** avec une introduction par M. Sainte-Beuve... 1 vol.
VIGNY (Alfred de). **Cinq-Mars,** dixième édition........................ 1 vol.
Stello... 1 vol.
Servitude et Grandeur militaires (*Laurette, la Veillée, la Canne de Jonc*)................................. 1 vol.
Théâtre... 1 vol.
Poésies complètes.................................. 1 vol.
VITET (L.)......... **Études sur les Beaux-Arts**......................... 2 vol.

PHILOSOPHIE ET SCIENCES.

DESCARTES...... **Œuvres,** édition collationnée sur les meilleurs textes, et comprenant : le *Discours de la Méthode,* les *Méditations,* les *Objections,* les *Réponses aux Objections,* les *Passions de l'Ame;* précédée d'une introduction sur la philosophie cartésienne, par J. Simon, professeur de philosophie à l'École normale et à la Faculté des Lettres. 1 vol.

MALEBRANCHE. **Œuvres,** édition collationnée sur les meilleurs textes, comprenant: les *Entretiens Métaphysiques,* les *Méditations ,* le *Traité de l'Amour de Dieu,* l'*Entretien d'un Philosophe chrétien et d'un Philosophe chinois,* la *Recherche de la Vérité,* avec notes et introduction par J. Simon.................................. 2 vol.

LEIBNITZ......... **Œuvres,** édition collationnée sur les meilleurs textes comprenant : *Nouveaux Essais sur l'Entendement, Opuscules divers, Essais de Théodicée, Monadologie, Correspondance avec Clarke,* avec notes et introduction par Amédée Jacques, professeur de philosophie au Collége national de Versailles................. 2 vol.

BACON............ **Œuvres,** traduites en français, comprenant : *De la Dignité et de l'Accroissement des Sciences, Nouvel Organum, Essais de Morale et de Politique, de la Sagesse des Anciens,* édition annotée et précédée d'une introduction par M. Francis Riaux, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Rennes........... 2 vol.

BOSSUET. .... **Œuvres philosophiques** (*voyez* Bibl. chr., page 11).

FÉNELON.......... **Œuvres philosophiques** (*voyez* Bibl. chr , page 11).

BUFFIER.......... **Traité des Vérités premières,** suivi des *Éléments de Métaphysique,* édition Francisque Bouillier............† 1 vol.

EULER............. **Lettres à une Princesse d'Allemagne** sur divers sujets de Physique et de Philosophie, précédées de l'Éloge d'Euler par Condorcet; édition accompagnée de 215 planches gravées sur bois et intercalées dans le texte, avec une introduction et des notes par M. Ém. Saisset, professeur de philosophie à l'École normale. 1 vol.

ARNAUD........... **Œuvres philosophiques,** édition collationnée sur les meilleurs textes, avec une introduction par J. Simon.........† 1 vol.

CLARKE........... **Œuvres philosophiques,** édition A. Jacques ...† 1 vol.

Le Père ANDRÉ.. **Œuvres philosophiques,** avec une introduction sur sa vie et ses ouvrages tirée de sa corresp. inédite, par V. Cousin..✣ 1 vol.

DUGALD-STEWART. **Éléments de la Philosophie de l'Esprit humain,** traduction complète, par *L. Peisse*.................... 3 vol.

Les éditions qui précèdent sont prescrites par l'Université pour les classes de philosophie.

SPINOSA.......... **Œuvres,** traduites pour la première fois en français par Em. Saisset, professeur agrégé à la Faculté des Lettres de Paris, et précédées d'une introduction, par le même........................ 2 vol.

VICO................ **La Science nouvelle,** traduction nouvelle, par l'auteur de l'*Essai sur la formation du Dogme catholique*.......... 1 vol.

VICTOR COUSIN. **Fragments de Philosophie cartésienne,** pour compléter les différents cours de l'auteur.................✣ 1 vol.

ÉMILE SAISSET. **La Philosophie et la Religion** au XIXe siècle.✣ 1 vol.

CABANIS.......... **Rapports du Physique et du Moral de l'homme,** nouvelle édition contenant : l'Extrait raisonné de Destutt-Tracy, la table alphabétique et analytique de Sue, une notice sur Cabanis, et un Essai sur les Principes et les Limites de la Science des rapports du Physique et du Moral, par le docteur Cerise........ 1 vol.

BICHAT........... **Recherches physiologiques sur la Vie et la Mort,** avec une introduction et des notes, par le docteur Cerise... 1 vol.

ÉRASME.......... **Éloge de la Folie,** traduit du latin et précédé de l'histoire d'Érasme et de ses écrits, par *Nisard*................✣ 1 vol.

ZIMMERMANN... **De la Solitude,** des Causes qui en font naître le goût, de ses Inconvénients, de ses Avantages et de son Influence sur les passions, l'imagination, l'esprit et le cœur, traduction nouvelle par X. Marmier, avec une notice sur l'auteur........................ 1 vol.

ROUSSEL.......... **Système physique et moral de la Femme,** nouvelle édition, augmentée d'une notice biographique sur Roussel, d'une esquisse du rôle des émotions dans la vie des femmes, et de notes sur plusieurs sujets importants, par le docteur Cerise..... 1 vol.

JUSTUS LIEBIG. **Lettres sur la Chimie,** sur ses applications à l'industrie, à la physiologie et à l'agriculture, traduites de l'allemand, par le docteur Charles Gerhardt, professeur à la faculté des sciences de Montpellier. Édition ornée du portrait de l'auteur............ 1 vol.

FRED. KLEE..... **Le Déluge,** Considérations géologiques et historiques sur les derniers cataclysmes du Globe. Edition française......... 1 vol.

MAHOMET........ **Le Koran,** traduction nouvelle, faite sur le texte arabe, par Kasimirsky, avec notes, commentaires et préface du traducteur. 1 vol.

CONFUCIUS et Mencius. **Les Quatre Livres de Philosophie morale et politique de la Chine,** traduits du chinois par Pauthier. 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE.

TACITE............ **Œuvres complètes,** traduction française par M. Charles Louandre, avec le texte latin au bas des pages. — En 1847, l'Académie française a couronné cette traduction et a décerné à son auteur le grand prix de traduction............................ 2 vol.

Sous presse : TÉRENCE. — HORACE. — VIRGILE. — JULES CÉSAR. — SUÉTONE, etc.

BIBLIOTHÈQUE GRECQUE-FRANÇAISE.

ARISTOPHANE . **Comédies,** traduction Artaud, 2e édition corrigée..... 2 vol.

ARISTOTE........ **La Politique, l'Économique, Lettre à Alexandre,** traduction revue et corrigée.......................... 1 vol.

DÉMOSTHÈNES.. **Chefs-d'œuvre,** traduits sur le texte des meilleures éditions, par J. F. Stievenart, professeur de littérature grecque et doyen de la Faculté des lettres de Dijon......................... 1 vol.

DIODORE (de Sicile).. **Bibliothèque historique,** traduction nouvelle par M. Ferd. Hœfer, avec une préface, des notes importantes et un index.÷ 4 vol.

DIOGÈNE (de Laërte).. **Vies des Philosophes de l'Antiquité,** traduction nouvelle par M. Zevort, professeur de l'Université.........÷ 2 vol.

EURIPIDE........ **Théâtre,** traduction Artaud, 3e édition, corrigée....... 2 vol.

ESCHYLE.......... **Tragédies,** traduction d'Alexis Pierron (couronnée par l'Académie française), 3e édition corrigée et augmentée....... 1 vol.

HÉRODOTE....... **Histoire,** traduction Larcher, revue, corrigée et annotée. 2 vol.

HOMÈRE.......... **L'Iliade,** traduction de madame Dacier, revue et corrigée par M. Trianon.. 1 vol.

L'Odyssée, suivie du *Combat des Rats et des Grenouilles*, des *Hymnes,* des *Épigrammes* et des *Fragments,* traduction de madame Dacier et de M. Falconnet....................... 1 vol.

MARC-AURELE. . **Œuvres,** traduction de M. *Alexis Pierron* (couronnée par l'Académie française), avec une introd. et des notes par le même.÷ 1 vol.

MORALISTES.... **Socrate, Épictète, Cébès, Théognis, Pythagore,** etc., traduits en français................................ 1 vol.

ORATEURS....... **Choix de Harangues,** d'Éloges funèbres, de Plaidoyers criminels et civils et de Dissertations de Prodicus, Périclès, Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Lycurgue, etc., etc., publiés par un membre de l'Université............................... 1 vol.

PLATON........... **De la République,** traduction Grou, corrigée....... 1 vol.

Des Lois, traduction Grou, revue et corrigée.......... 1 vol.

Dialogues biographiques et moraux, traduction nouvelle et précédée d'une Esquisse sur la philosophie de Platon, par M. Schwalbé.. 2 vol.

Dialogues métaphysiques, traduction Schwalbé. 1 vol.

PLUTARQUE...... **Vies des hommes illustres,** traduction nouvelle par M. Alexis Pierron, avec une notice du traducteur..... ... 4 vol.

Traités de morale, traduction Ricard, revue et corrigée par M. Alexis Pierron.................................÷ 2 vol.

POLYBE........... **Histoire générale,** traduction nouvelle, plus complète que les précédentes, précédée d'une notice, accompagnée de notes et suivie d'un index, par M. Félix Bouchot, professeur de Rhétorique au Collége national de Versailles.........................÷ 3 vol.

SOPHOCLE........ **Tragédies,** traduction Artaud, 2e édition, corrigée.... 1 vol.

THUCYDIDE...... **Histoire,** traduct. de Lévesque, revue et corrigée...... 2 vol.

XÉNOPHON....... **Œuvres complètes,** traduction Dacier, Lévesque, Gail, etc., revues et corrigées sur la dernière édition grecque, par M. Henri Trianon.. 2 vol.

BIBLIOTHÈQUE ANGLAISE-FRANÇAISE.

WALTER SCOTT **Œuvres**, traduction nouvelle par M. Léon de Wailly, traducteur des OEuvres de *Sterne*, *Robert Burns*, *Lingard*, *Fielding*, etc. *Chaque roman se vend séparément :*

Waverley .... † 1 vol.
Guy Mannering .... † 1 vol.
L'Antiquaire .... † 1 vol.
Rob-Roy .... † 1 vol.
Le Nain noir, les Puritains .... † 1 vol.
La Prison d'Édimbourg .... † 1 vol.
L'Officier de fortune / **La Fiancée de Lamermoor** .... † 1 vol.
Ivanhoé .... † 1 vol.
Le Monastère .... † 1 vol.
L'abbé, suite du **Monastère** .... † 1 vol.
Kenilworth .... † 1 vol.
Quentin Durward .... † 1 vol.
Le Pirate .... † 1 vol.
Les Aventures de Nigel .... † 1 vol.
Peveril du Pic .... † 1 vol.
Redgauntlet .... † 1 vol.
Richard en Palestine .... † 1 vol.
Woodstock .... † 1 vol.
La Jolie fille de Perth .... † 1 vol.
Charles le Téméraire .... † 1 vol.

Nous satisfaisons au désir d'un grand nombre de nos souscripteurs en publiant dans cette collection une nouvelle traduction des romans de Walter Scott, à la fois fidèle et littéraire, œuvre d'un écrivain dont les gens de goût connaissent les bons travaux sur la littérature anglaise et les excellentes traductions de *Sterne*, *Fielding*, *Robert Burns*, *Lingard*, etc., etc.

LINGARD.......... **Histoire d'Angleterre**, traduite par M. L. de Wailly, avec la continuation jusqu'à nos jours, par Th. Lavallée.......... 6 vol.

ROBERTSON..... **Histoire de Charles-Quint**, traduction de Suard, précédée du Tableau des progrès de la société en Europe depuis la destruction de l'Empire romain jusqu'au commencement du XVIe siècle. † 2 vol.

MILTON............ **Le Paradis perdu**, trad. de M. de Pongerville, précédé d'une Notice par le Traducteur, et suivi du *Voyage sentimental* de Sterne, traduit par L. de Wailly, avec Notice de Walter Scott... 1 vol.

SHAKSPEARE... **Œuvres complètes**, traduction Benjamin Laroche... 6 vol.

ROBERT BURNS. **Poésies complètes**, traduites pour la première fois par Léon de Wailly, avec une introduction du traducteur.......... † 1 vol.

O. GOLDSMITH.. **Le Vicaire de Wakefield**, traduit par madame Belloc, avec une Notice de Walter Scott.......... † 1 vol.

FIELDING......... **Tom Jones** ou l'Enfant trouvé, trad. nouvelle par M. Léon de Wailly, précédée d'une notice sur Fielding par Walter Scott. 2 vol.

STERNE........... **Tristram Shandy**, traduction Léon de Wailly...... 2 vol.

MISS INCHBALD. **Simple Histoire**, traduction de M. Léon de Wailly. † 1 vol.

MISS BURNEY... **Évélina**, traduction et notice, par Léon de Wailly..... † 1 vol.

FRANKLIN........ **Mémoires**, œuvres morales et littéraires, trad. nouv.. † 1 vol.

MOORE (Th)........ **Œuvres poétiques**, traduction de L. Sw. Belloc.... 1 vol.

SHERIDAN........ **Théâtre**, traduction de Benjamin Laroche .... 1 vol.

BIBLIOTHEQUE ALLEMANDE-FRANÇAISE.

KLOPSTOCK ..... **La Messiade**, traduction de madame de Carlowitz, couronnée par l'Académie française.......................... 1 vol.

CONTEURS allemands... **Nouvelles allemandes**, par Zchocke, Chamisso, Hautt, Arnim, Auerbach, et traduites par X. Marmier............÷ 1 vol.

WIELAND......... **Oberon**, poëme héroïque, traduction A. Jullien........ 1 vol.

GŒTHE........... **Théâtre**, traduction de X. Marmier, avec notice....... 1 vol.
Poésies, traduites pour la première fois par M. Henri Blaze, et précédées d'une introduction........................÷ 1 vol.
Faust (les trois parties), traduction nouvelle et seule complète, par M. Henri Blaze, accompagnée d'études importantes, de notes et d'une étude sur la mystique du poëme, par le traducteur... 1 vol.
Wilhelm Meister, traduction nouvelle et seule complète, par madame la baronne A. de Carlowitz...................... 2 vol.
Werther, traduction de M. Pierre Leroux, suivi de *Hermann et Dorothée*, traduction de X. Marmier.................÷ 1 vol.
Les Affinités électives, traduction de Carlowitz..÷ 1 vol.

SCHILLER........ **Théâtre**, traduction par M. X. Marmier, avec notice.... 2 vol.
Histoire de la Guerre de Trente ans, traduction de Carlowitz, couronnée par l'Académie française........... 1 vol.
Poésies, traduction nouvelle de M. X. Marmier....... 1 vol.

HOFFMANN....... **Contes fantastiques**, traduction X. Marmier, précédée d'une notice sur Hoffmann, 2e édition.......................÷ 1 vol.

POETES DU NORD... **Chants populaires du Nord** (Islande, Danemark, Suède, Norwège, Finlande), traduits et annotés par Marmier..... 1 vol.

ZSCHOKKE....... **Contes Suisses**, traduits par Loève-Weimars... ... 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE ITALIENNE-FRANÇAISE.

DANTE............. **La Divine Comédie**, traduction Brizeux, avec *la Vie Nouvelle*, traduction Delécluze, et l'*Essai sur la Divine Comédie avant Dante*, de Charles Labitte......................................÷ 1 vol.

TASSE............. **Jérusalem délivrée**, suivie de l'**Aminte**, traduction de A Desplaces, avec notice............................÷ 1 vol.

ARIOSTE.......... **Roland Furieux**, traduction Paukoucke............ 2 vol.

MANZONI.......... **Théâtre et Poésies**, traduction d'Ant. de Latour... 1 vol.
Les Fiancés, histoire milanaise du XVIIe siècle, traduction de Rey-Dusseuil.. 1 vol.

SILVIO PELLICO. **Mes Prisons**, suivies des *Devoirs des Hommes*, traduction de M. A. de Latour, 7e édition, revue et corrigée, avec des chapitres inédits, les additions de Maroncelli, et des Notices littéraires ou biographiques sur les prisonniers du Spielberg, seule traduction adoptée par l'Université..............................÷ 1 vol.

ALFIERI.......... **Mémoires**, traduits par M. Ant. de Latour........... 1 vol.

PÉTRARQUE..... **Poésies, sonnets**, etc., etc. traduction de Grammont. 1 vol.

MACHIAVEL...... **Histoire de Florence**, traduction de Périès, revue et corrigée.. 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE ESPAG. PORTUG. FRANÇAISE.

ROMANCERO ESPAGNOL. .... **Recueil des chants populaires de l'Espagne**, romances historiques, chevaleresques et moresques, traduction nouvelle et seule complète, couronnée par l'Académie française, avec une introd. et des notes, par M. *Damas Hinard*........† 2 vol.

CERVANTES...... **Don Quichotte**, traduction *Damas Hinard*........† 2 vol.

CALDÉRON........ **Théâtre**, traduction nouvelle par M. Damas Hinard..† 3 vol.

LOPE DE VEGA... **Théâtre**, traduction nouvelle par M. Damas Hinard..† 2 vol.

F. ROJAS.......... **La Célestine**, tragi-comédie, traduction nouvelle avec notes et préface, par G. de la Vigne.......................... 1 vol.

CAMOENS......... **Les Lusiades**, traduction de Millié, revue, corrigée et annotée par M. Dubeux, de la Bibliothèque royale, et précédée d'une notice sur Camoëns et ses ouvrages par M. Magnin, de l'Institut. 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE CHRÉTIENNE

St-AUGUSTIN..... **Confessions**, traduction de Saint-Victor, avec une préface de Lamennais.................................... 1 vol.

La Cité de Dieu, traduction Moreau................. 2 vol.

BOSSUET.......... **Histoire des Variations**.....................† 3 vol.

Le 3e volume contenant : les Avertissements aux Protestants, se vend séparément.

Discours sur l'Histoire universelle........† 1 vol.

Élévations sur les Mystères.................† 1 vol.

Méditations sur les Évangiles..............† 1 vol.

Œuvres philosophiques, édition contenant : Libre Arbitre, de la Connaissance de Dieu et de soi-même, Traité de la Concupiscence, avec une Préface, par M. Jules Simon, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris................ 1 vol.

FENÉLON .... **Œuvres philosophiques**, édition comprenant : Traité de l'Existence de Dieu, Lettres sur la Métaphysique, Réfutation du Système de Malebranche, et précédées d'une introduction, par M. Amédée Jacques, professeur de philosophie.......... 1 vol.

JÉSUS-CHRIST.. **Morale de Jésus-Christ** et des **Apôtres**....... 1 vol.

TERTULLIEN..... **Œuvres** traduites en français..................† 1 vol.

AUDIN............. **Histoire de la Vie** et des Ouvrages de **Luther**.... 3 vol.

La même abrégée.................................. 1 vol.

Histoire de la Vie et des Ouvrages de **Calvin**..... 2 vol.

La même abrégée.................................. 1 vol.

Histoire du Pape Léon X......................... 2 vol.

La même abrégée.................................. 1 vol.

Histoire de Henri VIII et du **Schisme d'Angleterre**.. 2 vol.

La même abrégée.................................. 1 vol.

J. DE VORAGINE. **La Légende Dorée**, traduite du latin.... ......† 2 vol.

Corbeil. — Typogr. de Crété.

Ed. Grumberg

Genève. 1851.

PHILOSOPHES
ET COMÉDIENNES

—

PREMIÈRE SÉRIE

ARSÈNE HOUSSAYE.

GALERIE DE PORTRAITS DU XVIII[e] SIÈCLE. — 2 séries à 3 fr. 50 cent. 4[e] édition.

POÉSIES COMPLÈTES. — 1 vol., 3 fr. 50 c. 2[e] édition.

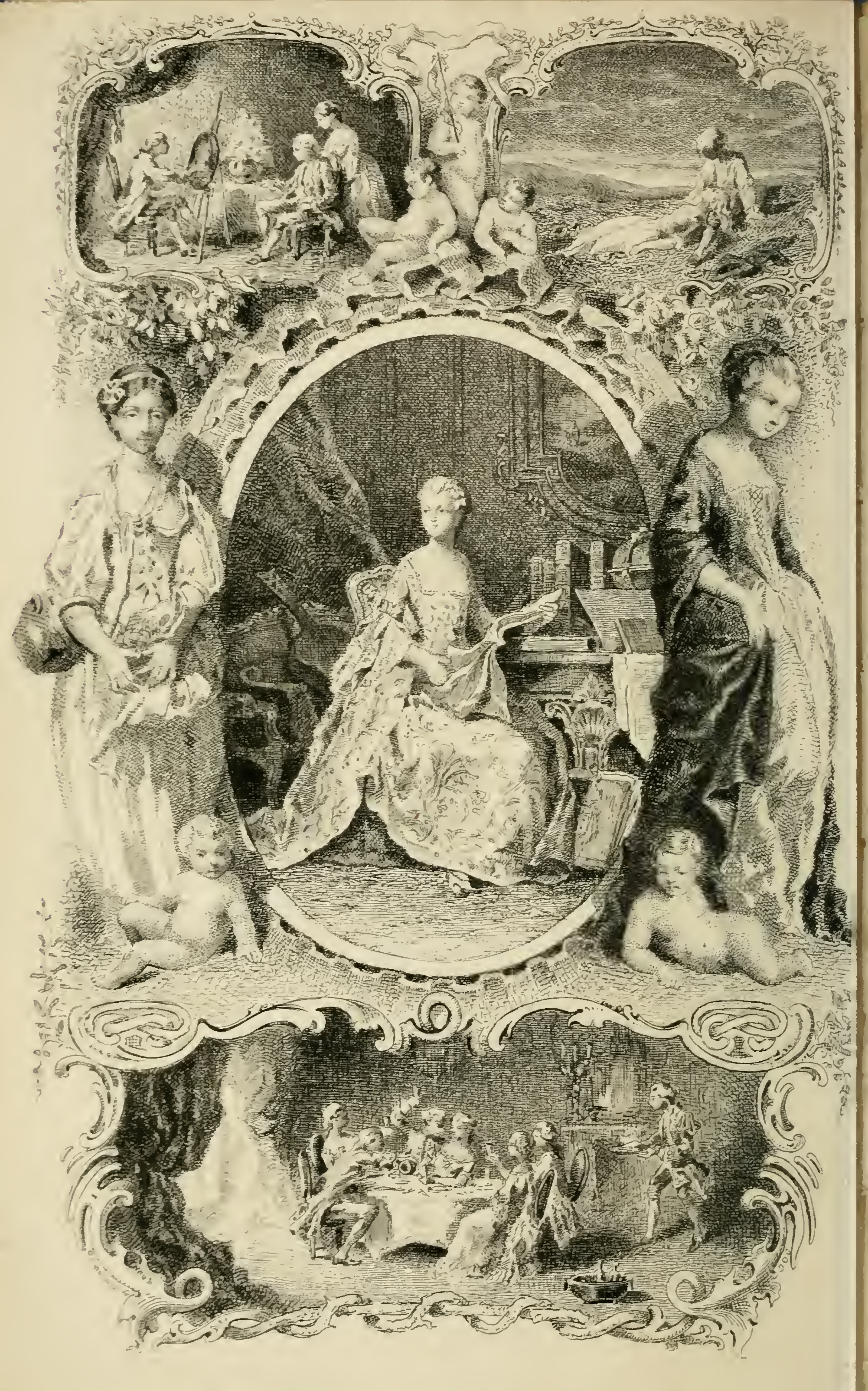
HISTOIRE DE LA PEINTURE FLAMANDE ET HOLLANDAISE. — 1 vol., 3 fr. 50 c. 4[e] édition (*sous presse*).

PHILOSOPHES ET COMÉDIENNES — 2 séries à 3 fr. 50 c.

HISTOIRE DU QUARANTE-ET-UNIÈME FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE. — 1 vol. (*sous presse*).

ROMANS, CONTES ET VOYAGES. — 4[e] édition en 3 vol. (*sous presse*).

Paris. — De l'imprimerie de Schneider, 1, rue d'Erfurth.



ARSÈNE HOUSSAYE

PHILOSOPHES

ET

COMÉDIENNES

PREMIÈRE SÉRIE

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
17 — RUE DE LILLE — 17

MDCCCLI

Philosophes et comédiennes, — tous sont philosophes, toutes sont comédiennes : — Socrate qui va étudier chez Aspasie, — et Aspasie qui gouverne le monde sous le nom de Périclès ; — Abeilard qui donne des leçons à Héloïse, — et Héloïse qui lui dit tout bas : Ignorant! — *Voltaire qui apprend la comédie à mademoiselle de Livry — qui le lui rend bientôt. Tout homme qui n'est pas doublé d'une femme n'est pas un homme. Un poëte a dit : « Dieu commence l'artiste, et la femme l'achève. » Et ce poëte a eu raison. Ève est le vrai livre où étudie Adam. Dieu a donné la philosophie à l'homme, mais il*

a enseigné la comédie à la femme. A un certain diapason, parmi ceux et parmi celles qui ont mordu au fruit amer de la science, parmi les privilégiés de l'esprit et de la beauté : les artistes, les penseurs, les femmes à la mode, les gens de cour, — car il y a toujours une cour, — la plupart sont philosophes, la plupart sont comédiennes. Il n'y a qu'à la Sorbonne et au Théâtre qu'il s'en rencontre peu.

Ami lecteur, ce livre est le carnaval de mon âme — et de la tienne si tu le veux lire; — et les noms de folie ou de sagesse, de deuil et de volupté qui vont et viennent en désordre dans ces pages comme dans les spirales d'une valse éperdue, — sont les masques et les déguisements de ma fantaisie. — Parfois même, confondant masques et déguisements dans un imbroglio, tu la verras traverser le récit ou le poëme, un pied dans la sandale austère du philosophe, l'autre dans la mule brodée de la comédienne. Mais sous la sombre draperie et sous le corsage au vent, tu sentiras battre le même cœur. Ces capricieuses mascarades sont des métempsycoses transparentes qu'anime une seule âme, qui se cherche et se poursuit elle-même dans les fantômes riants ou tristes du passé.

L'air de cette ronde mélancolique, qui emporte la Gaussin dans les bras de Platon, est aussi bizarre que la chanson. La lyre y alterne avec le tambour de basque,

la plainte avec la roulade, le rire avec le sanglot. Cependant les deux accents finissent toujours par se rencontrer et se confondre dans le cri d'un regret, d'une passion ou d'un enthousiasme, comme ces voix jumelles des duos *de Mozart, dont l'une raille et dont l'autre pleure, mais qui montent ensemble l'échelle infinie de la gamme, et qui, arrivées à sa note extrême, s'entrelacent, s'étreignent, s'envolent et s'évanouissent dans le ciel de l'idéal.*

A quoi bon ce livre? C'est l'œuvre du temps perdu — le meilleur temps! — Qu'il soit pour toi, ami lecteur, le livre du temps perdu.

Qu'est-ce que cela prouve? — Rien, sinon qu'en ces jours où l'on vit ventre à terre, sans souci de l'air qui passe, du ciel qui s'illumine, du monde invisible qui chante l'infini, il faut dorer — ne fût-ce qu'au procédé Ruolz — l'échelle des passions qui monte de l'homme jusqu'à Dieu.

LA

MAISON DE SCARRON

Le siècle de Louis XIV est encore à cette heure la plus belle page de l'histoire de France. Voltaire le dirait aujourd'hui comme il le disait il y a cent ans; car un beau siècle ne se compose pas seulement de belles actions ou d'héroïques conquêtes; un beau siècle, c'est celui qui enfante à la fois de grands capitaines et de grands philosophes, de grands poëtes et de grands artistes. On dira toujours le siècle de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV. On ne dira jamais le siècle de Napoléon, parce que sous Napoléon il n'y a eu qu'un homme digne du bronze ou du granit pour cette fière et hautaine muse qui s'appelle l'Histoire. — Cet homme, c'était Napoléon. — J'aime mieux la cour de Louis XIV que le soleil d'Austerlitz. A la cour de Louis XIV, je salue tout un Olympe radieux : Turenne et Condé, Malebranche et Pascal, Corneille et Molière, Poussin et Lesueur, Mansard et Perrault. Je n'ai pas nommé tous les dieux; ainsi Puget, la Fontaine

et Lully. Et les demi-dieux de cet âge d'or du génie? On ne les compte pas.

Tout homme amoureux d'art choisit toujours un point lumineux du passé pour s'y réfugier dans une galerie de figures aimées. Les morts ne sont pas ceux qui vivent le moins. Qui peut douter de l'immortalité de l'âme, quand nous sentons vivre en nous, pour ainsi parler, l'esprit des grands hommes qui ont illustré le passé? Qui oserait dire que Molière est mort? Je l'ai rencontré vingt fois au détour du Théâtre-Français. Et la Fontaine, qui ne l'a vu par la rosée et le thym étudier la comédie humaine en plein théâtre rustique, ou prenant le chemin le plus long pour aller à l'Académie?

Il y a même quelques figures — des figures de femmes — qui n'ont transmis que le souvenir de leur beauté et qui sont l'adoration des siècles futurs. — Qui n'a été amoureux — plus ou moins — de la Fornarine, de Violante, de madame de la Vallière ou de la marquise de Pompadour? Celle que vous poursuivez au bal ou à l'église est-elle plus vivante pour vous que ces apparitions toutes rayonnantes?

Madame de Maintenon ne nous apparaît pas ainsi; ses rosaires de buis ont éloigné d'elle beaucoup de beaux esprits. On ne savait trop comment la hanter. Est-ce une héroïne de roman? Est-ce une sainte Thérèse? Est-ce une favorite du sérail de Versailles? Est-ce une reine de France et de Navarre? Elle avait quelques partisans; on ne comptait pas ses ennemis. J'avoue qu'en voyant son portrait gravé par Mercuri, je suis un partisan : mais ce portrait d'après Petitot est-il un portrait pris sur le vif en pleine nature et en pleine vérité? C'est une beauté

fière et charmante, robuste et délicate. Depuis la Psyché de Praxitèle, on ne s'est jamais mieux coiffé en ce monde; sainte Thérèse n'avait pas un cou si savoureux et une épaule si somptueuse. Mais la volupté de l'épaule et du cou est corrigée par un accent d'orgueil qui règne sur la figure : l'esprit a dominé le cœur. Telle qu'elle est, on l'aime, fût-on Louis XIV, le roi qui se croyait dieu.

Vous n'avez pas connu, j'imagine, Agrippa d'Aubigné, l'aïeul de madame de Maintenon, dont la vie aventureuse compose tout un curieux chapitre : « On façonnait alors de bonne heure l'esprit aux travaux de l'intelligence comme le corps aux fatigues de la guerre. A six ans, il lisait dans quatre langues; à sept ans et demi il traduisait le *Criton* de Platon; à dix ans, son père, le vieux soldat huguenot, lui disait, en passant à Amboise, à la vue des têtes des conjurés encore suspendues aux créneaux de la ville : Les bourreaux, ils ont décapité la France! Et posant la main sur le front de l'enfant : Mon fils, il ne faut point épargner ta tête après la mienne pour venger ces chefs pleins d'honneur; si tu t'y épargnes, tu auras ma malédiction. » Voilà à quelle école robuste étudiaient les hommes qui préparaient le siècle de Louis XIV. Nous renvoyons aux Mémoires de d'Aubigné, homme d'esprit par excellence qui prenait toute liberté de parole. Au retour d'une périlleuse mission, le roi de Navarre lui donna son portrait. C'était tout ce que pouvait donner un roi de Navarre. D'Aubigné écrivit au bas du portrait :

Ce prince est d'étrange nature,
Je ne sais qui diable l'a fait;
Ceux qui le servent, en effet,
Il les récompense en peinture.

On l'appelait l'homme à *la rude probité*, celui qui écrivait ainsi à Henri IV : « Sire, votre mémoire vous reprochera douze années de mes services et douze plaies de mon corps; elle vous fera souvenir de votre prison et de la main qui en a rompu les verrous, laquelle est demeurée pure en vous servant, vide de vos bienfaits, exempte de corruption, tant de votre ennemi que de vous-même. » Voilà quels étaient alors les serviteurs de la royauté. C'est qu'alors on croyait à Dieu et à son âme. A l'heure de la mort, d'Aubigné, sollicité de prendre quelque nourriture, disait à sa femme : « Ma mie, laisse-moi aller en paix ; je veux aller manger du pain céleste. » Telle vie, telle mort.

On respire dans tout ce XVIIe siècle je ne sais quoi de vivifiant pour le cœur. On se croirait volontiers dans une forêt de chênes vigoureux et chenus sous un ciel azuré. Aujourd'hui la forêt nationale est bien déchue : quelques arbres rabougris, clair-semés sur un taillis bruyant, sous un ciel orageux. Au XVIIe siècle, les hommes étaient plus enracinés dans leurs vertus ou dans leurs vices, la sève courait plus généreuse. Ainsi, trouvez-moi aujourd'hui une rude probité pareille à celle d'Agrippa d'Aubigné, ou un vice audacieux et persistant comme celui de son fils, Constant d'Aubigné, le père de madame de Maintenon. Ce Constant d'Aubigné était un coquin merveilleusement empanaché dans les sept péchés capitaux. Molière et Rembrandt seuls eussent osé s'emparer de cette pompeuse figure; voyez ce curieux fragment des Mémoires d'Agrippa : « Comme Dieu n'attache pas sa grâce à la chair ni au sang, mon fils Constant ne ressemble pas à son père, quoique je l'eusse élevé avec autant de dépense

que s'il avait été un prince. Ce misérable, s'étant d'abord adonné au jeu et à l'ivrognerie, acheva de se perdre dans les musicos hollandais, parmi les filles de joie. Après quoi, il se maria à une malheureuse qu'il a depuis tuée. Voulant le tirer de la cour, où il continuait ses débauches, je lui fis donner un régiment, mais rien ne pouvait brider la passion de cet esprit volage, libertin et audacieux; il retourna à la cour, où il perdit au jeu vingt fois plus qu'il n'avait vaillant. » Il jouait sur l'honneur, mais c'était jouer sur un fantôme. Il ne lui restait plus qu'une chose, sa religion : il la vendit. Sans feu ni lieu, sans foi ni loi, il retourna vers son père pour le dépouiller de ses deux places de Maillezais et de Doignon. Agrippa, ne pouvant croire à tant de perversité, lui donna le commandement de Maillezais, croyant avoir affaire à un coquin, mais au moins à un protestant, car le fils avait abjuré en secret sa religion pour ne pas donner l'éveil et trahir plus à son aise. Maillezais devint bientôt, sous le commandement de Constant d'Aubigné, « un brelan public, pavé de femmes de mauvaise vie, et une vraie boutique de faux monnayeurs. » Il vendit son Dieu, il vendit son père, il vendit tour à tour ce qu'il trouva à vendre. Agrippa le déshérita et le maudit. Qu'importe! il lui restait quelque chose à vendre : la France. Il noua des intelligences avec le gouvernement anglais; mais cette nouvelle trahison le fit emprisonner. Voilà pourquoi Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, naquit dans la prison de Niort (1635). Constant d'Aubigné avait toujours trouvé une planche de salut dans ses naufrages. Ainsi, mademoiselle de Cardillac, fille de Pierre de Cardillac et de Louise de Montalembert, s'était éprise de lui et l'avait épousé pour

ses dehors chevaleresques. Si, d'ailleurs, il avait tous les crimes, il était brave et galant. Il mangea le bien de sa seconde femme, l'aima avec passion, la malmena comme une courtisane, mais ne la tua pas comme la première. Mademoiselle de Cardillac vécut, mais à quelle condition? dans les prisons ou en exil; aussi, comme dit M. de Noailles, « elle avait le sérieux que donne le malheur. Son exemple était la meilleure leçon de vertu. » Madame de Villette, sœur de Constant d'Aubigné, plus touchée encore de sa misère que révoltée de ses crimes, vint à la prison de Niort prendre ses trois enfants, qu'elle emmena dans son château de Murçay. La petite Françoise eut la même nourrice que sa fille. La pauvre madame d'Aubigné se croyait maudite de Dieu et des hommes, puisque, dans la prison même où elle priait et raccommodait les chausses de son mari, Constant d'Aubigné fabriquait de la fausse monnaie. Elle écrivait à madame de Villette avec un profond sentiment de misère et d'abaissement : « Je crains fort que cette pauvre petite galeuse ne vous donne bien de la peine; Dieu lui fasse la grâce de s'en pouvoir revancher. » Singulier contraste du berceau et de la tombe : celle qui naissait en prison et vivait de charité devait mourir la femme de Louis XIV! — Si on eût dit cela à la mère, — la pauvre mère qui n'avait pas même de lait dans ses mamelles!

Françoise d'Aubigné n'oublia jamais la sollicitude toute maternelle de sa tante; elle disait plus tard, quand on voulait lui faire abjurer le calvinisme : « Je croirai tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on ne m'oblige pas à croire que ma tante de Villette sera damnée. »

Un mot encore sur son père. Il fut élargi, et passa,

avec sa mère et ses enfants, à la Martinique. Cet homme, qui avait tant de fois lassé la fortune, la ressaisit encore une fois; mais, à peine redevenu riche, il joua et perdit tout. Il ne laissa à sa femme que le lit où il mourut. Il fallait revenir en France. On revint à la grâce de Dieu. Au moins le navire de la famille s'était allégé en laissant là-bas ce malheureux Constant d'Aubigné, que les sévères leçons du mal n'avaient pu convertir au bien.

Déjà le roman avait glissé ses pages invraisemblables dans la vie de Françoise d'Aubigné. A la Martinique, elle faillit, comme Alexandre, être dévorée par un serpent; dans la traversée, elle fut sur le point d'être jetée à la mer, parce qu'on la croyait morte; quand sa mère lui donna le baiser d'adieu, elle étendit les bras et rouvrit les yeux. Ce n'est pas tout : le vaisseau qui la portait fut assailli par les corsaires. Je ne parle pas des diseuses de bonne aventure qui lui prédirent sa royauté. — Qui n'a sa royauté, ici-bas, ne fût-ce que pendant une heure? Les sibylles ont toujours raison.

Au retour en France, mademoiselle Françoise d'Aubigné fut encore recueillie par madame de Villette, qui était demeurée protestante, autant par respect pour son père que pour Calvin. Françoise suivit la religion de sa tante.

A cette époque, où la république céleste était la seule politique, on s'occupait beaucoup de conversion. Madame de Neuillant, parente de madame d'Aubigné, obtint un ordre de la cour pour retirer Françoise des mains toutes maternelles de madame de Villette. Françoise pleura beaucoup; le château de Murçay était, pour ainsi dire, son pays natal. Enfin elle partit pour suivre

madame de Neuillant; mais, en partant, elle ne laissa pas sa foi en chemin. Elle s'y attacha avec opiniâtreté. On employa d'abord les caresses, ensuite les humiliations, on la confondit avec les domestiques. Ce fut Cendrillon, ce fut Margot; on la condamna à garder les dindons. N'a-t-elle pas dit quelque part : « Je commandais dans la basse-cour, c'est là que mon règne a commencé. » Celle qui s'éleva jusque sur un trône, on pouvait la voir alors tous les matins « un loup sur le visage pour conserver son teint, un chapeau de paille sur la tête, une gaule dans la main et un petit panier à son bras. On l'envoyait garder les dindons avec défense de toucher au panier avant d'avoir appris par cœur cinq quatrains de Pibrac. » Qu'y avait-il donc dans le panier? Du pain noir et des cerises. Elle mangeait les cerises seulement, et se croyait quitte en apprenant un quatrain.

Madame de Neuillant était trop enragée catholique pour s'arrêter là. Elle mit par violence Françoise aux Ursulines de Niort, d'où mademoiselle d'Aubigné fut bientôt renvoyée, madame de Neuillant refusant de payer la pension d'une huguenote. Elle retourna à sa mère, qui n'avait pas encore essuyé ses larmes : « Quand je revins chez ma mère, qui était très-bonne catholique, elle me mena à la messe et me voulut forcer à me mettre à genoux devant l'autel; mais moi, aussitôt, j'y tournai le dos; autant de fois qu'elle m'y remettait, je recommençais, persuadée que c'était idolâtrie que d'adorer Jésus-Christ dans l'hostie. » Madame d'Aubigné conduisit cette enfant rebelle aux Ursulines de Paris, où « la plupart des religieuses firent leur scène en me voyant : l'une s'enfuyait épouvantée, l'autre me faisait la grimace, celle-

ci me promettait un *Agnus.* » Aux Ursulines de Paris, on eut le bon esprit de ne pas contraindre mademoiselle d'Aubigné; dès qu'elle fut libre, elle vit la lumière et abjura.

Mademoiselle d'Aubigné sortit du couvent pour entrer dans le monde par la porte de Scarron.

Scarron, qui était du peuple, qui souffrait et qui riait, le cul-de-jatte burlesque, mais spirituel, qui épousa Françoise d'Aubigné, — laquelle épousa Louis XIV, — a protesté gaiement contre les grandeurs visibles de la terre par les grandeurs invisibles, — contre la naissance par l'esprit, — contre l'hôtel prétentieux et romanesque par la maison tout illuminée par la liberté de pensée. Voiture, à l'hôtel Rambouillet, s'emmaillotait dans les langes de la tradition; Scarron, à son humble foyer, entre Marion Delorme et Ninon, riait un peu des gens de cour qui venaient « écouter. » — Moi aussi j'ai un marquisat, disait-il aux grands seigneurs, le marquisat de Quinet. (Quinet, c'était le nom de son libraire.)

Les gens de lettres qui « se groupaient autour de Scarron étaient Ménage, Pelisson, Scudery, Benserade, Sarrazin, — *son voisin,* -- Marigny, Segrais, Saint-Amand. Plusieurs de ces poëtes n'étaient ni assez bien famés, ni assez de mise pour se présenter à l'hôtel Rambouillet. Voilà à peu près les canailles de la maison du cul-de-jatte; mais, en même temps, on voyait à sa cheminée ou à sa table le maréchal d'Albret, le duc de Vivonne, le marquis de Sévigné, le comte de Grammont, Coligny, Mortemart, Beautru, la Sablière, vingt autres hommes de la plus belle compagnie. Les femmes, par exemple, ne voulaient pas disputer la place à Ninon ou à Marion. Les raf-

finés qui voulaient voyager sur la carte de Tendre allaient à l'hôtel Rambouillet.

Dans cette maison du cul-de-jatte, où l'on riait et où l'on soupait beaucoup, on vit un soir apparaître une jeune fille de quinze ans « déjà belle, mais timide, et qui se mit à pleurer en entrant, embarrassée de sa robe trop courte. » Elle arrivait de province, où elle n'avait pas suivi les modes de la cour. Sa mère la conduisait. La jeune fille ne parla qu'avec ses beaux yeux : tout le monde comprit cette éloquence du cœur. Scarron fut attendri jusqu'aux larmes. On avait nommé madame et mademoiselle d'Aubigné; Scarron eut beaucoup d'esprit selon sa coutume. La jeune fille fut bien plus émerveillée de cet esprit original, qui osait s'élever au-dessus des préjugés, que des beaux airs des gentilshommes qui ce soir-là posèrent pour elle. On voit que, dès le début, l'esprit chez elle envahit le cœur.

Madame d'Aubigné retourna en Poitou avec sa fille. Elle y mourut bientôt. Françoise d'Aubigné se trouva toute seule, sa tante de Villette étant morte. Elle fut contrainte d'aller vivre encore chez sa tante de Neuillant : « madame de Neuillant, qui, quoique sa parente, la laissait toute nue par avarice, » dit Tallemant des Réaux. Décidément la préface de la vie de Françoise d'Aubigné n'était pas engageante.

Elle avait, outre Scarron, laissé à Paris une âme sympathique, mademoiselle de Saint-Hermant; elle lui écrivit de Niort : « Je ne suis contente ni de mes expressions ni de mes pensées; si je ne me sers pas de vos plumes, je ne dis que la moitié de ce que j'ai à dire ; je vous promets l'autre moitié quand j'aurai autant d'esprit que

M. Scarron. » Françoise d'Aubigné s'était trompée de porte à son voyage à Paris : c'était à l'hôtel de Rambouillet qu'elle devait entrer.

Scarron vit cette lettre, il y voulut répondre : « Mademoiselle, je m'étais bien douté que cette petite fille que je vis entrer il y a six mois dans ma chambre, avec une robe trop courte, et qui se mit à pleurer, je ne sais pas bien pourquoi, était aussi spirituelle qu'elle en avait la mine, et je ne puis m'imaginer pour quelle raison vous avez apporté autant de soin à cacher votre esprit que chacun en a de montrer le sien. » Ce fut la première lettre un peu galante que reçut Françoise d'Aubigné. On voit qu'elle a bien décidément commencé par Scarron comme elle a fini par Louis XIV.

Elle en trouva d'autres sur son chemin ; par exemple, tout au début, le chevalier de Meré, qui avait la prétention de donner de l'esprit aux femmes. Madame de Lesdiguières, on le sait, lui avait dit : « Je veux avoir de l'esprit.— Eh bien ! madame, vous en aurez, » lui avait-il répondu. Or, il ne donnait ni esprit ni amour. Françoise d'Aubigné voulut bien lui laisser croire qu'elle écoutait ses leçons et qu'elle lisait : « son chien de style, » suivant l'expression de madame de Sévigné ; mais son vrai maître, c'était Plutarque.

Elle était revenue à Paris avec madame de Neuillant, qui la conduisit un peu dans le monde, toute fière et toute jalouse de sa beauté. Elle devint presque célèbre : on se racontait sa vie romanesque ; on la surnommait la jeune Indienne ; on se demandait vers quel avenir sombre ou rayonnant s'en irait cette orpheline, si belle quand on la regardait, et si belle encore quand on l'écoutait.

car elle parlait comme un livre charmant. Elle avait peur du couvent comme du tombeau; elle aimait Dieu, mais dans le rayonnement de la vie; mais elle ne voulait pas non plus rester vieille fille. Elle comprenait bien aussi qu'une femme sans dot ne pouvait épouser qu'un bel esprit retiré du monde ou un soldat né pour courir le monde. Elle avait déjà bien assez couru comme cela. Quand Scarron, qui l'aimait comme sa fille, comme sa sœur, — comme une maîtresse idéale, — lui offrit son toit comme pis-aller, elle ne s'offensa pas, et se dit sans doute qu'entre elle et Scarron il n'y aurait qu'un mariage d'esprit. Le mariage se fit en saison printanière de 1652. « Quand on dressa le contrat, Scarron déclara qu'il reconnaissait à l'accordée quatre louis de rente, deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une belle paire de mains et beaucoup d'esprit. Le notaire lui demanda quel douaire il lui accordait : « L'immortalité, répondit-il ; les noms des femmes des rois meurent avec elles, celui de la *femme de Scarron* vivra éternellement. »

Mademoiselle de Pons prêta des habits à la mariée pour le jour des noces. Elle fut grave et digne, et changea du jour au lendemain le caractère de la maison de son mari. « Je ne lui ferai pas beaucoup de sottises, mais je lui en apprendrai beaucoup, » avait dit Scarron, mais il s'était trompé. A ce foyer, hanté par tout un monde un peu perverti, elle amena la vertu, mais la vertu qui a dix-sept ans et qui sourit dans sa grâce. Elle était de toutes les conversations et de tous les soupers de la maison; mais, comme dit son historien, « elle imposait le respect sans gêner le plaisir, » et, selon madame de Caylus, « elle passait ses carêmes à manger un hareng

au bout de la table, parce qu'elle avait compris qu'une conduite moins exacte et moins austère, à l'âge où elle était, ferait que la licence de cette jeunesse n'aurait plus de frein.

Dès le lendemain des noces, elle commença le métier de femme savante ; mais ce fut avec une grâce et une réserve dignes de louanges. Elle était tout à la fois l'écolière, le critique et le secrétaire de Scarron, mais elle était en même temps sa femme toute dévouée. Quand il souffrait, elle était là, comme quand il débitait de l'esprit. Elle apprenait l'espagnol, l'italien et même le latin ; mais elle apprenait aussi la vie. Peu à peu, dans la maison, la royauté de Scarron s'effaça devant l'éclat de la sienne. On ne vint plus pour lui, mais pour elle. « Elle avait, dit M. de Noailles, acquis un charme infini de conversation ; et tout le monde sait le mot du domestique qui, un jour, à table, vint lui dire à l'oreille : — Madame, encore une histoire, le rôti nous manque aujourd'hui. »

Scarron n'était pas plus riche depuis son mariage. Le rôti manquait souvent. Il n'en voulait pas moins vivre en grand seigneur. Il se donnait même, comme Scudery, les airs de protéger les arts. Une lettre de Poussin nous apprend que dans la tempête de la Fronde ce grand artiste peignit deux tableaux commandés par Scarron : Une fête de Bacchus et une Fête de l'Amour. Mignard était un ami de la maison. Scarron lui commandait aussi des tableaux. Il fit le premier et le dernier portrait de madame de Maintenon, en 1659 et en 1694. De ces deux portraits, c'est malheureusement le dernier que nous connaissons. « Nous ne la connaissons que vieille, dit M. de Noailles ; nous nous la figurons toujours dans sa robe

feuille morte et dans sa coiffe, dévote et sévère ; régente de la cour devenue sérieuse comme elle. » Mignard l'a peinte en sainte Françoise, noble et digne, mais sombre et chagrine, sans que le rayon de sa jeunesse éclairât cette face rembrunie. C'est comme le Voltaire des peintres et des sculpteurs, qui est *le vieillard cacochyme, chargé de quatre-vingts hivers*. Ceux que la gloire a touchés au front ne nous apparaissent que couronnés de lauriers et de cyprès. Il n'y a que les figures idéales, — ou celles que la mort a moissonnées dans la fleur, qui nous apparaissent couronnées de roses et de violettes.

Il y a encore un portrait de madame Scarron par mademoiselle de Scudery, qui, sous le nom de Lyriane, la met en scène dans *Clélie* : « On ne pouvait rien lui comparer sans lui faire tort. Elle était grande et de belle taille, mais de cette grandeur qui n'épouvante point. Elle ne faisait pas la belle, quoiqu'elle le fût infiniment. Son esprit était fait tout exprès pour sa beauté. »

Madame Scarron vivait dans sa maison ; d'abord, comme écrivait Scarron à M. de Villette, « elle est bien malheureuse de n'avoir pas assez de bien ni d'équipage pour aller où elle voudrait. » Ensuite Scarron lui-même la retenait à son lit. Elle s'affermissait de plus en plus dans sa vertu, comprenant bien que ç'avait été son seul bien et que ce serait son seul refuge. Villarceaux l'aima-t-il sans qu'elle s'inquiétât de son culte ? On a voulu mettre en doute cette vertu presque singulière dans son entourage, mais elle a pour elle cette méchante langue de Tallemant, qui dit : « Madame Scarron est bien reçue partout, mais jusqu'ici on ne croit pas qu'elle ait fait le saut. »

Je penche à croire qu'entre Scarron et Louis XIV il y a quelque trait d'union, Villarceaux, par exemple. Ninon, interrogée sur cette vertu sauvage, répondit : « Je ne sais rien, je n'ai rien vu, mais je leur ai souvent prêté ma chambre jaune, à elle et à Villarceaux. » Or, Villarceaux était dangereux à voir de si près, lui qui était parvenu à enchaîner à la campagne Ninon trois ans durant, — trois ans durant !

Circonstance aggravante ! Madame Scarron voyait beaucoup Ninon. Je sais bien qu'elle fréquentait bien plus l'esprit que la personne, — comme avec son mari, — mais l'esprit a aussi ses jours de curiosité coupable ; l'esprit aime à juger le cœur, et il aime à juger sur l'expérience. Madame Scarron, voyant Ninon aimée et recherchée dans le beau monde, après plus de trente ans de folies amoureuses, avait devant les yeux un exemple fatal, d'autant plus fatal, que Ninon, livre charmant toujours ouvert, n'avait pas consacré une seule page au repentir.

Quoi qu'il en soit, passons. Admettons, comme elle l'a dit plus tard à son frère, qu'elle n'a jamais été *mariée*. Croyons-la quand elle écrit : « Mon cœur est libre, veut toujours l'être, et le sera toujours. »

J'aimerais mieux que sainte Françoise d'Aubigné se fût attardée un soir d'été, ne fût-ce que pendant une demi-heure, dans la forêt des passions touffues et mystérieuses, comme saint Augustin et sainte Thérèse ; on n'est pas savante, on n'est pas femme si on n'a jamais été *mariée*. Sainte Thérèse disait du diable : « Le malheureux, il ne sait pas aimer ! » Je suis tout prêt à plaindre ainsi madame de Maintenon si elle n'a pas aimé.

Scarron mourut en stoïcien après quelques succès bruyants. On l'enterra sous l'épitaphe qu'il s'était faite, et il ne fut plus question de lui[1]. « Il se fit sur cette tombe, dit éloquemment le duc de Noailles, un long silence. Personne n'osa rappeler son nom devant les destinées qui élevèrent madame de Maintenon si haut. » L'heure solennelle du règne de Louis XIV venait de sonner, toutes les grandeurs de la France montaient déjà sur le trône. Louis XIV, qui croyait que toutes les passions de la France battaient dans son cœur, allait dire bientôt : *L'État, c'est moi,* parce qu'il voyait partout autour de lui la bravoure et le génie. C'était le beau temps où il reconduisait à bride abattue mademoiselle de Montpensier au Luxembourg, dépassant les gardes et disant à Mademoiselle : « Que je serais aise que les voleurs nous attaquassent! »

La veuve de Scarron ne fut pas de ce beau temps-là. Quand elle arriva à Louis XIV, les chevaux du roi ne prenaient plus le mors aux dents. Ne la suivons pas plus loin. Pour les uns, elle monte, elle monte, elle monte toujours : pour nous, elle descend du haut de sa beauté et de son esprit. D'ailleurs l'histoire de madame de Maintenon, vieille et dévote, tout le monde la sait, car c'est presque de l'histoire de France. Dans sa jeunesse, elle a illuminé d'un sourire les douleurs de Scarron; devenue vieille, elle a couvert d'un masque sévère la dignité royale.

[1] Voici cette épitaphe touchante et digne de l'antique :

Passants, ne faites pas de bruit,
De crainte que je ne m'éveille,
Car voilà la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

Louis XIV croyait perpétuer sa jeunesse, comme tous ceux qui ont été jeunes de bonne foi. Il y a toujours eu deux hommes en lui : le demi-dieu descendu de l'Olympe et le gentilhomme ardent aux aventures.

On a, dans ces dernières années, beaucoup trop jugé Louis XIV comme danseur de ballets. Alexandre, dans un festin, avait touché du luth avec la grâce d'Orphée : « N'es-tu pas honteux de jouer si bien? » lui dit Philippe. Ce beau mot de Philippe ne supprime pas un rayon à la gloire d'Alexandre. De même, l'historien a beau s'irriter contre la danse de Louis XIV, il ne peut supprimer une seule de ses conquêtes. Nous ne sommes pas d'ailleurs tout à fait de l'opinion d'Antisthène, qui disait, après avoir entendu un beau joueur de flûte : « Isménias est un jeune homme de rien, sinon, ce ne serait pas un excellent joueur de flûte. » Soyons un peu moins Spartiates, au souvenir de ces dieux de l'Olympe qui ne dédaignaient pas les joyeuses fêtes de l'esprit.

M. DE VOLTAIRE

ET

MADEMOISELLE DE LIVRY

—

LARMES DU DIABLE.

I

LA PRÉFACE.

C'était il y a cent et un ans.

M. de Voltaire surprit un matin la marquise de Boufflers tout éplorée sous les vieux ormes de son château, où il était venu avec le marquis et la marquise du Châtelet.

— Voilà des larmes de Madeleine, dit-il à madame de Boufflers avec son impertinence accoutumée.

— Je ne vous répondrai pas, dit la marquise sans s'in-

digner — car on donnait à Voltaire le droit de tout dire ; — je ne vous répondrai pas, parce que vous n'avez jamais aimé.

Voltaire se récria et fit une pirouette.

— Je n'ai jamais aimé! Ah! madame la marquise, ceci n'est pas une impertinence, mais une injure; quiconque a eu vingt ans sous le soleil a aimé; il n'y a que le diable dont sainte Thérèse ait pu dire : « Le malheureux, il n'a pas senti battre son cœur! »

— Je sais cela, dit madame de Boufflers en essuyant ses beaux yeux avec une rose fraîchement cueillie; mais voulez-vous, monsieur de Voltaire, que je vous confie un secret?

Voltaire s'approcha de la marquise en souriant.

— Ce secret, poursuivit-elle, c'est que vous êtes le diable!

— Je sais bien, dit Voltaire, sans s'émouvoir du secret, que tous les hommes comme moi ont le démon, comme on dit; le démon, c'est l'esprit, c'est le génie, c'est la folie, si vous voulez; mais croyez bien, madame, que plus on a le démon, plus on a le dieu. Le dieu, qui peut le nier? c'est l'amour. Pour moi, j'ai aimé quatre fois avec passion. Ne savez-vous donc pas mes aventures? Ne me suis-je pas déguisé en sœur grise, en abbé, en mousquetaire, pour tromper les sentinelles?

— Oui, vous avez aimé Pimpette, madame de Rupelmonde, mademoiselle de Livry et la marquise du Châtelet.

— Vous oubliez la maréchale de Villars, dit Voltaire en portant la main à son cœur.

— Oui, vous avez aimé; mais ce sont là des amours de

paravent, sans tempêtes et sans larmes, comme Pont-de-Vesle et madame du Deffant[1].

Voltaire bondit comme un daim.

— Sans tempêtes! sans larmes! dit-il avec une soudaine colère; sans tempêtes! mais vous ne savez donc pas que nous ne passions jamais huit jours sans nous battre, madame du Châtelet et moi? Ah! je ne suis pas

[1] D'une excellente critique de M. Eugène Pelletan sur les *Portraits du dix-huitième siècle*, j'ai détaché cette page, à propos de laquelle je voudrais pouvoir dire que je prends mon bien où je le trouve :

« Quelles étranges contradictions l'amour semble toujours entasser autour de lui. On a dit depuis longtemps que les âmes faites pour s'aimer et s'unir vont toujours, par des voies mystérieuses et instinctives, se chercher à travers les montagnes, à travers les plaines, à travers les mers, à travers les horizons, reculant derrière d'autres horizons. Le contraire serait plus vrai. Les âmes faites pour se confondre dans une sympathie commune, pour garder la fidélité comme la myrrhe dans un vase d'or, ne semblent, dans ce monde, que vouloir s'éviter ; et, sitôt qu'elles se rencontrent, chacune s'enfuit vers un pôle. Quand les dieux vinrent sur la terre, ils trouvèrent deux vieillards qui s'aimaient; mais je ne sache pas qu'ils trouvèrent de jeunes gens.

« Et encore là où nous voyons des âmes véritablement unies, longuement unies, ne nous hâtons pas de conclure que l'amour a passé par là et y a demeuré. Si on pouvait dévoiler cette hypocrisie de sentiments qui ne s'est jamais avoué à elle-même ses ruses intéressées, on aurait des révélations à rendre impossibles ou faux les trois quarts des romans qui se publient, et, au lieu de faire intervenir l'amour partout, au lieu de le trouver partout, de le prodiguer partout, on verrait qu'il est un animal aussi rare, sinon aussi fabuleux, que la licorne; et, à ce sujet, écoutez l'histoire suivante.

« Tout le dix-huitième siècle a longuement admiré, exalté la constance de Pont-de-Vesle pour madame du Deffant. De fait, ils restèrent bien cinquante ans l'un et l'autre dans la plus douce et

passionné! Et vous direz encore que je n'ai pas de passion! Mais il y a trois jours, si ce bon M. du Châtelet n'était venu en personne mettre le holà, nous nous serions arraché les yeux.

— Je crois à vos frénésies, dit la marquise d'un air moqueur. Mais pourquoi vous battez-vous? ce n'est pas, comme cela arrive à tant de vrais amoureux, par jalousie

la plus parfaite intimité, au grand scandale des mœurs contemporaines, qui ne pouvaient comprendre une inclination si solidement enracinée. Jamais un nuage dans ce ciel limpide, jamais une brouillerie, jamais un temps d'arrêt dans leurs amours. Les petits abbés, les philosophes de l'encyclopédie et les seigneurs de la cour en étaient si déroutés, qu'ils avaient fini par ne plus en rire. Le bon homme du Deffant laissait tout faire avec une abnégation vraiment touchante : il étudiait la philosophie, il lisait le dictionnaire de Bayle, mais il oubliait la séparation de la page, et lisait la ligne d'un bout à l'autre, ce qui lui faisait trouver l'écrivain admirable, mais un peu trop profond. Enfin, après cinquante années de petits soins, de soupirs, de protestations, de sermons, d'épreuves, de gages de toute sorte, d'assiduité, de dévotion, de plénitude, Pont-de-Vesle et madame du Deffant se trouvèrent seuls un jour dans la chambre de celle-ci. Les témoins de cette constance merveilleuse et de bonheur introuvable étaient morts. Madame du Deffant, aveugle, était assise au fond de son cabinet, dans un vieux fauteuil délabré ; Pont-de-Vesle était couché dans une bergère près de la cheminée. — Pont-de-Vesle, où êtes-vous? cria madame du Deffant d'une voix mourante. — Au coin de votre cheminée, couché les pieds sur les chenets, comme on dit chez ses amis. — Il faut convenir qu'il est peu de liaisons aussi anciennes que la nôtre. — Il y a cinquante ans. — Oui, cinquante ans passés. — Et dans ce long intervalle… — Jamais de rupture. — C'est ce que j'ai toujours admiré. — Mais, Pont-de-Vesle, cela ne viendrait-il point de ce qu'au fond nous avons toujours été fort indifférents l'un à l'autre? — Cela se pourrait bien, madame.

« Ainsi, voilà ces amants, qui ont passé paisiblement cinquante

et par désespoir; c'est sans doute parce que vous ne pouviez pas parvenir à vous entendre sur un point de métaphysique.

Voltaire éclata de rire.

— C'est vrai, dit-il en reprenant sa figure malicieusement égayée. Je n'y avais pas songé. Mais, reprit-il tout à coup, si vous n'avez foi en mes tempêtes amoureuses, vous croirez du moins à mes larmes. Je n'en ai point versé

années en mensonges d'amour, et qui, un mois, un jour, une heure peut-être avant de mourir, infirmes et perclus, viennent se confesser qu'ils ne se sont jamais aimés!

« Je vous prie, mes belles dames, de ne pas trop me prendre au mot et de ne pas me considérer comme dogmatiquement sceptique à l'endroit de l'amour. L'amour véritable est, dans mes idées, une perfection idéale à laquelle nous devons tendre sans nul doute, et à laquelle nous arriverons plus ou moins, selon nos mérites. Confessons-nous entre nous, mesdames; avec un pauvre diable qui a passé le temps de ses erreurs, la confession sera sans danger. N'est-ce pas que l'amour n'est point, comme l'entendent les poëtes, ces menteurs qui mentent au nom du ciel, une chose absolue, exclusive, éternelle? Un amour, dans la vie des femmes, est un centre que mille autres amours sans préjudice viennent grossir de leurs affluents. Elles préfèrent tel ou tel, cela va sans dire; mais cela ne les empêche pas d'écouter à l'occasion, avec un frémissement secret, le bruit de certains éperons sur le pavé, ou les romances chantées au clair de la lune sous les fenêtres, tandis que la brise de juin froisse et contracte en passant l'arome brûlant des verveines, ou même d'examiner avec une curiosité qui n'est pas sans charme la grâce élégante des jeunes danseurs; et je ne parle pas ici des comédiens, des orateurs de renom et des chanteurs d'opéra, de tous ceux qu'après des soirées brûlantes on emporte plus ou moins dans sa nuit pour en rêver longtemps.

« C'est cette instabilité et cette contradiction des amours que l'auteur des *Portraits du dix-huitième siècle* a traduite, etc. »

sur les beaux cheveux bruns de Pimpette, mais comme j'ai pleuré mademoiselle de Livry! Ah! marquise, si vous saviez comme j'aimais celle-là! C'était le second amour, le plus terrible, le plus charmant.

II

COMMENT ON DEVIENT COMÉDIENNE.

J'avais vingt-quatre ans, j'étais célèbre déjà, j'avais oublié Pimpette avec les comédiennes du théâtre et les comédiennes du monde. Je ne croyais ni à Dieu ni au diable, je soupais à fond tous les jours de ma vie sans m'inquiéter si le soleil se lèverait le lendemain. J'étais plongé comme un pourceau dans le bourbier philosophique de mon parrain l'abbé de Châteauneuf. Ninon de Lenclos, en me léguant sa bibliothèque, ne m'avait légué que de mauvais livres : c'étaient mes articles de foi.

Un jour que je n'avais rien à faire, une jeune fille se présente devant moi. Elle était si belle, que je me levai devant elle comme un point d'admiration. Par exemple, elle était vêtue pour l'amour de Dieu : une robe de belle étoffe à ramages, mais fanée depuis longtemps. La pauvre fille ne savait que me dire, et je ne savais que lui répondre. Je la priai de s'asseoir; elle voulut rester debout.

— Monsieur de Voltaire, je venais à vous...

Elle était pâle et défaillante; je la pris dans mes bras

et l'appuyai sur mon cœur. Elle s'éloigna de moi sans se courroucer, et me parla enfin.

— Monsieur de Voltaire, je me destine au théâtre, c'est ma dernière ressource, car je n'ai plus ni père ni mère; mais avant de débuter il faut que je prenne des leçons. Vous connaissez mademoiselle Lecouvreur:

J'interrompis la jeune fille.

— Mademoiselle Lecouvreur, comme toutes les grandes comédiennes, n'a pris de leçons que de son cœur. Pourtant, si vous voulez, je vous conduirai chez elle. Mais que vous apprendra-t-elle? Elle vous apprendra à dire comme elle dit avec sa passion, et non avec la vôtre. Avez-vous aimé?

La jeune fille rougit et sembla interdite. Je pris mon plus doux sourire et me rapprochai d'elle.

— Croyez-moi, mademoiselle, c'est à moi à vous donner des leçons. La préface du théâtre, c'est l'amour.

Je lui saisis la main et la portai à mes lèvres avec une tendresse un peu brusque.

— Vous allez voir, lui dis-je en prenant un air déclamatoire.

Je m'éloignai de quelques pas, et je revins vers elle en lui disant d'un air passionné des vers de tragédie.

Elle prit plaisir au jeu; d'ailleurs la pauvre fille n'avait pas le temps de faire la rebelle; elle n'avait pas soupé la veille, et portait toute sa fortune sur son dos.

Elle avait vendu peu à peu jusqu'à ses hardes, croyant toujours qu'il y a un Dieu pour les orphelins. Elle s'était présentée à la Comédie-Française pour demander à débuter, ne sachant pas qu'il fallait pour cela la croix et la bannière. Un méchant comédien qui me savait l'oracle du

lieu eut l'idée d'envoyer vers moi cette pauvre fille. Que vous dirai-je, madame la marquise, elle eut beau s'en défendre, il fallut bien qu'elle prît avec moi une première leçon de déclamation ; leçon éloquente, car c'était mon cœur qui la donnait.

— Comment vous nommez-vous ? lui demandai-je après lui avoir montré comment on parle d'amour.

— Mademoiselle Aurore de Livry.

— Un beau nom qui sera redit de bouche en bouche comme celui de mademoiselle Lecouvreur.

— Où demeurez vous (moi, je demeurais rue Cloche-Perche) ?

— Rue Saint-André-des-Arts, où ma mère est morte, et où je dois plus de quatre-vingts écus. Aussi Dieu sait toutes les insultes qu'il me faut subir faute d'argent.

— Je ne vous en donnerai pas, lui dis-je, par une bonne raison : c'est que si je vous en donne vous aurez pour moi de la reconnaissance et n'aurez pas d'amour ; mais ma maison est à vous, restez-y, je vous conduirai à la Comédie ; après la comédie, nous irons souper follement en belle compagnie ; après souper, nous nous aimerons jusqu'au matin. Le jour venu, j'écrirai sur vos genoux quelques vers de tragédie, quelques rimes galantes, jusqu'à l'heure où les oisifs viendront nous prendre pour déjeuner et pour courir Paris non pas en carrosse, mais sur nos chevaux de vingt ans.

Madame de Boufflers interrompit Voltaire.

— Tout bien considéré, vous êtes un homme de beaucoup d'esprit, et vous lisez à livre ouvert dans le cœur des femmes. Tout autre à votre place fût allé à son secrétaire, et il eût compté quatre-vingts écus pour les offrir à

mademoiselle de Livry. Comme vous l'avez dit : il n'eût recueilli là que de la reconnaissance : une fleur morte sans parfum. Je suis bien sûre au contraire que mademoiselle de Livry vous considéra tout de suite comme un amant et non comme un bienfaiteur.

Voltaire s'appuya doucement sur le bras de la marquise.

— Comme vous dites, madame, reprit-il, ce ne fut pas sans prières, sans combat et sans larmes. Ah! qu'elle était belle dans sa défense, avec ses cheveux épars, ses yeux si doux, ses joues tour à tour blanches et rouges. Elle m'a avoué depuis que c'était sa vertu seule qui luttait contre moi comme par instinct de la résistance, car elle m'aimait avant de me voir. Et, comme César, je n'avais eu qu'à me montrer pour être vainqueur. Passez-moi cette jactance d'empereur romain, vous savez que je n'en abuse pas.

Vous connaissez ma vie, je ne vous raconterai pas mot à mot toutes les phases de ce charmant amour. L'abbé de Bussi, Thiriot, le marquis de Mimeur, le prince de Vendôme, Génouville, auraient pu vous dire combien j'étais heureux dans ma chère folie. J'avais jeté avec dédain le manteau des philosophes, je ne voyais plus la sagesse humaine que sous la figure de mademoiselle de Livry. Quels gais soupers! Cet air de mélancolie qu'elle avait à notre première entrevue, elle ne l'avait plus que çà et là, quand je lui laissais le temps de réfléchir; sa passion avait d'ailleurs tous les caractères : tour à tour sereine comme un beau ciel ou emportée comme une cavale enivrée par la course, tour à tour folle et bruyante, pensive et attendrie. La rue Cloche-Perche était pour moi le paradis. Dans ce temps-là, je croyais au paradis.

Ce bonheur-là dura bien six semaines; je n'ai pas compté; je vivais comme dans un rêve; quand le réveil est venu, je n'ai pas voulu me souvenir, ou plutôt la maréchale de Villars m'a pris toutes mes idées. Bienheureux encore d'avoir retrouvé une folie, quand j'ai perdu celle-là!

III

POURQUOI ON PERD SA MAITRESSE.

Si vous pouviez voir mon portrait, peint alors par Largillière, vous verriez le portrait d'un homme heureux ou plutôt d'un amant, car les joies de l'amour ne donnent pas cet air de sérénité et de béatitude qu'on voit aux élus du bonheur. Je me rappelle toujours comment Largillière a peint ce portrait; il venait le matin, toujours trop matin, car il nous trouvait couchés. Elle sautait dans la ruelle, et lui disait de sa voix fraîche : « Monsieur Largillière, jetez-moi mes mules roses. » Il lui passait ses pantoufles pendant que je courais à ma robe de chambre et à mes peignes. Je posais, et je n'y avais pas d'ennui, car à tout instant elle venait se pencher au-dessus de mon fauteuil. Et puis la séance était interrompue par un déjeuner frugal, des fruits et du café. Largillière m'aurait bien donné son talent pour ma maîtresse. Il voulait la peindre aussi, pour que son portrait fût accroché en face du mien. Mais l'amour ne donne jamais le temps à un peintre de peindre les deux amants. Le portrait de l'un n'est pas fini que déjà l'autre n'est plus là.

Mademoiselle de Livry emporta mon portrait à peine achevé dans sa chambre de la rue Saint-André-des-Arts, car j'avais fini par payer ce qui était dû.

Vous connaissez le dénoûment : Génouville, mon cher Génouville, était touché de cet amour inattendu qui promettait de ne finir qu'avec nous; ce petit coquin de Génouville, il venait assidûment déjeuner avec nous. Il nous disait qu'on n'avait jamais si bien marié l'esprit et la beauté. Il n'y a sorte d'épithalame qu'il n'ait chanté en notre honneur, jusqu'au jour où il me laissa la liberté de lui chanter un épithalame à lui-même, car il m'enleva ma maîtresse [1].

Les cruels! ils m'ont dit : Nous partons en avant pour aller à la Comédie, et ils ne sont pas revenus. Mon meilleur ami! ma plus chère passion! J'étais furieux et je voulais tirer l'épée hors du fourreau; mais elle m'écrivit pour me demander ses pantoufles, — tout son bien! — Je me mis à rire, mais je croyais rire encore que j'avais les yeux baignés de larmes, car dans sa lettre elle me disait des choses si tendres, si folles, si cruelles et si charmantes, par exemple! je me rappelle ceci : « Ah! mon cher amoureux! je vous adorerai jusqu'à la mort, car, un autre, c'est vous encore! Ne cherche-t-on pas toujours son premier amant dans le second? Figurez-vous que je suis morte, et faites mon épitaphe : *Ci-gît qui a bien aimé son amant!* — Si M. de Génouville m'a enlevée, c'est que nous avions pensé tous les deux que si je res-

[1] O toi, dont la délicatesse,
Par un sentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maîtresse
Que de la tenir de ma main.

tais plus longtemps avec vous, vous ne feriez plus jamais rien. Je vous laisse aux neuf Muses. Adieu! »

— Ah marquise! s'écria Voltaire en pressant la main de madame de Boufflers, ce n'étaient pas les neuf Muses qu'il me fallait, c'était la dixième. J'ai couru après la fugitive, décidé à tout; ne pouvant la retrouver, je me suis enfermé chez moi avec mon désespoir. Croyez-vous à mes larmes amoureuses, maintenant [1]?

IV

HISTOIRE DE MADEMOISELLE AURORE DE LIVRY.

— Et que devint mademoiselle de Livry? demanda la marquise au bout de l'aveu.

[1] Voltaire ne prit pas longtemps sa passion au sérieux; il écrivait en même temps dans son Épître au duc de Sully :

Quant à mon ami Génouville,
Il a toujours le même style
Et toujours la même gaîté.
Je sais que, par déloyauté,
Le fripon naguère a tâté
De la maîtresse tant jolie
Dont j'étais si fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en courroucer;
Mais je sais qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie.

Et ce vers célèbre qui frappe si souvent juste :

Nous nous aimions tous trois, que nous étions heureux!

— Elle devint marquise tout comme vous.

— Achevez-moi donc l'histoire!

— Génouville ne la captiva pas bien longtemps; elle avait la passion de la comédie ; elle aimait les enlèvements : un mauvais comédien, bâtard de Baron, l'enleva à Génouville et la conduisit en Angleterre, dans une troupe recueillie un peu partout. Cette troupe de hasard débarqua dans un cabaret ayant pour enseigne l'*Écu de France*. Après six semaines d'attente, les comédiens et les comédiennes purent enfin montrer leur talent et leur figure sur un méchant théâtre de la Cité. Mademoiselle de Livry, qui jouait les rôles de la Lecouvreur, fut seule applaudie; mais elle ne put sauver la troupe du naufrage : elle demeura au cabaret pour répondre de la dette de ses compagnons. Comme elle était belle et charmante, l'hôtelier ne voulut point se venger sur elle de tous les mauvais tours que lui avaient joués ces comédiens sans feu ni lieu, sans foi ni loi. Loin de lui faire des reproches, il lui dit qu'elle pouvait demeurer dans son cabaret sans s'inquiéter de sa nourriture ni de son logement, ajoutant qu'il serait trop heureux d'avoir une si belle fille pour enseigne.

Les belles filles sont comme les hirondelles : elles portent bonheur à la maison.

J'ai dit un cabaret, j'aurais pu dire un café. La maison était partagée en deux salles bien distinctes : d'un côté, la bière, la pipe et les gens de rien ; de l'autre côté, le café, la tabatière et les gens de bonne compagnie, tous Français pour la plupart.

Mademoiselle de Livry, bien entendu, ne se montrait ni d'un côté ni de l'autre. Elle vivait avec beaucoup de

réserve dans une chambre en haut, attendant que la fortune la tirât de là. Çà et là cependant elle traversait le café avec la légèreté d'une fée, au retour de la promenade ou de la messe, car elle avait toutes les faiblesses, même celle du confessionnal.

L'hôtelier, quand elle passait ainsi avec tant de grâce adorable, ne manquait pas de dire à ses habitués qu'il avait sous son toit la perle des belles filles.

Parmi ses habitués, se trouvait d'aventure le marquis de Gouvernet, qui jusque-là avait dépensé ses revenus pour les fleurs rares. Vous avez ouï parler, marquise, de sa fureur pour les tulipes. Celle qu'il appelait *Madame de Parabère* avait coûté mille pistoles. Ce maître fou serait allé au Pérou pour y cueillir une rose bleue.

Dès qu'il vit mademoiselle de Livry, il sembla oublier sa passion pour les fleurs. Cependant, la première fois qu'il essaya de lui parler, ce fut avec un bouquet qui lui avait bien coûté cinquante écus. Mademoiselle de Livry regarda le marquis, prit le bouquet, et s'enfuit sans trop savoir pourquoi.

Elle avait pris le bouquet malgré elle, comme si le diable eût conduit sa main. Le marquis demanda à monter chez elle, elle lui refusa sa porte tout net; il insista, elle résista; il n'était pas homme à abandonner le siége, lui qui avait montré tant de vaillance et tant d'acharnement contre les plus belles tulipes de Harlem.

— Je veux aller chez elle, dit un matin le marquis de Gouvernet à l'hôtelier.

— Cela ne se peut pas! dit cet homme, qui connaissait la fierté et la vertu de mademoiselle de Livry (il y a de la vertu partout).

— Il faut bien que cela se puisse, dit le marquis. Où est donc la difficulté d'entrer dans une chambre? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat et mes gazettes.

L'hôtelier n'osa point répliquer. Le marquis monta l'escalier de l'air d'un homme qui ne s'arrêtera pas en chemin; l'hôtelier le suivit avec une tasse de chocolat, la *Gazette de Hollande* et le *Mercure de France*. La clef était sur la porte, le marquis ouvrit et entra gaiement, comme si c'était la chose du monde la plus simple.

— Eh! mon Dieu! s'écria mademoiselle de Livry, qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas?

— C'est un homme, dit le marquis. Il n'y a pas de quoi vous recommander à Dieu.

Et s'adressant à l'hôtelier :

— Eh bien! mettez donc tout cela sur la table, car j'ai faim. Madame, asseyez-vous, vous voyez que je m'assieds moi-même.

— Monsieur, dit mademoiselle de Livry, vous devriez être debout et vous en aller, car je ne reçois pas la visite d'un inconnu.

— Mais je suis très-connu : on m'appelle le marquis de Gouvernet, j'ai couru le monde, je ne suis pas méchant, je n'ai jamais coupé la tête qu'à des roses ou à des tulipes, et encore en ai-je souffert chaque fois que cela m'est arrivé. Aimez-vous les tulipes, mademoiselle? Mais il s'agit bien de tulipes quand le chocolat est servi! Prenez-vous du chocolat avec moi ou sans moi? Comme vous voudrez.

— Cet homme m'assassine, dit mademoiselle de Livry en regardant l'hôtelier.

V

COMMENT ON DEVIENT MARQUISE.

Voltaire continua l'histoire de mademoiselle de Livry, sans s'inquiéter de la cloche qui sonnait le déjeuner.

— Oui, marquise, ce diable d'homme entre ainsi chez cette pauvre comédienne abandonnée. Elle finit par prendre son parti et par s'asseoir elle-même.

— Voulez-vous me lire les gazettes? poursuivit le marquis, ou plutôt voulez-vous travailler en tapisserie avec vos mains de fée?

— Mademoiselle, dit tout bas à la comédienne l'hôtelier d'un air respectueux, c'est un original, mais ne vous offensez pas, car c'est un excellent homme. Il a donné 100 guinées à ma fille le jour de son mariage.

Cependant, le marquis de Gouvernet avait ouvert son journal et avait bu quelques gorgées de chocolat, sans plus de façon que s'il se fût trouvé chez lui. Mademoiselle de Livry se remit à sa tapisserie.

— Parlons rondement, dit le marquis, vous êtes pauvre.

— Puisque je n'ai besoin de rien, dit mademoiselle de Livry, c'est que je ne suis pas pauvre.

— Ce sont là des phrases, je sais bien qu'on ne mange pas l'argent, comme l'a prouvé le roi Midas; mais, toutefois, sans argent on peut mourir de faim.

— Ce n'est jamais par là que je mourrai.

— Ne soyez pas si fière, mademoiselle; je sais votre

vertu, je vois votre beauté, j'ai le droit de vous parler franc. Eh bien! ce brave hôtelier a beau faire, vous manquez de tout, et, par dignité, il vous arrive souvent de vous dérober un repas.

— C'est par ordre du médecin, dit mademoiselle de Livry en rougissant.

— Que le diable vous emporte! dit le marquis de Gouvernet en essuyant deux larmes. Ne voyez-vous pas que je pleure comme un enfant? Écoutez : j'ai de quoi nourrir cinquante belles filles comme vous; voulez-vous que je vous donne ma clef? vous ferez la charité vous-même.

Mademoiselle de Livry repoussa hautement cette proposition. Toutefois, elle ne voulait pas tenir le siége jusqu'à la famine. Elle signa un traité d'alliance.

— Je vous épouse, lui dit-il à la troisième entrevue.

— C'est une folie, dit-elle avec attendrissement.

— Tant mieux, reprit le marquis, c'est que je suis encore dans l'âge de faire des folies.

— Oui, mais je vous empêcherai bien de faire celle-là; un homme de votre condition ne peut pas épouser une fille sans dot.

Il eut beau plaider sa cause, mademoiselle de Livry ne voulut pas aller plus loin dans cette alliance. Après une course dans Londres, il dit :

— J'ai pris tout à l'heure deux billets de loterie sur l'État, vous allez en choisir un.

— Je veux bien, dit-elle, ne fût-ce que pour faire des papillotes.

VI

LES *vous* ET LES *tu*.

Madame de Boufflers interrompit Voltaire :

— Je comprends, lui dit-elle, le billet de loterie gagna dix ou vingt mille livres sterling. Voilà un beau sujet de comédie.

— C'est vrai, dit Voltaire, j'y ai songé [1]. Vous devinez donc, madame, ce qui se passa ensuite?

— Oui ; mademoiselle de Livry eut une dot, et, touchée de la délicatesse de son amant, elle devint marquise de Gouvernet.

M. de Voltaire poursuivit :

— Le bruit de cette aventure se répandit à Paris et à Versailles, dans les salons et dans les coulisses ; les princesses de la cour et celles du théâtre ne tarissaient pas sur ce roman. Moi, j'écoutais en silence, toujours triste quand je songeais qu'en perdant mademoiselle de Livry j'avais perdu ma jeunesse elle-même.

Je me consolais un peu dans l'espérance de la revoir.

Elle n'a pu m'oublier, me disais-je ; dès que ses beaux yeux s'arrêteront sur moi, elle me tendra la main, et je me jetterai dans ses bras. Elle s'installa avec beaucoup

[1] *L'Écossaise*. — Lindam (mademoiselle de Livry), Freeport (le marquis de Gouvernet).

de tapage rue Saint-Dominique, où M. de Gouvernet avait un hôtel fastueux, mais surtout un jardin des Mille et une Nuits. Aussi, la marquise fut-elle surnommée la sultane des Fleurs dès son retour à Paris.

La *Henriade* venait d'être imprimée ; je lui en envoyai un exemplaire sur papier de Hollande, avec un bout de billet où je lui rappelais que tous les vers amoureux répandus autour de Gabrielle, je les avais écrits sous son inspiration et sur ses genoux.

Pas un mot de réponse. La cruelle prenait au sérieux son titre d'épouse.

Je ne saurais vous peindre ma fureur. Je fus un peu désarmé en apprenant par madame la présidente de Bernières, qui allait chez elle, que la marquise de Gouvernet avait dégagé mon portrait, car elle l'avait mis en gage chez Gersaint, au pont Notre-Dame, à son départ pour Londres.

Je repris courage dans notre ancienne passion et j'allai bravement à son hôtel.

— Votre nom ? me demanda un suisse arrogant, un grand diable de suisse taillé en Hercule et tout frappé en or.

— Monsieur de Voltaire.

— Eh bien ! que monsieur s'inscrive, et demain je lui donnerai une réponse, car le nom de *Monsieur Voltaire* n'est pas sur la liste de madame la marquise.

Vous savez qu'en ce temps-là j'étais reçu à bras ouverts dans les meilleures maisons ; j'étais le commensal des ducs et des princes ; aussi l'arrogance du suisse de madame la marquise de Gouvernet ne m'humilia pas et me fit mourir de rire. Rentré chez moi, comme j'étais encore

en belle humeur, je pris un chiffon de papier et j'écrivis au courant de la plume cette épître à la marquise :

Philis, qu'est devenu ce temps
Où, dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustements,
De tes grâces seules ornée,
Contente d'un mauvais soupé
Que tu changeais en ambroisie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie?

Voltaire avait à peine dit les premiers vers de cette épître, que la marquise de Boufflers, qui la savait par cœur, comme tout le monde lettré la savait alors, l'interrompit pour la dire elle-même.

— Voilà, monsieur de Voltaire, un chef-d'œuvre digne de l'antique! Si vous m'aviez écrit cette épître et que j'eusse été la marquise de Gouvernet, j'aurais, sans tambour ni trompette, abandonné mon hôtel et mon suisse pour courir avec vous, fût-ce au bout du monde. Mais que vous répondit-elle?

— Elle me répondit par quatre vers que la sagesse des anciens aurait dû écrire en lettres d'or au fronton de ses temples ou sur le piédestal de ses statues :

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements;
Nous ne vivons que deux moments :
Qu'il en soit un pour la sagesse!

— C'est charmant! Et vous êtes devenus sages tous les deux?

— Plus ou moins, marquise. Elle a écrit l'épitaphe de son cœur, et moi, j'ai consolé le mien en chantant :

> Fertur et abducta Lyrnesside tristis Achilles,
> Hæmonia curas attenuasse lyra [1].

J'ai fait comme Achille.

VII

LA DERNIÈRE HEURE D'AMOUR.

M. de Voltaire ne revit plus qu'une fois mademoiselle de Livry ; c'était peu de jours avant sa mort ; il se fit poudrer, il prit trois ou quatre tasses de café ; il monta en carrosse et donna l'ordre au cocher du marquis de Villette de le conduire à l'hôtel Gouvernet.

Cette fois, les portes s'ouvrirent à deux battants : la marquise avait été prévenue ; d'ailleurs, elle pouvait le recevoir sans conséquence, elle avait plus de quatre-vingts ans.

Voltaire, tout essoufflé, lui prit la main et la baisa.

— Voilà tout ce que nous pouvons faire aujourd'hui, marquise, dit-il en hochant la tête.

Elle n'en pouvait revenir de le voir si cassé et si vieux.

— Ah! mon ami Voltaire, lui dit-elle avec un sourire mélancolique, qu'avons-nous fait de nos vingt ans ? Ce jeune fou et cette jeune folle qui s'aimaient si gaiement

[1] Ovide, — *les Tristes*, — liv. IV.

dans la rue Cloche-Perche ou dans la rue Saint-André-des-Arts, ce n'est plus vous, ce n'est plus moi.

— C'est vrai, dit Voltaire, on meurt tous les vingt ans, on meurt tous les jours jusqu'à l'heure suprême où le corps n'est plus qu'un linceul qui recouvre des os. Bien heureux ceux qui ont vécu! Là-dessus, marquise, vous n'avez point à vous plaindre, ni moi non plus.

— Moi, grâce à Dieu! ma vie a été un roman facile à lire; mais la vôtre, quelle lutte éloquente et désespérée! Vous avez repris la guerre des Titans.

— Oui, oui, j'ai déchaîné Prométhée : j'en ai encore les mains toutes sanglantes; c'est égal, maintenant que j'ai tracé mon sillon d'angoisses, j'ai oublié le labeur et les larmes pour ne plus me souvenir que des roses qui ont fleuri sous mes pieds. Ah! Philis, quelle fraîcheur printanière sur tes joues de vingt ans! Je n'ai jamais cultivé de pêches à Ferney sans en baiser une tous les ans en ton honneur. Ah! madame, les vanités du monde vous ont-elles jamais permis ces belles heures filées d'amour et de temps perdu que nous dépensions il y a plus d'un demi-siècle?

— Hélas! dit la marquise, qui ne regardait plus le Voltaire cacochyme chargé de quatre-vingts hivers, et qui voyait encore dans son imagination le Voltaire peint par Largillière, je donnerais bien mon hôtel, mes fermes de Beauce et de Bretagne, mes diamants et mes carrosses, avec mon suisse par-dessus le marché, pour vivre encore une heure de notre belle vie.

— Et moi, dit Voltaire en s'animant, je donnerais mes tragédies et mon poëme épique, mes histoires et mes contes, toute ma gloire passée, tous mes droits à la posté-

rité, avec mon fauteuil à l'Académie par-dessus le marché, pour vous prendre encore un seul des baisers du bon temps!

VIII

QUAND ON EST MORT.

S'embrassèrent-ils? L'histoire ne le dit pas.

La marquise était devenue dévote. Un prêtre qui vivait à sa table et qui l'endormait le soir avec des oraisons vint brusquement se jeter entre les vieux amoureux.

Quand Voltaire fut parti, ce prêtre épouvanta la marquise en lui disant qu'elle venait d'accueillir l'antechrist dans sa maison; elle voulut faire pénitence de ce retour vers des joies condamnées. Elle avait toujours gardé le portrait de Voltaire; le lendemain un grand laquais apporta ce portrait chez M. de Villette, sur le quai des Théatins, où Voltaire était venu de Ferney pour mourir. Voltaire donna ce portrait longtemps aimé à sa nièce, selon le vœu de madame de Gouvernet, qui voulut cacher ses craintes de l'antechrist sous un air de bonne grâce [1].

Le 30 mai 1778, M. de Voltaire rendit son âme à Dieu, et mademoiselle de Livry, marquise de Gouvernet, s'en

[1] Ce portrait de Largillière, connu par quelques copies médiocres ou détestables, témoin celle du Musée de Versailles à la salle des académiciens, est aujourd'hui au château de Villette, dans une galerie d'illustres personnages des dix-septième et dix-huitième siècles.

alla chez les morts. On peut dire qu'ils ont fait le voyage ensemble.

Vivant, la France n'avait pas voulu de Voltaire; mort, elle le proscrivit encore. Il s'était préparé une tombe dans le cimetière de Ferney, sous le ciel où il avait vieilli et où il avait fait du bien ; on ne voulut point lui accorder ce coin de terre qui était à lui ; on décida que celui qui avait fait bâtir l'église n'avait pas droit de cité dans le cimetière. Pendant que la dépouille de Voltaire frappait vainement à toutes les portes des églises et des cimetières, madame la marquise de Gouvernet était enterrée en grande pompe dans l'église de Saint-Germain-des-Prés.

Se sont-ils revus là-haut, auprès de Celui qui, selon Voltaire,

A daigné tout nous dire en nous disant d'aimer?

DE LA

RÉPUBLIQUE DE PLATON

—

ASPASIE.

I

PLATON LE DIVIN ET JÉSUS FILS DE DIEU.

Étudions cette République où tant de législateurs et de philosophes, depuis Jésus-Christ jusqu'à saint Augustin, depuis Plutarque jusqu'à Jean-Jacques Rousseau, ont passé et ont cueilli des fruits savoureux ou sauvages. Ce n'est pas trop, aux jours solennels des révolutions politiques comme aux jours agités d'anarchie littéraire, d'accorder une heure à l'illustre cénacle des anciens. On y respire quelque chose d'âpre et de vivifiant comme si on passait dans la forêt sous les chênes séculaires.

Cette République d'ailleurs n'est pas tout à fait aujourd'hui de l'histoire ancienne ; elle est un peu sœur de la nôtre. Elle a plus d'un bon conseil et plus d'un

éloquent exemple à lui donner. Allons donc écouter au Sunium le verbe de la sagesse grecque sous les colonnes majestueuses qui retentissent encore de l'éloquence du fils d'Ariston.

Il n'a manqué à Platon, pour être couronné dieu, que les épines qui ont ensanglanté le front de Jésus-Christ.

Mais si Jésus-Christ a été reconnu FILS DE DIEU, Platon a été reconnu DIVIN.

Et, en effet, le soleil couchant du monde ancien n'a-vait-il pas répandu dans les esprits les rayons sacrés qui ont illuminé le monde nouveau?

Platon a été le précurseur de Jésus-Christ. Il avait pressenti, il a révélé le Fils de Dieu, c'est-à-dire le Juste. Le Juste de Platon est pauvre, calomnié, maudit; on lui verse l'ignominie, on l'accable de fers, on le cloue sur la croix!

Platon, comme Jésus, reconnaît que la vérité donne à ses disciples, quand ils ont soif, un calice amer : — la calomnie. — Socrate lui-même avait dit comme Jésus : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il marche sur mes pas en portant sa croix. »

Platon était un contemplateur sublime qui vivait dans l'infini, qui fuyait le monde visible pour aller retremper son âme à la source invisible du beau. Sa République, il n'y croyait pas.

Jésus était un révolutionnaire qui portait en lui l'idée de Dieu; qui voulait vivre et mourir pour le triomphe de cette idée. Jésus n'était pas seulement un rêveur, c'était un homme d'action. Il n'écrivait pas, il parlait. Son style est plein d'images; il peignait, il évoquait le bruit des vagues et des tempêtes. C'est l'éloquence de la terre et

du ciel. Fraternel aux pauvres et aux faibles, il frappait le rocher afin que l'eau vive de l'amour jaillît pour tous ceux qui avaient soif comme lui. — A Madeleine comme à Lazare, il disait : Buvez.

Platon était une IDÉE, Jésus était un HOMME. Platon s'élevait à Dieu à force d'amour et de raison [1], Jésus descendait du ciel pour montrer Dieu aux hommes sous la figure d'un homme.

Platon était un philosophe grand seigneur qui n'aurait pas consolé la courtisane, il la bannissait comme une herbe folle dans son champ; Jésus était un philosophe plébéien qui reconnaissait dans la courtisane une sœur conseillée par la pauvreté, une sœur que l'amour avait perdue, mais que l'amour pouvait sauver.

Platon ne parlait qu'à ses disciples, présents ou futurs, c'est-à-dire aux philosophes, dans le langage des initiés. Jésus parlait à tout le monde, éclairant chaque vérité par une parabole; aussi son Évangile est-il tout rayonnant, même pour les aveugles.

Platon ne voulait pas que le mal fût vaincu par la révolte : il croyait que la révélation du bien serait toute pacifique. Il n'était pas de ceux qui descendent dans la rue. Jésus, qui connaissait mieux les hommes, qui avait souffert leurs douleurs et pleuré leurs larmes, prêchait la révolte soudaine. Il courait les villes et les campagnes en agitant la passion. Quand il mourait sur la croix, il voyait avec un saint enthousiasme son sang ruisseler sur la terre : il savait que chaque goutte, emportée religieu-

[1] « Dieu, dit Platon, nous a donné deux ailes pour aller à lui : l'amour et la raison. »

sement aux sandales des apôtres, irait semer la révolte du bien contre le mal sur toute la terre.

II

SOMMAIRE DU LIVRE DE PLATON.

Pour bâtir le monument impérissable de sa République, Platon a appelé à l'œuvre Lycurgue et Socrate, les lois humaines et les lois divines.

L'œuvre de Lycurgue est en ruine depuis longtemps, parce que c'était le côté bâti sur le sable mouvant de la politique; l'œuvre de Socrate est toute debout, consacrée par plus de vingt siècles, parce que c'est l'œuvre immortelle de la philosophie, parce qu'elle est bâtie sur les divins principes du bien et du beau, parce que c'est la république des âmes.

Platon a écrit ce beau livre presque toujours inspiré du ciel pour donner une souveraine leçon au monde. Le ciel s'était voilé; il pressentait la nuit qui est venue, il a voulu ressaisir le rayonnement qui avait éclairé aux meilleurs jours le front des sages de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce.

Il a voulu survivre à sa patrie dans son monument idéal comme Phidias dans son temple visible. Il a dit à la postérité : — Voilà quelle fut la République de Lycurgue, et voilà ce qu'elle eût été avec mes lois. O vous qui m'écouterez quand je ne serai plus, réalisez mon rêve! — Or, quel était ce rêve? comment peindre avec réalisme

cette fiction qui a les pieds sur la terre et le front dans l'infini ?

Platon croit qu'on peut établir le meilleur des gouvernements dans une société sans luxe, sans ambition et sans injustice, où l'intelligence et la vertu seraient seules appelées au pouvoir suprême. Jusqu'ici tout est bien ; mais, absolu dans ses principes, Platon va dicter des lois impossibles.

La République est divisée en dix livres. On sait que c'est un dialogue entre Socrate, Céphale, Polymarque, son fils, Glaucon et Adimante, les frères de Platon, le sophiste Thrasymaque et Clitophon, fils d'Aristonyme. C'est Platon qui parle sous le nom de Socrate, comme s'il eût voulu perpétuer son maître. La scène du dialogue est au Pirée, dans la maison du vieux Céphale. La première page est vivement peinte. C'est une mise en scène toute pleine de mouvement et de lumière. Traduisons-la à grands traits. Socrate (c'est-à-dire Platon) va au Pirée avec Glaucon pour faire sa prière à Diane un jour de fête. Comme ils retournent à la ville, Polymarque et ses amis viennent à eux et les retiennent de force. « Ne savez-vous pas qu'il y aura ce soir à cheval la course des flambeaux en l'honneur de la déesse ; de plus il y aura une veillée : nous irons après souper, et nous nous entretiendrons avec des sages et des fous. » Socrate retourne au Pirée et entre chez Polymarque, où il y avait assemblée de famille et d'amis. Le vieux Céphale y était avec une couronne sur la tête, parce qu'il avait fait ce jour-là un sacrifice domestique. On prend place sur des siéges disposés en cercle. Dès les premiers mots on reconnaît la première école de philosophie. Le vieux Céphale débute

par ces mots : « Socrate, tu viens trop rarement au Pirée ; cependant j'aime tant à t'entendre ! Si j'avais assez de forces pour aller à la ville, je t'épargnerais la peine de venir ici. Ne sais-tu donc pas qu'à mesure que le corps s'en va, l'âme se nourrit du fruit sacré de la sagesse ! Il y en a qui se plaignent de vieillir ; est-ce que l'âme vieillit ? Est-ce qu'il faut regretter l'esclavage des passions du corps ? Je me souviens que, me trouvant autrefois avec le poëte Sophocle, quelqu'un lui demanda si l'âge lui permettait encore de goûter les joies de l'amour. « A Dieu « ne plaise ! répondit-il ; il y a longtemps que j'ai secoué « le joug de ce maître furieux et brutal. » Oui, lorsque la violence des passions s'est amortie, on se trouve délivré d'une foule de tyrans forcenés. »

Ainsi, dès que le volume est entr'ouvert, on respire l'air fortifiant de la sagesse, on détache son âme sans regret de la terre et de ses passions.

Tout ce premier livre est consacré à la souveraineté de la justice, mère féconde de la sagesse et de la vertu. C'est avec de telles compagnes de voyage que Platon part pour les régions idéales de sa République.

Dans le livre second, Platon analyse le bien et le mal en deux principes qui se combattent dans le monde sans arriver jamais à une lutte décisive, parce qu'ils vivent l'un par l'autre.

C'est au livre troisième que Platon bannit les poëtes de sa République, parce que les poëtes, par leurs fictions, compromettent le caractère sacré des dieux et le pieux souvenir des héros, parce qu'ils amollissent le courage des guerriers et égarent l'imagination des enfants. Après ce bannissement sacrilége, Platon veut que la tem-

pérance bannisse les médecins, et que la justice bannisse les juges. Nous avançons à pas de géant vers la république impossible. Platon étudie l'égalité et aboutit à l'inégalité. Il divise l'État en trois races : les races d'or, d'argent et d'airain, les guerriers, les magistrats et les mercenaires.

Au livre quatrième, la République est toute constituée. Platon en a proscrit l'opulence et la pauvreté. La République est forte parce qu'elle est juste. Le citoyen est maître de lui-même, parce que c'est l'âme qui gouverne le corps, et que la pensée s'élève victorieuse au-dessus des branches envahissantes des passions.

Dans le livre cinquième il est question de l'éducation des femmes. Platon en fait des hommes. Il détruit la famille pour détruire les priviléges de la naissance. Tous les germes stériles du communisme sont semés ici. Les femmes sont communes; elles appartiennent à tous, et donnent des enfants que la République, la seule mère, arrache à leur sein. Le même livre est consacré à l'étude de l'esclavage et aux lois de la guerre.

Le livre sixième est l'éloge de la philosophie. Le philosophe seul, selon Platon, est digne de commander aux hommes. Il faut que les philosophes deviennent rois, ou que les rois deviennent philosophes. Platon commence ensuite cette sublime peinture du monde visible et du monde invisible : le monde visible, où tout est illusion et mensonge; le monde invisible, où tout est vérité, puisque c'est Dieu qui l'habite.

Le livre suivant est toute une aspiration vers le beau. Platon compare le monde à une caverne ténébreuse, où les hommes vivent enchaînés dans leurs passions. Ceux-

là qui ne brisent pas leurs chaînes pour aller s'épanouir à la lumière ne sont pas des hommes, mais des ombres qui vivent dans le tombeau ; ceux-là ne seront pas appelés au pouvoir dans la République de Platon. C'est la contemplation du monde divin qui enseigne à gouverner le monde d'ici-bas.

Dans le livre huitième, Platon passe en revue les cinq espèces de gouvernement, l'aristocratie, la timocratie ou gouvernement de l'ambition, l'oligarchie ou gouvernement des riches, la démocratie qui, à force de liberté, enfante la licence et la tyrannie, deux enfants du même lit. Platon, irrité sans doute par les jaloux et les ambitieux de Lacédémone, par la morgue, l'avarice et l'ignorance des riches de son temps, par le laisser-aller et par le mépris de certains démocrates pour toute élévation, par l'odieux règne du tyran que trop souvent la démocratie a allaité, accorde au premier des cinq gouvernements son suffrage solennel. Mais l'aristocratie que Platon est sur le point de faire proclamer par un héraut n'a aucune similitude avec l'aristocratie des siècles modernes. Le philosophe-roi ou le roi-philosophe de Platon ne s'appuie que sur la vertu et sur la justice. Pour gouverner dans la République de Platon, il faudrait que Dieu lui-même descendît sur la terre.

Dans le livre dixième, Platon cherche si au delà de sa République il n'y a rien : il sonde les mystères de la tombe ; la tombe est à ses yeux le chemin du ciel. Ce dernier livre est une sublime révélation de l'immortalité de l'âme.

Maintenant que j'ai indiqué le sommaire de ce livre où Platon institue l'éducation d'un peuple et illumine la jus-

tice d'un rayon tout divin, je vais étudier quelques points capitaux ou seulement curieux.

III

DE L'OLIGARCHIE, DE LA DÉMOCRATIE, DE LA TYRANNIE.

« Qu'entends-tu par oligarchie ? — C'est le règne de l'argent, c'est une forme de gouvernement où le cens décide de. la condition de chaque citoyen, où les riches commandent impérieusement aux pauvres. Le luxe intérieur et extérieur devient contagieux, on se précipite avec fureur sur l'argent — sur l'argent d'autrui — pour dorer les hochets de la vanité. Plus le règne de l'argent s'élève, plus celui de la vertu s'efface. L'argent et la vertu ne sont-ils pas comme deux poids mis dans une balance, dont l'un ne peut monter que l'autre ne baisse ? Aussi la vertu et les gens de bien sont moins estimés à proportion qu'on estime davantage les richesses et les riches. L'ambition n'est plus que de l'intrigue. On fixe par une loi les conditions exigibles pour participer au pouvoir. Il faut payer le cens pour être admis au gouvernail ; aussi, où va le vaisseau ? — Cet État, par sa nature, n'en est point un, ou plutôt il renferme deux États : celui-ci composé de riches, celui-là de pauvres qui habitent le même sol, et qui travaillent sans cesse à se détruire les uns les autres. » N'est-ce pas un peu le tableau du règne du dernier roi ? Pendant que les en-

richis de la veille passaient les heures à compter leur argent pour se convaincre qu'il leur en resterait pour vivre au delà du tombeau, pendant que leurs femmes couraient les promenades et les aventures avec des chevaux de luxe, pendant que leurs fils se moquaient d'eux avec des filles connues de tout le monde parce qu'elles avaient été à tout le monde, le peuple, qui pressentait déjà la souveraineté de l'intelligence, donnait courageusement son dernier sou pour acheter un livre — le pain de la pensée. A l'heure où les riches comptaient leur argent, le peuple comptait les jours qui le séparaient encore de la régénération prêchée par le Christ.

Platon peint ensuite avec de vives couleurs le démocrate et le tyran ; car, selon lui, selon la loi humaine, l'oligarchie mène à la démocratie, et la démocratie à la tyrannie. Le démocrate de Platon vit au jour le jour, cueillant tous les fruits de la vie qui pendent sur sa route. Aujourd'hui il fait ses délices de l'ivresse et des chansons bachiques, demain il édifiera ses concitoyens en jeûnant et en buvant de l'eau. Il passe gaiement de l'oisiveté au travail, et du travail à l'oisiveté. Tout à coup le voilà philosophe, tribun, homme d'État. Il parle et il agit, mais sait-il ce qu'il dit et ce qu'il fait ? Libre comme le vent qui va à tous les points, il se tournera vers le commerce pour acquérir des richesses, ou vers la guerre pour y montrer son héroïsme. En un mot, cet ami de l'égalité réunit en lui toutes sortes de mœurs et de caractères. Il inscrit sur son drapeau : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, VARIÉTÉ. Il est tout et il n'est rien; pauvre et obscur aujourd'hui, il aura le pouvoir demain. Il ne se soumet qu'à ses passions et à ses caprices, il s'amuse avec tout et s'amuse de tout. S'il vit

quelquefois pour sa patrie et pour son cœur, ne vit-il pas souvent pour sa curiosité?

Le démocrate, c'est l'épanouissement, c'est l'expansion, c'est la vie à torrents impétueux. Cependant le monde est soumis aux révolutions. Quelque belle que soit la République, après avoir dévoré ses premiers enfants elle sera dévorée par les derniers : car elle enfantera la tyrannie. « Lorsqu'un État démocratique, pris d'une soif ardente de liberté, est gouverné par de mauvais échansons qui la lui versent toute pure et le font boire jusqu'à l'ivresse, alors dans les fumées de ce vin violent l'État démocratique s'abandonne à toute licence; à la première répression il accuse ses gouvernants et les renverse sous prétexte qu'ils s'opposent à la liberté. Tous ceux qui ont du respect pour la loi sont des gens de néant, des esclaves volontaires. Alors, à force de liberté, on tombe en pleine anarchie : tout le monde est magistrat et applique la loi, mais nul ne veut reconnaître la loi. Les vieillards sont moins écoutés que les jeunes gens. Le fils donne des conseils à son père, les disciples entraînent leur maître. Les femmes deviennent des hommes, mais la vertu n'y gagne rien; l'amour s'appuie en riant sur les hanches orgueilleuses de la violence. N'oublions rien, et, selon l'expression d'Eschyle, disons tout ce qui nous viendra à la bouche. » Ici, Platon raconte sérieusement comment « les petites chiennes y sont sur le même pied que leurs maîtres; » comment « les ânes, accoutumés à marcher tête levée et sans se gêner, heurtent tous ceux qu'ils rencontrent, si on ne leur cède le passage. » Qui se doutait, parmi nous, que l'anarchie donnât un tel privilége aux ânes et aux petites chiennes!

Le vaisseau n'a plus de voiles ni de gouvernail. Le capitaine n'ose lutter contre le vent, car il provoquerait une révolte de tout l'équipage. Le capitaine n'existe que de nom ; le dernier matelot est plus écouté que lui. Or, comme on va toujours d'un excès à l'autre, si on remet les voiles au vaisseau, c'est pour aller à plein vent de la démocratie à la tyrannie. Tout est ainsi dans le monde : l'hiver au manteau de neige enfante le printemps couronné de roses ; l'automne joyeux, couronné de raisins, enfante l'hiver, le vieux tyran sans cœur. La servitude est mère de la liberté, la liberté reproduit la servitude dans ses jours de licence, quand elle devient follement amoureuse des tribuns bruyants qui parlent toujours et ne pensent jamais, qui ferment la bouche à la vérité si la vérité les effraye, qui se font rois de la populace en portant une main coupable sur la fortune des riches — qui sont devenus riches par le travail. Que font-ils de cette fortune qu'ils méprisent hautement? Ils en donnent quelques bribes aux pauvres et gardent la part du lion. Les riches, se voyant dépouillés, veulent se défendre, ils se plaignent au peuple ; mais les autres les accusent de vouloir conspirer contre la liberté du peuple. Le peuple, qui n'a que sa liberté pour toute richesse, passe du côté de la calomnie. Il arrive que les riches qu'on accusait hier d'être oligarchiques et qui ne l'étaient pas, le deviennent aujourd'hui. Cependant le tyran est né de la tige des protecteurs du peuple. Ce n'est encore qu'un protecteur, mais il va devenir un tyran. En Arcadie, dans le temple de Jupiter Lycéen, on disait que celui qui avait goûté des entrailles humaines, mêlées à celles des autres victimes, était changé en loup : pareillement, lorsque le protecteur du

peuple abreuve sa langue et sa bouche du sang de ses concitoyens, quand il trempe sa main impie dans les entrailles de ses proches et de ses amis, quand il décime l'État par le sang et par l'exil, quand il propose l'abolition des dettes et le partage des terres, ne doit-il pas périr de la main de ses ennemis ou devenir le tyran de la République! Le tyran, c'est le loup — le loup habillé en berger.

Platon passe en revue les actes du tyran. Pour mieux dominer, il commence par se faire esclave : il flatte servilement les passions du peuple; il lui parle de complots contre le protecteur du peuple; il demande des gardes pour faire respecter la souveraineté du peuple ; le peuple, toujours le peuple, comme celui qui parle toujours d'amour et dont le cœur ne bat jamais. « Que font les derniers riches? Ils prennent pour eux l'oracle adressé à Crésus : *Il fuit vers le fleuve Hermus et ne craint pas les reproches de lâcheté.* Et ils ont raison, car on ne leur donnerait pas l'occasion de craindre deux fois de pareils reproches. En effet, il leur en coûte la vie s'ils sont pris dans leur fuite. Le protecteur cependant ne s'endort pas : il monte ouvertement sur le char de l'État, renverse à droite et à gauche tous ceux qui ont du courage, des richesses, de la prudence, de la grandeur d'âme. Il fait le contraire des médecins qui purgent le corps en ôtant ce qu'il a de mauvais. Il appelle dans sa garde les frelons du pays qui lui viennent par essaims; après avoir ruiné les riches, dépouillé les temples, dévasté la fortune publique, il porte ses mains sacriléges jusque sur les moissons. Le peuple, qui est le père du tyran, le nourrira lui et les siens. »

IV

POURQUOI HOMÈRE EST BANNI DE LA RÉPUBLIQUE.

Platon bannissait les Muses, parce que les Muses étaient les courtisanes de l'esprit. Elles entraînaient les jeunes imaginations dans toutes les folies des songes, dans tous les symboles mensongers. Platon, poëte lui-même pour créer cette République, d'où il repousse les poëtes, aimait Hésiode et Homère, tout en déclarant, d'un ton de pédagogue, que les poëtes, « ceux du présent comme ceux du passé, ne font d'autre *métier* que de *débiter* des fables pour *amuser* le genre humain. » Il ne pardonne pas à Homère ses fictions olympiennes ; il veut que toute poésie soit dans le beau ; or, le beau, à ses yeux, c'est le vrai dans sa splendeur. Platon, d'ailleurs, n'est pas d'une rigoureuse logique ; en condamnant les images, l'accent, le caractère de la poésie, il repousse la vérité elle-même. Il n'admet pas, je lui en sais gré, que l'art soit l'imitation de la nature, comme son mauvais disciple Aristote ; partant, sa vérité est celle des poëtes comme le mystérieux réalisme de Rembrandt.

Il ne craint pas seulement Homère pour ses mensonges, mais aussi pour ses vérités. « Quand tout cela serait vrai, ce ne sont pas des choses à dire devant des enfants dépourvus de raison. Il faut les ensevelir sous le silence. » Ne voyez-vous pas dans la République de Platon, comme

une épée de Damoclès, les ciseaux de la censure sur la pensée en germe?

Platon aimait trop la vertu pour ne pas trop lui sacrifier. En la dépouillant de son auréole poétique, la fera-t-il aimer? Ne va-t-il pas stériliser les jeunes imaginations en les condamnant à une culture unique? La nielle appauvrit le blé à l'heure de la moisson, mais qui voudrait rejeter les bluets à l'aube printanière? Les bluets, c'est la couronne des amants, c'est la poésie de la jeunesse.

Mais Platon ne voulait pas élever sa République sur des fictions; il ne voulait pas bâtir le palais de sa pensée sur le sable mouvant de la fable, n'admettant guère que la fable est un flambeau que la vérité porte à la main. Quand son palais sera bâti par les maçons, il appellera peut-être les ornementistes et les sculpteurs pour en égayer les colonnes et les frontons; mais, avant tout, il veut que les lois de sa République soient inscrites sur des murs d'airains. Si Homère ne lâchait la bride à son imagination, cavale sauvage, enivrée par la course, par l'odeur du pampre qu'elle foule, par la fraîcheur agreste des forêts de Diane qu'elle traverse; si Homère ne s'appuyait que sur sa sagesse pour traverser le monde idéal, Platon baiserait sa sandale vénérée et lui dirait : « Mon frère, le monde que je crée est à vous; » mais Homère est plus qu'un sage de la Grèce, c'est un demi-dieu, c'est un poëte. Platon l'admire et lui défend sa porte. En effet, ce radieux et sublime bohème des siècles olympiens ferait fleurir l'impiété dans l'église platonicienne. N'est-ce pas lui qui dit : « Je préférerais à l'empire des morts la condition d'esclave chez un homme pauvre, qui vit du travail de ses mains. » Platon s'indigne avec raison, et s'écrie :

« Ceux qui sont destinés à vivre libres doivent préférer la mort à la servitude. » Le législateur ne veut pas que l'enfer d'Homère soit connu dans sa République : « Effaçons du poëme d'Homère ces noms odieux et formidables de Cocyte, de Styx, de Mânes, et autres semblables qui font frissonner les plus résolus. Craignons que la frayeur qu'ils inspirent ne refroidisse et n'amollisse le courage de nos guerriers. » En effet, combien qui braveraient la mort, se trouveraient arrêtés par le Styx ou le Cocyte! Mahomet, qui était aussi un grand législateur, semble s'être souvenu de ce passage quand il a créé le dogme du fatalisme. Mahomet a été plus loin, il a indiqué au delà du tombeau la réalisation de toutes les poésies du rêve oriental. Il a fleuri et parfumé le chemin de la mort.

Voici comment Platon formule ses actes d'accusation contre les poëtes : « Si nous voulons que les défenseurs de notre République aient en horreur les dissensions, ne leur parlons pas des combats des dieux. Et si nos poëtes gardent le silence, que nos artistes, dans leurs tableaux et leurs tapisseries, ne représentent jamais les discordes de l'Olympe. Qu'on n'entende jamais dire que Junon a été mise aux fers par son fils, et Vulcain précipité du ciel par son père. Qu'Homère ne dise pas : *Les dieux vont de ville en ville, déguisés sous des formes étrangères*, car ce sont des métamorphoses indignes de la divinité. Que les mères ne bercent pas leurs enfants dans ces fictions qui ébranleraient plus tard leur foi et leur vaillance. Qu'Eschyle ne fasse pas mentir odieusement Apollon, le dieu de la lumière et de la vérité, car Eschyle dit par la bouche de Thétis : *Apollon, assistant à mes*

noces, avait chanté dans le festin que je serais une mère fortunée. Je croyais à l'oracle et non au mensonge. Cependant, ce dieu qui a chanté mon bonheur et m'a prédit toutes les joies de l'hyménée, ce dieu est le meurtrier de mon fils.

« Rayons des poëmes d'Homère tous les vers impies, comme : *Hélas ! il ne reste donc plus de nous, après la mort, qu'une ombre, une vaine image privée de sentiment et de raison.* »

Il faut constater avec chagrin que les accusations de Platon (j'ai reproduit les plus terribles) ne sont que des chicanes dont l'esprit rappelle trop l'ancienne critique française, qui mettait des lunettes pour voir les détails d'une œuvre sans s'inquiéter de l'harmonie générale. Il faut pardonner à Platon en faveur de son dédain pour les raisonnements tragiques.

Homère est donc banni de la République de Platon, comme le serait aujourd'hui Lamartine dans la nôtre, si Lamartine n'en était çà et là le Platon et l'Homère. Lamartine-l'homme-d'État a répété à Lamartine-le-poëte les paroles de Platon : « Si tu venais chez nous pour faire admirer ton art, nous te rendrions hommage comme à un homme divin, ravissant et merveilleux, mais nous te dirions que notre République n'est pas faite pour posséder un homme comme toi; nous te bannirions après t'avoir versé des parfums sur la tète et l'avoir ornée de bandelettes sacrées. »

Platon est trop poëte pour ne pas adorer la Muse d'Homère. « Je l'aime depuis l'enfance [1], mais je le condamne,

[1] Platon avait débuté par la poésie ; la muse d'Homère l'a al-

parce que les égards que je dois à un homme sont moindres que les égards dus à la vérité. » Mais en même temps Platon est trop philosophe pour oublier que, d'ancienne date, la poésie a fort mal mené sa sœur la philosophie, « cette chienne hargneuse qui aboie contre sa maîtresse... La troupe des sages veut s'élever au-dessus de Jupiter... Ces contemplatifs subtils à qui la pauvreté aiguise l'esprit. » Cependant le divin Platon s'élève au-dessus de ces querelles de famille, et, tout en s'attristant de voir les poëmes et les tragédies amollir les âmes dans les larmes, il permet à Homère de venir défendre sa cause devant les chefs de la République, soit dans une ode, soit dans un ïambe, soit dans un hymne. Permettre à Homère de venir défendre sa cause, c'est lui permettre fraternellement un triomphe. Cependant, si Homère triomphe, il ne chantera désormais qu'en l'honneur des dieux et des grands hommes. « La Muse voluptueuse, soit épique, soit lyrique, est à jamais bannie, » si Homère ne prouve pas à l'Aréopage que la poésie a des vertus républicaines, qu'elle s'appuie sur la raison et sur la vérité. « N'imiterions-nous pas, dit Platon, la conduite des amants qui se font violence pour s'arracher à leur passion après qu'ils en ont reconnu le danger? » Le législateur imitera Ulysse qui se faisait attacher au mât du navire pour passer devant les sirènes; il s'enchaînera de toutes ses forces à la rai-

laité. On lui attribue ces vers sur le miroir de Laïs, que la courtisane, dans sa vieillesse, avait dédié à Vénus :

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle ;
Puique la vérité pour moi sort de son puits,
Je ne saurais me voir, dans le miroir fidèle,
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

son pour traverser sans danger les enchantements des Muses, ces sirènes des âmes.

V

COMMENT HOMÈRE SE FUT DÉFENDU DEVANT PLATON.

Et si pourtant Homère était venu plaider sa cause devant Platon! « Tu me bannis, ô Platon! — toi qui acceptes le surnom d'Homère de la philosophie, tu ne m'as pas compris. Tu n'as pas compris la conclusion morale de l'*Iliade*. Tout poëme est un sphinx, tout lecteur doit être un Œdipe. N'ai-je donc pas prouvé visiblement que les peuples sont toujours victimes du délire des rois? Je suis venu à la fin du monde primitif; l'aube du monde social a rayonné sur mon front; ce n'est pas Phemius qui a été mon maître, c'est le malheur. J'ai erré de ville en ville avec la Pauvreté pour toute compagne; mais la Pauvreté est souvent la dixième Muse. Avec elle j'ai pénétré dans le sanctuaire d'Osiris, j'ai pris du feu sur l'autel, et, plus grand que Prométhée qui voulait créer des hommes, j'ai créé des dieux! L'Olympe est à moi. Jupiter et Junon, dans leurs embrassements radieux, boivent la volupté que ma poésie verse à longs flots.

« Ta République, ô Platon! elle était dans mon cœur. J'ai chanté la chute des rois et la royauté des nations. N'ai-je pas enseigné la liberté en chantant l'orgueil des peuples héroïques? N'étais-je pas républicain, quand

j'appelais les rois *demobores*, ou dévoreurs de peuples?

« Ne condamne pas ma Muse, ô Platon! tous ceux qui sont venus à elle ont bu son lait divin. Elle a dévoilé son sein fécond à toutes les destinées de la patrie. Elle a dit à l'antique Orient : Que la nuit tombe sur toi et t'ensevelisse; elle a dit au monde nouveau : Tourne-toi vers le soleil; Apollon et Minerve sont avec moi. »

VI

DE LA PROSCRIPTION DES COURTISANES.

Après avoir banni les poëtes, Platon bannit les courtisanes.

En Grèce, les courtisanes étaient presque toutes des Muses [1] : Sapho qui chantait, Laïs qui représentait la beauté, Aspasie qui inspirait Socrate ou qui conseillait Périclès, Leontium, esclave d'Épicure, mais rachetant son cœur par son noble amour pour le beau Tymarque [2].

[1] Quand les Françaises, adoptant le style grec, ont choisi l'habillement des courtisanes et non des mères ou des épouses athéniennes, savaient-elles que les courtisanes étaient des Muses?

[2] Léontium prouve, par sa lettre à Lamia, que toutes les délicatesses de l'amour lui étaient connues. « Épicure, qui tranche du Socrate, voudrait faire de moi une Xantippe. Mais j'irai au bout du monde plutôt que de supporter la grossièreté de ses outrages. Tu connais ce jeune homme charmant, né sur les bords du Céphyse. Ce beau Tymarque, qui me dit quand je lui parle : « Vous êtes si belle, « ô Léontium, que je n'entends pas un mot. » ne m'a pas séduite en

Corinthe était le tabernacle de la volupté. Aussi, quand Platon proscrit la jeune Corinthienne, c'est comme s'il disait : « L'ardente courtisane. » Platon était un réformateur qui protestait contre la religion consacrée en protégeant la philosophie contre toute atteinte de l'amour. Les Grecs avaient dédié l'Académie à Minerve; mais ils y avaient porté en triomphe la statue de l'Amour. Par ce symbole, ils avaient voulu rapprocher la volupté de la sagesse. Montaigne, adoptant cette religion, n'a-t-il pas dit : « Qui ôtera aux Muses les imaginations amoureuses, leur dérobera le plus bel entretien qu'elles aient et la plus noble matière de leur ouvrage; et qui fera perdre à l'amour la communication et service de la poésie, l'affaiblira de ses meilleures armes. »

Le tort de Platon, c'est de n'avoir pas été amoureux. Tout homme ici-bas qui n'a pas eu une heure de folie — la folie de l'amour — n'arrivera pas à la souveraine sagesse.

Platon se fût élevé plus haut encore s'il eût accepté les ailes de l'amour et de la poésie. Sa philosophie austère n'a pu frapper la multitude. Homère chantait, Platon parlait. La philosophie d'Homère est tout en images; celle de Platon est en sentences. Homère changeait les hommes en dieux et les dieux en hommes, pour que ses dieux fussent visibles et que ses hommes aspirassent à gravir l'Olympe. Platon élève si haut son Dieu idéal, que

me donnant les tuniques les plus précieuses, de l'or plein les mains, des esclaves venues des contrées les plus lointaines; mais il m'a jamais enchantée par sa voix et son regard. Qu'on ne me parle plus d'Épicure : ce n'est plus un philosophe, c'est un rustre de Cappadoce qui voit les remparts de Minerve pour la première fois. »

ses disciples eux-mêmes ne peuvent l'entrevoir. Jésus-Christ était le dieu-homme et l'homme-dieu d'Homère. La philosophie de Platon est l'épouse glorieuse d'un dieu, c'est la fière Junon. — Mais Platon a oublié que Junon, pour séduire, avait pris la ceinture de Vénus.

VII

DE LA COMMUNAUTÉ DES FEMMES ET DES ENFANTS.

Le cinquième livre est le plus curieux. Platon aurait pu y accueillir les rêveries des poëtes quand il juge « à propos de mettre les femmes en scène après y avoir mis les hommes. » Je débute par cette comparaison : « Croyons-nous que les femelles des chiens doivent veiller comme eux à la garde des troupeaux, aller à la chasse et faire tout en commun ? » Il se demande si plutôt elles doivent rester au chenil, faire des chiens et les nourrir. Il se décide pour la communauté du travail. Il conclut de là qu'il faut donner à la femme l'éducation réglée pour les hommes. Les femmes s'exerceront à la musique et à la gymnastique ; elles se formeront à l'état de la guerre ; elles apprendront à manier les armes et à monter à cheval. Elles se présenteront toutes nues dans les gymnases, où elles lutteront avec les hommes. Mais la pudeur ? La pudeur ne rougit pas devant la nudité sérieuse et austère comme celle du marbre. C'est une innovation qui éveillera la verve des railleurs, mais Platon ne s'inquiète pas des railleurs. Cependant il se rappelle qu'il a dit dans les

premiers livres qu'il y avait un abîme entre la nature de l'homme et celle de la femme ; or comment admettre la communauté du travail? Platon hésite. « Nous sommes dans le même cas qu'un homme qui est tombé à l'eau. Que ce soit dans un étang ou dans la pleine mer, peu importe; il y périra s'il ne se met à nager. Imitons-le : mettons nous à la nage pour nous élever au-dessus de ce reflux. Peut-être quelque dauphin viendra-t-il nous prêter son dos. » Platon s'échappe à la nage et touche à la rive idéale de sa République. Les femmes sont des hommes d'une autre couleur, mais ce sont des citoyens pour l'État. Elles partageront les devoirs des citoyens, elles iront à la guerre. « Elles quitteront leurs vêtements puisque leur vertu leur en tiendra lieu. » Platon s'irrite contre celui qui plaisante à la vue des femmes nues « qui exercent leur corps pour une bonne fin. » Le philosophe rapporte ces paroles de Pindare : « Il cueille hors de saison les fruits de la sagesse. » Après la communauté du travail, Platon aboutit à la communauté des femmes. « Les femmes de nos guerriers ou plutôt nos guerrières seront communes à tous ; car aucune d'elles n'habitera en particulier avec aucun d'eux; les parents ne connaîtront pas leurs enfants. Cette communauté fournira une famille universelle. « Comme ils ne possèderont rien personnellement, que tout sera commun entre eux, maisons, salles de bains et salles à manger; ils seront toujours ensemble. » Or, se trouvant ainsi tous et toutes comme les eaux de la mer, ils se confondront dans un hyménée enivrant et fécond. C'est l'unité de l'amour. Du reste, toute liberté de cœur : la violence est bannie de la République. Vénus donnera sa ceinture, mais nul n'arrachera la ceinture de Vénus.

On se prendra avec effusion dans la solennité d'un devoir patriotique. C'est l'harmonie idéale des rêveurs qui n'entendent que les bénédictions de la terre au ciel. « Les plaisirs et les peines seront en commun. Ce qui divise un État, c'est que la joie et la douleur y sont personnelles; or, supposez tous les citoyens également touchés par la joie ou la douleur, l'État est en parfaite harmonie. Lorsque nous recevons quelque blessure au doigt, aussitôt l'âme, en vertu de l'union intime établie entre elle et le corps, en est avertie. Qu'il arrive à un citoyen du bien ou du mal, tout l'État y prendra part comme s'il le ressentait lui-même, car l'État est l'âme; il s'en réjouira ou s'en affligera avec lui. » C'était possible, c'était sublime dans la République de Platon, qui comptait à peine quelques milliers d'hommes; mais dans les républiques à millions d'hommes cette image n'est plus juste. Dans les républiques de la Grèce tout le monde se connaissait comme dans une nombreuse famille, comme dans certains coins des provinces. L'habitude de vivre ensemble rapprochait tous les cœurs, on pouvait dire alors que l'État, c'est-à-dire tout le monde, tressaillait de joie ou de douleur à toute joie ou douleur isolée; mais, dans une république comme la nôtre, l'unité intime ne s'établira jamais profondément. Un homme pourra pleurer à Béziers la mort de sa femme sans que la ville de Saint-Omer achète une robe de deuil. Parce que l'hiver sera rigoureux à Calais, faudra-t-il s'en attrister à Vaucluse où le printemps sourira? Il n'en faut pas moins reconnaître le grand cœur et le grand génie de Platon.

Platon, qui déjà a exprimé sa sympathie pour ceux qui sont beaux, parce qu'il est de ceux qui disent : « Le beau

renferme le bien, » est plein de sollicitude pour les générations qui vont couvrir le monde. L'amour n'est pas un fruit défendu dans le paradis de sa République, mais il n'appelle sous l'arbre que ceux et celles dont Phidias et Praxitèle voudraient éterniser la beauté dans le marbre. Les femmes ne seront mères que durant vingt saisons florissantes depuis leur vingtième année; les hommes ne seront admis à l'hyménée fécond qu'âgés de trente ans; Platon admet leur virilité jusqu'à cinquante-cinq ans. « Mais s'il arrive à quelqu'un, soit au-dessus, soit au-dessous de cet âge, de donner des enfants à la République, nous le déclarerons coupable d'injustice et de sacrilége; nous dirons que son enfant est un ouvrage du tombeau, puisqu'il n'aura été précédé ni des sacrifices ni des prières que les prêtres et les prêtresses élèvent aux dieux pour la prospérité des mariages. » Mais quiconque se renfermera dans les limites de l'âge consacré pourra *se marier* quand il lui plaira, avec qui bon lui semblera et toutes les fois que l'amour le lui dira. Toute alliance est défendue entre les citoyens et les citoyennes d'une même famille, hormis entre les frères et les sœurs quand l'oracle d'Apollon le décidera. Mais, direz-vous, puisque les enfants ne connaissent pas leur père ni leur mère, pareils aux vagues de l'Océan qui ne savent plus à quelles montagnes le fleuve les a prises? Platon a tout prévu : la République, qui est la vraie mère, reconnaîtra les origines et détachera les branches de l'arbre pour les planter dans la forêt. Il n'y aura dans chaque ville qu'un même bercail pour tous les enfants. Ceux qui naîtront robustes seront l'espoir de l'État; ceux qui naîtront chétifs et difformes seront exilés. « On les cachera comme

il convient dans quelque endroit secret qu'il sera interdit de révéler et qu'il sera défendu de découvrir. C'est le seul moyen de conserver la pureté des races d'or ou d'argent. On conduira les mères au bercail dès le jour de l'éruption du lait; on empêchera qu'aucune d'elles ne puisse reconnaître son enfant. »

Platon, qui n'avait pas d'enfants, n'était pas digne de fonder une République. S'il avait vu sous son toit la mère sourire au nouveau-né, oublier par l'espérance toutes les douleurs de l'enfantement; s'il avait vu l'enfant grimper avec amour au giron et au sein de sa mère, il aurait compris que celle qui avait durant neuf mois porté une espérance ne devait pas au bout des neuf mois offrir son sein tout plein de lait à des lèvres étrangères. Ce qui amène aussi Platon à la communauté des biens, c'est qu'il ne veut dans sa République ni opulence ni pauvreté, parce que toutes les deux engendrent l'amour du nouveau: l'une par envie de mal faire, l'autre par ennui. Or l'amour du nouveau engendre les révolutions. « Et puis, si l'opulence est la mère de la mollesse et de la fainéantise, la pauvreté est la mère de la bassesse. » Le pauvre par le travail pourrait devenir riche : Platon, au nom du travail, ne le veut pas. « Le potier, devenu riche, s'embarrassera-t-il beaucoup de son métier? Il deviendra de jour en jour plus négligent et plus oisif. D'un autre côté, parce qu'il sera devenu riche, son voisin sera devenu pauvre; il n'aura plus le moyen de renouveler ses outils; son travail en souffrira, les ouvriers qu'il formera en seront moins habiles. » Platon, qui ne veut ni opulence ni pauvreté, n'est ici ni un philosophe ni un poëte. L'humanité n'est pas un troupeau qui vit des mêmes appétits. Dieu

ne l'a pas chassée devant lui comme un pâtre grossier qui ne cherche que l'herbe verte. Dieu a créé la gamme des passions pour le cœur humain. Dieu connaît toute l'amertume mais aussi toute la saveur des larmes. Il en est qui sont plus belles que les diamants et les perles. Il a voulu qu'il y eût des riches et des pauvres. Le mal est antérieur au bien. La justice est née de l'injustice. D'ailleurs, s'il n'y avait point de riches, tout le monde serait pauvre, — hormis à Sparte. — La richesse est un fleuve qui vient des montagnes, qui arrose et fertilise tout ce qu'il touche dans sa chute. Supprimez les montagnes, passez le niveau sur la terre, le fleuve ne coulera plus.

Et pourtant la propriété appauvrit la destinée humaine. S'il ne possédait rien, en effet, l'homme serait vraiment riche. L'athlète ne va-t-il pas nu au combat? Au lieu de fixer le regard sur un champ qui a dévoré toutes ses forces, qu'il a arrosé de sueurs et de larmes, un champ que ravage la lèpre de l'impôt et des hypothèques, un champ qu'il aura vu vendre avant sa mort par expropriation ou même par son fils, il regarderait le ciel et la terre, les montagnes et les forêts, les étoiles du firmament et les fleurs de la vallée, tout en disant : j'ai ma part de toutes ces merveilles, j'ai ma place à ce spectacle et à cette fête.

Mais laissons au pauvre comme au riche son morceau du globe, puisque c'est sa conquête ou celle de son père. Laissons-lui ce rocher amer qu'il roule à toute heure comme Sisyphe.

Tout est dans Platon : tous les systèmes politiques, toute la philosophie ancienne et moderne, Socrate et Malebranche, Jésus-Christ et Jean-Jacques Rousseau, Fénelon et Babeuf. Quel est le rêveur moderne qui ne s'est pro-

mené une heure avec Platon au cap Sunium? C'est la source vive qui tombe en cascade du haut des Alpes et qui parcourt éternellement la vieille Europe.

Platon est communiste, il est impossible de le nier. Il a pensé, comme plus tard Spence et Babeuf, que la terre était la ferme du peuple comme le ciel était sa lumière. Dieu, en nous envoyant sur la terre, ne nous en a livré que les fruits [1]. Jésus-Christ, le fils de Dieu, est né dans

[1] Quelle immortelle satire, que cette fable de la Fontaine :

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
— O dieux hospitaliers, que vois-je ici paraître?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.
C'était un beau sujet de guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant!
— Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean lapin allégua la coutume et l'usage :
— Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont, de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, transmis.

une étable. Que ceux qui naissent dans l'étable trouvent leur coin de terre à l'heure du travail, et qu'enfin « les riches ne réunissent plus terres à terres jusqu'à ce qu'il ne reste plus de place pour les pauvres, » comme a dit l'Évangile.

Mais les communistes, quel que soit leur drapeau, n'ont-ils pas pris trop au sérieux les rêves de Platon qui ne croyait pas à sa République, ou qui ne la bâtissait que pour un coin de la Grèce? Aujourd'hui le monde est fait, le monde est vieux. Si vous dites que le monde est éternellement jeune comme la vie, comme la nature, on vous répondra que chaque berceau est entaché du *péché originel*, que chaque enfant a sucé dans le lait de sa mère la soif ardente de la possession, que la vie entière est pour lui résumée dans ce mot *avoir* jusqu'au delà du tombeau, puisqu'il tient encore aux six pieds de terre où reposent ses os.

— Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : — Mes enfants, approchez,
Approchez; je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

VIII

DES RACES D'OR, D'ARGENT ET DE FER.

A peine Platon a-t-il banni les poëtes et leurs fables qu'il se fait poëte et débite une fable lui-même. Du reste, on voit qu'il n'est pas habitué au mensonge et qu'il rougit de s'y abandonner même pour symboliser la vérité. « Je ne sais où prendre la hardiesse et les expressions dont j'ai besoin pour tâcher de persuader aux magistrats et aux guerriers, ensuite au reste des citoyens, qu'ils n'ont reçu qu'en songe l'éducation que nous leur avons donnée; qu'en effet, ils ont été élevés et formés dans le sein de la terre, eux, leur âme et tout ce qui leur appartient; qu'après les avoir formés, la terre, leur mère, les a mis au jour; qu'ainsi ils doivent regarder la terre qu'ils habitent comme leur mère et leur nourrice, la défendre contre quiconque oserait l'attaquer, et traiter les autres citoyens comme leurs frères, sortis comme eux du même sein. Mais, puisque j'ai commencé, écoute le reste. Vous êtes tous frères, leur dirais-je, mais le Dieu qui vous a formés a fait entrer l'or dans la composition de ceux d'entre vous qui sont propres à gouverner les autres. Aussi sont-ils les plus précieux. Il a mêlé l'argent dans la formation des guerriers, le fer et l'airain dans celle des laboureurs et des autres artisans. Puisque vous avez tous une origine commune, vous aurez pour l'ordinaire des enfants qui vous ressembleront. Mais il pourra se faire qu'un citoyen

de la race d'or ait un fils de la race d'argent, qu'un autre de la race d'argent mette au monde un fils de la race d'or, et que la même chose arrive à l'égard des autres races. Or, ce Dieu ordonne principalement aux magistrats de prendre garde, sur toute chose, au métal dont l'âme de chaque enfant est composée. Et, si leurs propres enfants ont quelque mélange de fer ou d'airain, il ne veut pas qu'ils leur fassent grâce, mais qu'ils les relèguent dans l'état qui leur convient, soit d'artisan, soit de laboureur. Il veut aussi que, si ces derniers ont des enfants qui tiennent de l'or ou de l'argent, on les élève, ceux-ci au rang des guerriers, ceux-là à la dignité des magistrats : parce qu'il y a un oracle qui dit que la république périra lorsqu'elle sera gouvernée par le fer ou par l'airain. Sais-tu quelque moyen de leur insinuer que cette fable est une vérité? »

Oui, il y aura toujours trois races d'hommes, celle qui vivra dans le pur rayon de l'intelligence, celle qui vivra dans le jour douteux de la vérité, enfin celle qui se complaira dans la nuit. Mais ces races d'or, d'argent et de fer se lèveront de la même couche sans distinction d'origines.

IX

LE CIEL ET LA TERRE.

Platon, après avoir démontré qu'il faut fuir les joies de l'injuste et accepter les douleurs du juste, va fonder son

État. « Dans une république, tout dépend du commencement. Si elle a bien commencé, elle va toujours en s'agrandissant comme le cercle. » Il veut qu'on veille avec religion sur l'éducation des enfants, les enfants qui portent gaiement l'avenir dans leurs cœurs. Après avoir contraint les poëtes « d'offrir dans leurs vers un modèle de bonnes mœurs ou de n'en pas faire du tout, » il se demande s'il ne faudra pas encore « avoir l'œil sur tous les autres artistes et les empêcher de nous donner, soit en peinture, soit en architecture, soit en quelque autre genre, des ouvrages qui n'aient ni grâce, ni noblesse, ni proportions. Quant à ceux qui ne pourront faire autrement, ne leur défendrons-nous pas de travailler chez nous, dans la crainte que les gardiens de notre République, élevés au milieu de ces images vicieuses, comme dans de mauvais pâturages, et se nourrissant, pour ainsi dire, chaque jour de cette vue, n'en contractent à la fin quelque grand vice dans l'âme, sans s'en apercevoir? Il nous faut, au contraire, chercher des artistes habiles, capables de suivre à la trace la nature du beau et du gracieux, afin que nos jeunes gens, élevés parmi leurs ouvrages, comme dans un air pur et sain, en reçoivent sans cesse de salutaires impressions par les yeux et les oreilles, que dès l'enfance tout les porte insensiblement à imiter, à aimer le beau, et à établir entre lui et eux un parfait accord. N'est-ce pas aussi pour cette raison, mon cher Glaucon, que la musique est la principale partie de l'éducation, parce que le nombre et l'harmonie s'insinuant de bonne heure dans l'âme s'en emparent, et y font entrer à leur suite la grâce et le beau, lorsqu'on donne cette partie de l'éducation comme il convient de la donner, au lieu que

le contraire arrive lorsqu'on la néglige! Le plus beau des spectacles pour celui qui pourrait le contempler, serait celui d'une âme et d'un corps également beaux, unis entre eux, en qui se trouveraient toutes les vertus dans un parfait accord. — Mais ce qui est très-beau est aussi très-aimable. — Celui qui est vraiment musicien ne saurait donc s'empêcher d'aimer ceux en qui il rencontrera cet accord. »

Cette page est sublime. Toute l'histoire de la lutte entre l'esprit et la chair, l'âme et le corps, le ciel et la terre, est là qui palpite. Platon lui-même avait voulu confondre par les lois de l'harmonie ces deux forces toujours en lutte. Il ne disait pas comme Moïse : « Prenez garde à vos yeux. » Il ne disait pas comme Job : « J'ai fait un pacte avec mes yeux pour ne pas même penser à une fille. » Il ne disait pas comme plus tard Bossuet, écho retentissant des Pères de l'Église : « Malheur à la terre! malheur à la terre encore une fois! malheur à la terre d'où sort une si épaisse fumée, des vapeurs si noires qui s'élèvent de ces passions ténébreuses qui nous cachent le ciel et la lumière! » Il appelait avec amour l'enivrant hyménée de l'âme et du corps.

X

QUE LA RÉPUBLIQUE DE PLATON ÉTAIT UNE RÉPUBLIQUE IDÉALE.

Platon ne croyait pas plus à sa République que le vieil Homère à ses dieux.

« Crois-tu, dit-il au livre v, qu'un peintre en fût moins grand, si, après avoir peint le plus beau modèle d'homme qui se puisse voir, et donné à chaque trait le dernier accent, il était incapable de prouver que la nature peut produire un homme semblable? » Platon est donc le peintre de l'idéal.

Cependant, comme tout est possible dans ce monde, dont les destinées déjouent tous les raisonnements, pourquoi ne pas croire à la réalisation de la république impossible? Héraclite s'imaginait que le soleil s'éteignait chaque soir et se rallumait chaque matin. On ne traitait pas Héraclite de fou parce qu'il parlait des apparences visibles; pourquoi nier le monde que Platon a créé dans sa pensée au delà de l'horizon visible? Quand il a résolu qu'il fallait dans son État un roi-philosophe ou un philosophe-roi, il soutient qu'il y a eu, qu'il y a, ou qu'il y aura une république comme la sienne. « S'il est arrivé dans l'espace des siècles, si un vrai philosophe a pu prendre en main autrefois le gouvernail de l'État, ou si cela arrive à présent, dans quelque contrée dont la distance la dérobe à nos yeux, ou enfin si elle doit arriver un jour, nous sommes prêt à soutenir qu'il y a eu, qu'il y a ou qu'il y aura un État tel que le nôtre lorsque la muse de la philosophie y possédera la suprême autorité. »

La philosophie, c'est la reine des intelligences; la République de Platon est donc, sous ce point de vue, la souveraineté de l'intelligence.

Dans le IXe livre, Platon croit que, s'il a vu quelque part le modèle de sa République, c'est en tournant son âme comme un pur miroir vers le ciel. « Au reste, peu importe, dit-il avec le superbe dédain du génie créateur.

peu importe que cet État existe ou doive exister un jour; ce qui est certain, c'est que le sage ne consentira jamais à en gouverner d'autre que celui-là. »

XI

DE LA SOUVERAINETÉ ET DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Platon, tout en reconnaissant l'hymen harmonieux du corps et de l'âme, proclame la souveraineté de l'âme. « L'homme intérieur doit dominer l'homme extérieur; la partie humaine ou plutôt divine doit commander à la partie animale, car celle-ci est un monstre à plusieurs têtes. » Le philosophe voit surgir sur le corps toutes les passions violentes, comme la volupté, monstre dont la gueule béante engouffre toute la floraison de la vertu. Il faut les flatter comme des lions, les endormir et les tuer dans leur sommeil si on les craint dans l'exaltation. « Imitons ce sage laboureur qui détruit les animaux féroces, qui nourrit et élève les animaux pacifiques. » Cependant on pourrait dire à Platon qu'il faut combattre les passions et non les tuer; car que de fois le génie, le courage, l'héroïsme, sont éclos dans les tempêtes des passions, même des mauvaises passions! Faisons que les passions brutales et féroces deviennent douces et apprivoisées.

Et après avoir ainsi bâti son temple avec du marbre, de l'or, de la pierre et de l'airain, — monument d'aspect grandiose, mais disparate, Platon inscrit ces mots majes-

tueux sur le fronton, comme si Dieu lui-même eût conduit sa main : IMMORTALITÉ DE L'AME.

Et en effet, ce n'est point assez d'avoir bâti un monument immortel destiné à abriter des créatures périssables, il faut indiquer qu'au delà du monument, plus haut que l'angle du fronton, plus haut que le nuage qui s'y repose, plus haut que le soleil qui y répand ses rayons d'or, il y a Dieu, — Dieu qui a pris notre âme dans son âme, qui nous a versé l'amour de son sein comme le pélican qui donne sa vie à sa famille, en donnant son sang ; Dieu qui est tout feu et toute lumière, source éternelle de vie et d'amour, de beau et de bien, d'intelligence et de vertu.

Quel sera le culte de ce Dieu ? Platon appelle Dieu lui-même à commander ou à inspirer les solennités de son culte. « Laissons à Apollon Delphien le soin de faire les plus grandes et les plus belles lois de la république, celles qui regardent la construction des temples, les sacrifices, le culte des dieux, des génies et des héros, les funérailles et les cérémonies qui apaisent les mânes désolés. Là où nous fondons la république, il ne serait pas sage de nous en rapporter à d'autres hommes ni de consulter d'autre interprète que les hommes et l'interprète du pays. Or le dieu de Delphes est en matière de religion notre interprète naturel, puisqu'il a choisi le *nombril* de la terre pour rendre de là ses oracles [1]. »

Notre âme, dit Platon, est immortelle. L'ophthalmie est le mal des yeux ; la maladie, celui du corps ; la nielle, celui du blé ; la rouille, celui du fer. Toute chose visible

[1] Les anciens croyaient Delphes située au centre de la terre ; Eschyle le dit dans les *Euménides*.

porte en elle un principe de corruption, qui la détruit peu à peu; mais l'âme est un feu qui subit toutes les atteintes du mal invisible sans y périr, parce qu'elle est d'origine céleste et que les mauvaises passions de la terre s'y viennent consumer. Pour bien reconnaître l'âme, son origine et ses destinées, il faut la voir par les yeux de l'esprit, non pas dans son puits de ténèbres, mais comme la radieuse Vérité qui est toute nue sur la margelle du puits. C'est seulement ainsi que nous découvrirons ses aspirations vers tout ce qui est divin et impérissable. « Nous devinerons ce qu'elle devient quand elle s'abandonne avec ferveur à cette sublime poursuite vers le ciel, quand elle s'élance par un noble effort du fond de cette mer écumante où elle est plongée, quand elle se détache des cailloux et des coquillages qui s'attachent à elle par la nécessité où elle est de se nourrir de choses terrestres. » Quoique d'origine céleste, quoique destinée à revoir son pays, l'âme, selon Platon, arrive quelquefois souillée devant les juges par un feu impur. Il se sert du récit de Her, l'Arménien, pour indiquer la récompense de l'âme du juste et la punition de l'âme de l'injuste : la première, comme un oiseau amoureux de l'azur, déploie ses ailes dans les routes du ciel; la seconde est condamnée aux ténèbres. Comme plus tard le Juif Errant, elles étaient condamnées à la poussière de la route. Entre le ciel et la terre, selon l'Arménien, il y a un point de rencontre où les justes et les injustes viennent, après un voyage de mille ans, se parler du paradis et de l'enfer. « C'est une prairie où elles se saluent et se demandent des nouvelles de ce qui se passe au ciel ou sous la terre. Les unes racontent leurs aventures avec des gémissements et des

pleurs arrachés par le souvenir de leurs souffrances ou le spectacle des souffrances des autres ; les autres racontait toutes les joies, toutes les délices, toutes les merveilles, tous les enchantements du ciel. » On voit que les Grecs avaient découvert aussi le paradis et l'enfer. C'est toujours le même tableau, seulement le peintre est plus ou moins coloriste. C'est toujours la même idée et la même poésie avec des mots différents.

Cependant, après avoir voyagé dans tous les enchantements du royaume — ou de la république de Dieu — les âmes des justes, purifiées par l'azur et le feu du ciel, « doivent recommencer une nouvelle carrière et rentrer dans un corps mortel. Le génie ne vous choisira point, vous choisirez chacun le vôtre. La première âme que le sort désignera choisira sa place dans le monde. » Her a vu Orphée choisir la condition du cygne, « en haine des femmes, qui lui avaient donné la mort autrefois, car il ne voulait devoir sa naissance à aucune d'elles. » L'âme de Tamyris avait choisi la condition de rossignol, tandis que des cygnes et des rossignols tentaient les périls de la condition humaine. Je veux être lion, dit l'âme d'Ajax, car je me souviens trop de l'affront que j'ai subi dans le jugement des armes d'Achille. Je veux être aigle, dit Agamemnon. L'âme d'Atalante voulut devenir athlète. L'âme d'Épée, qui construisit le cheval de bois, voulut filer de la laine comme Pénélope et Lucrèce. Thersite revêtit le corps d'un singe, fidèle à ses instincts de bouffon. Ulysse, le plus sage, chercha dans un coin du monde, loin de la cour, la condition du plus obscur et du plus simple paysan, car Ulysse avait encore appris la prudence là-haut.

Platon a terminé son livre par ces mots : « Nous mar-

cherons toujours par la route céleste, nous nous attacherons de toutes nos forces à la pratique de la sagesse et de la justice. En paix avec nous-mêmes et avec les dieux, après avoir remporté sur la terre les palmes de la vertu, semblables à des athlètes victorieux conduits en triomphe, nous serons encore couronnés là-haut pour accomplir avec toutes les joies infinies ce voyage de mille ans dans les routes enchantées. »

Je ferme ce beau livre avec un sentiment de tristesse. Pourquoi n'avons-nous pas vécu, — non pas dans la république de Platon, — mais dans ce beau siècle où les dieux avaient transporté l'Olympe à Athènes! Depuis Platon, le monde a vieilli, mais n'a pas marché. Quand Platon est mort, la nuit est tombée de son linceul. Trois fois une aube nouvelle s'est levée sur le monde : l'aube du Christ, l'aube de la Renaissance, enfin l'aube de 1789. Cette aube plus vive annonçait un soleil radieux : mais quand le soleil se lèvera-t-il?

XII

DE LA RÉPUBLICAINE ASPASIE.

Platon cependant conservait à sa postérité le beau style et les idées patriotiques d'Aspasie [1]. Aspasie, qu'il faut compter parmi les grandes figures du siècle de Périclès,

[1] Éloge des guerriers morts dans la guerre du Péloponèse, composé par Aspasie.

a écrit, entre autres pages sévères : « Les républiques sont les nourrices des hommes. Les bonnes produisent les bons ; les mauvaises les mauvais. La nôtre a pour base l'*égalité* de notre origine ; l'autorité est dans les mains du peuple, qui confie le pouvoir aux plus dignes. La faiblesse, la pauvreté, la naissance, quelque obscure qu'elle soit, ne sont pas des motifs d'exclusion ; mais les avantages contraires ne conduisent pas aux honneurs.

« Notre république est l'accord unanime de tous les ordres de citoyens. Les autres villes sont composées d'hommes inégaux et de toute espèce ; aussi leur administration est inégale ; elle est tyrannique ou oligarchique. Parmi les hommes qui les habitent, les uns sont maîtres, les autres esclaves. Pour nous, qui sommes *frères*, et nés d'une mère commune, nous ne connaissons pas ces odieuses distinctions. L'égalité d'origine nous soumet aux mêmes lois et nous élève aux mêmes droits. L'intelligence et la vertu seules sont nos titres au pouvoir. Pour la *liberté*, nous sommes déterminés à combattre contre les Grecs eux-mêmes. »

Or, Aspasie, qui proclamait LA LIBERTÉ, L'ÉGALITÉ, LA FRATERNITÉ, avant Platon et avant Jésus-Christ, Aspasie, qui eût gouverné le monde visible, croyez-vous qu'elle n'avait pas une âme pour s'élever dans les voies éthérées de Platon ? Que disait-elle, l'impure courtisane, à Socrate amoureux ?

« Pénètre-toi d'un enthousiasme sacré, élève ton esprit aux divines hauteurs de la poésie, ouvre les portes de ton âme à la lumière idéale ; c'est dans le chemin du ciel qu'il faut entraîner ceux que nous aimons. »

Platon n'était ni un amant ni un disciple d'Aspasie ; il

faut peut-être le regretter. Si la république d'Aspasie m'était ouverte, j'irais en toute joie, même si Platon ne me bannissait pas de la sienne.

Depuis qu'Aspasie est morte, croyez-vous que l'humanité ait marché en avant? Est-il un mot nouveau à ajouter à la langue des passions et des idées? Avec Platon, la chaîne d'or des destinées humaines a été brisée : le christianisme a-t-il eu autre chose à faire qu'à la renouer?

MADEMOISELLE GAUSSIN.

Mademoiselle Gaussin ne pouvait pas se prévaloir de son blason comme mademoiselle de Camargo qui étalait ses jupes en s'écriant : Trente-six quartiers ! En effet, voici l'histoire de la naissance de mademoiselle Gaussin.

Le comédien Baron avait un carrosse et un château. Il avait ramené de son château, pour conduire son carrosse, un grand diable de Bourguignon haut en couleur, vif et gai comme un coteau de Chambertin, sentant son cru à vingt pas à la ronde.

Ce grand coquin de cocher, quand il se vit sur un trône doré au gouvernail de deux rosses harnachées comme des chevaux de race, se mit en tête de conter des gaillardises à toutes les Margots de son voisinage.

Comme le drôle avait des allures cavalières, il tourna la tête à toute une phalange de cuisinières.

Baron ne montait pas une fois en carrosse sans trouver

près des chevaux, quelle que fût l'heure, en allant à la comédie comme en revenant de la comédie, quelque sentimentale laveuse de vaisselle en colloque élégiaque avec son coquin de cocher. « De quoi se mêle cette canaille? disait Baron. Apprenez donc la passion humaine dans Corneille, dans Molière et dans Racine! à la fin vous n'en saurez pas autant qu'un cocher et qu'une cuisinière qui se donnent une accolade. »

Les hauts faits de ce cocher se répandirent de proche en proche; on en jasa beaucoup à la Comédie-Française, parce que ces demoiselles avaient toutes une servante affolée de ce don Juan bourguignon.

Un soir mademoiselle Lecouvreur s'approcha mystérieusement de Baron et lui dit : — J'ai une réparation à vous demander : ma cuisinière, une vertu romaine, a été séduite par votre cocher, qui la menace de la laisser là avec son enfant, car la pauvre fille accouchera ces jours-ci. Je vous avertis que, si vous ne forcez pas Antoine à épouser Jeanne, je vous forcerai à reconnaître l'enfant. — A reconnaître l'enfant! s'écria Baron en riant. Je n'ai jamais signé mes œuvres, je ne veux pas revendiquer celles des autres; mais, puisque ce coquin a été coupable, il expiera son crime. Du reste, on n'a pas besoin de lui dire que quand le vin est versé il faut le boire. — Il n'y a que les comédiens, dit mademoiselle Lecouvreur, pour faire respecter la vertu : le théâtre est l'école des mœurs. Pour couronner l'œuvre, Baron, tu seras parrain de l'enfant. — Et toi la marraine, dit Baron.

Voilà l'origine de mademoiselle Gaussin.

Le cocher de Baron s'appelait Antoine Gaussin, la cuisinière de mademoiselle Lecouvreur se nommait Jeanne

Pollet; mademoiselle Gaussin eut les prénoms de Jeanne-Catherine-Marie-Madeleine. Ce fut celui de Madeleine qu'elle choisit plus tard, parce qu'elle voulait beaucoup aimer.

Les tableaux vivants ou les tableaux parlants ne sont pas, on le sait, d'une création moderne; les courtisanes de l'antiquité païenne avaient appris, dans les ateliers des peintres et des sculpteurs, à représenter les banquets et les fêtes de l'Olympe. On les voyait sur les places publiques d'Athènes et de Sicyone, sous la figure visible de Vénus ou de Diane, des Heures ou des Grâces, lutter avec l'œuvre des peintres ou des sculpteurs. Dans l'antiquité hébraïque, ne voit-on pas, à la cour de David et de Salomon, apparaître ces symboles vivants? Quand la reine de Saba vint à Jérusalem, elle avait toute une phalange de jeunes filles vêtues de l'air du temps, qui représentèrent devant Salomon les visions de la reine de Saba.

Mademoiselle Gaussin se révéla dans les *tableaux anacréontiques;* il y avait tant d'expression dans ses yeux et dans sa bouche, elle possédait à un si haut degré l'art des contrastes et des nuances, elle avait tant de grâces adorables pour incliner la tête, pour poser le pied, pour soulever la main, pour dénouer et répandre sa chevelure comme un flot d'or sur le marbre frissonnant de son épaule ou la neige empourprée de son sein, que les spectateurs, tout émerveillés, voyaient en elle Vénus, Junon, Diane, Daphné, Therpsychore, — et jamais Madeleine Gaussin.

Ce qui lui faisait dire plus tard, quand on lui reprochait ses débuts un peu décolletés, qu'elle ne s'était jamais montrée elle-même au public.

Elle passait tout entière avec la foi de l'artiste dans le symbole qu'elle représentait.

Quand mademoiselle Rachel joue Hermione, qui songe à mademoiselle Rachel? La tragédienne a disparu sous la femme furieuse, plus jalouse que les panthères. Ainsi, mademoiselle Gaussin voilait sa nudité en montrant au spectateur l'épaule altière de Junon, le sein amoureux de Vénus et le flanc chaste de Diane.

Le cardinal de Bernis, qui s'y connaissait, non pas tout à fait en sa qualité de cardinal, écrivait un jour sur son bréviaire ces deux vers devant madame de Pompadour :

L'embarras de paraître nue,
C'est l'attrait de la nudité.

Mademoiselle Gaussin ne donnait pas cet attrait-là au public; elle était comme cette Suzanne de Santerre qui, pour se cacher aux yeux des deux vieillards, se découvre devant le spectateur. Dans le tableau, comme le disait Diderot, Suzanne est chaste, elle ne sait pas que le public la regarde. Pareillement mademoiselle Gaussin se cachait par la métamorphose.

D'Auberval, dans le discours de clôture qu'il adressa au public, en 1763, rappela les tableaux anacréontiques de mademoiselle Gaussin : « Ses yeux, dit-il avec emphase, « parlaient à l'âme; l'amour semblait l'avoir fait naître « pour prouver que la volupté n'a pas de parure plus « piquante que la naïveté. »

Elle commença, selon la coutume du temps, par courir la province; l'histoire ne dit pas ce qu'elle fit de

son cœur dans ces pérégrinations printanières : il ne s'est pas rencontré, comme pour mademoiselle Clairon, quelque indiscret amant pour éditer ses premières aventures.

Les comédiennes ne courent pas la province sans déchirer aux buissons leur robe de lin ; mais comme, après tout, Madeleine Gaussin n'est pas une sainte du calendrier, je n'ai pas à faire l'apologie de ses vertus.

Ce qui est hors de doute, c'est que le 28 avril 1731, quand elle débuta à la Comédie-Française, elle connaissait à fond la science du cœur.

Elle avait été à l'école du sentiment, de la jalousie, de la fureur : elle faisait résonner sous son jeu toute la gamme des passions.

Elle avait passé par les joies infinies, par les tendresses ineffables, par les douleurs sauvages de l'amour. Nulle, au théâtre, n'était plus variée, plus légère et plus profonde, plus folle et plus méditative ; elle éclatait en gaieté et elle fondait en larmes.

Aussi on peut dire sans hyperbole que, dix années durant, tout Paris fut amoureux d'elle : gens de cour et gens d'église, bourgeois et robins, hommes d'épée et hommes de plume, se laissaient prendre à cette expansion vibrante et attendrie.

M. de Voltaire, Voltaire lui-même, s'inscrivit sur la première page du livre d'or de Madeleine Gaussin ; il lui donna le rôle de Zaïre, ce qui fut une des meilleures inspirations de sa tragédie.

Aussi, après la représentation, Voltaire écrivit une épître à la tragédienne :

Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers au théâtre applaudis ;
Protége-les, Zaïre est ton ouvrage,
Il est à toi, puisque tu l'embellis.

Je ne dirai pas toute cette épître. On connaît ces madrigaux qui ne sont pas de la poésie, mais qui sont de l'esprit. Voltaire écrivait cela sur des genoux impatients, dans le style chiffonné des grâces du temps.

Après Zaïre, ce fut Alzire. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée du madrigal :

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime et qu'on admire,
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Guzman convertit.

Ce n'est pas moi qu'on applaudit! Cependant si on avait dit à Voltaire que c'était-là une parole d'Évangile! Celui qui écrit pour le théâtre pourrait toujours dire au comédien, quand le comédien lui donne son âme, de signer aussi la pièce, à moins que celui qui écrit pour le théâtre ne se nomme Molière.

Ce fut surtout dans le rôle d'Inès, cette célèbre tragédie de la Motte, que Voltaire voulait mettre en vers, que mademoiselle Gaussin révéla la poésie passionnée et expressive de son jeu. On se rappelle le vers célèbre :

Tout Paris, pour Inès, a les yeux de don Pèdre.

Madeleine Gaussin ayant été peinte par Tournières dans ce rôle si émouvant, la Motte fit inscrire ce vers sur le cadre en lettres d'or.

A ses débuts, elle fut poursuivie par tout ce qui restait de roués de la régence. Richelieu, qui avait paraphrasé le vers de Boileau :

La femme est une esclave, et ne doit qu'obéir,

Richelieu, habitué à la conquête sur un plus haut théâtre, fut très-surpris et très-irrité de voir la porte de mademoiselle Gaussin se fermer devant lui. Il jura de se venger sur une femme de la cour.

Or, pourquoi la porte de mademoiselle Gaussin se fermait-elle devant ce héros de ruelles, qui ne gagna jamais de batailles qu'avec monsieur de Cupidon ?

C'est que Madeleine Gaussin était une fille de cœur, qui n'avait qu'un amant à la fois.

Or, quel était celui qui défendit la place quand le maréchal de Richelieu y mit le siége ?

Un brave garçon, nommé Bagnolé, qui n'avait pas le sou, mais qui pouvait rendre des points au maréchal sur les choses du cœur.

Voici toute cette histoire :

Un matin, sa fille de chambre lui apporta dans son lit, avec son chocolat et ses nouvelles à la main, une lettre écrite dans ce beau style :

« Mademoiselle,

« Je suis un pauvre écolier en droit que vos yeux ont
« à jamais perdu. Il faut que j'aille me jeter à vos pieds
« et y mourir d'amour. Je vous ai vue hier dans Zaïre!
« Vous êtes si belle, que je n'ai pas entendu un mot.
« Cette nuit, je l'ai passée à rôder sous vos fenêtres sans

« savoir le temps qu'il fait. De grâce, faites-moi vivre ou
« faites-moi mourir. Votre laquais ne veut pas me laisser
« entrer. Je ne veux pas faire antichambre. Donnez des
« ordres pour que j'aille jusqu'à vous. En me voyant si
« bête, ou si sublime dans ma folie, vous aurez des lar-
« mes ou un éclat de rire, ma vie ou ma mort.

« BAGNOLÉ. »

Mademoiselle Gaussin relut trois fois cette lettre. — C'est un fou! dit-elle. Et elle sonna. — Jacquelinette! — Mademoiselle? — Qu'est-ce que cela veut dire?

Jacquelinette se mit à rire. — Ah! mademoiselle, celui-là vous fera tourner la tête, mais de l'autre côté. — Il est donc laid? — Oh! que nenni! Mais il est équipé! c'est à mourir de rire. Il est venu déjà trois ou quatre fois, comme si nous nous levions avec le soleil. — Sa lettre est bien jolie. — S'il revient, que lui dirons-nous? — Tu lui diras qu'il m'en écrive d'autres.

Bagnolé revint. Il eut beau faire du tapage à la porte, il n'entra pas.

Il se mit en sentinelle au bas de l'escalier pour surprendre au passage la comédienne; mais à midi, comme elle ne descendait pas, il entra au café Procope pour lui écrire une seconde lettre.

Pendant qu'il écrivait, elle sortit. Ce jour-là, elle joua dans l'*Oracle*. Dans l'entr'acte, comme elle recueillait des bouquets et des compliments au foyer, Bagnolé, plus fou encore que la veille, accourut à elle et se jeta à ses pieds, après avoir renversé Pont-de-Vesle sur son passage.

Il y avait vingt-cinq personnes au foyer. Tout à sa passion, il ne vit que Madeleine Gaussin, et lui dit d'une

voix émue, agenouillé devant elle : — Je vous aime, et je vous le dirai partout.

Mademoiselle Gaussin voulut se lever et s'enfuir, mais il la retint par le bras.

Un jeune homme, le marquis d'Imécourt, l'apostropha vertement et voulut le séparer violemment de la comédienne. Mais Bagnolé tint bon.

Mademoiselle Gaussin, d'ailleurs, toute courroucée qu'elle fût par cette manière de vivre, ou plutôt cette manière d'aimer, avait remarqué la figure de l'écolier en droit.

C'était une belle figure, très-pâle et très-expressive : l'âme y rayonnait. Une fleur de jeunesse et de poésie y répandait une auréole. — Savez-vous qu'il a une tête charmante! dit la comédienne au marquis d'Imécourt, qui était son amant du lendemain. — Ma foi! dit celui-ci, je m'en lave les mains. Et il lâcha Bagnolé.

En ce moment les soldats de garde à la Comédie-Française vinrent pour le saisir. Sous le charme pénétrant d'un regard attendri de mademoiselle Gaussin, il se laissa conduire comme un homme ivre à la caserne du Luxembourg. Il demanda son père; c'était un cabaretier de la Râpée; croyant que son fils était fou ou qu'il se disposait aux folies de l'enfant prodigue, il le conduisit à Saint-Lazare avec la force armée.

Mais le lendemain l'amoureux s'envola par une fenêtre et courut à la Comédie-Française.

Il attendit cette fois que mademoiselle Gaussin vînt à passer. Quand elle descendit de son phaéton, il se jeta encore à ses pieds. — J'ai voulu vous revoir, lui dit-il avec passion.

Et lui montrant un poignard : — Mais ne vous impatientez pas, tout à l'heure tout sera fini. — Vous êtes un enfant, lui dit-elle en lui prenant la main — pour lui prendre le poignard ; — relevez-vous et ne mourez pas. Je ne suis pas cruelle jusque-là. S'il faut que je vous aime, eh bien ! je vous aimerai.

Le pauvre Bagnolé eut une joie si inespérée d'entendre ces paroles — ou plutôt cette belle voix qui venait de s'attendrir pour lui, — qu'il tomba évanoui sur le pavé.

Madeleine Gaussin appela son laquais tout en soulevant la tête de Bagnolé.

Le laquais le prit dans ses bras et le transporta au café Procope, où mademoiselle Gaussin entra elle-même.

Il y avait là Piron et Boissy. On fit cercle autour de la comédienne qui raconta, avec toute sa naïve simplicité, la folie de l'écolier en droit.

Piron, qui n'avait pas encore été amoureux, s'approcha du jeune homme et le salua avec respect. — Les gens des Académies, dit-il à Boissy, saluent la Sagesse qui est stérile ; moi, je fais comme Érasme, je salue la Folie qui va où la mène son cœur.

Bagnolé, qui revenait à lui, ouvrait des yeux baignés de joie sur mademoiselle Gaussin doucement inclinée au-dessus de lui.

— Moi, dit Boissy, je salue la Passion quand elle si forte et si franche. — Et moi, dit mademoiselle Gaussin, à tant de folie et à tant de passion, je donnerai ma folie et ma passion.

Bagnolé s'était levé ; il jeta un regard jaloux autour de la comédienne, et sembla lui demander s'ils n'allaient pas

aller savourer ailleurs leur lune de miel. — Honni soit qui mal y pense! dit Madeleine Gaussin.

Elle alla, suivie de près par Bagnolé, jusqu'à son phaéton. — Montez! dit-elle à l'amoureux.

Il eut l'esprit de ne pas lui demander où ils allaient. Où ils allaient, le savaient-ils bien tous les deux? Mais à la Comédie, quand on annonça que Madeleine Gaussin, « subitement enrhumée, » ne jouerait pas ce jour-là le rôle de Lucinde dans l'*Oracle*, les spectateurs, nés malins, s'écrièrent. — Bagnolé! Bagnolé!

Mademoiselle Gaussin revint, — on en revient toujours! Elle revint seule; c'est ce qui arrive souvent quand on est parti deux. D'ailleurs, mademoiselle Gaussin ne voulait pas se donner les airs d'une Philis sentimentale; elle voulait bien que tout le monde fût amoureux d'elle, mais elle craignait un peu le sublime ridicule d'aimer quelqu'un. Pour Bagnolé, il était encore dans toutes les flammes de la passion; mais il avait, en quelques jours, subi tant de caprices, qu'il avait dit adieu à la Gaussin sans trop de regrets, comptant bien se consoler ailleurs, avec quelque bonne fille du pays latin, sans mise en scène.

Malgré ses caprices de reine de théâtre, mademoiselle Gaussin avait une manière de vivre très-facile. — Je n'ai pas de préjugés, disait-elle; ce qui voulait dire : Je vais où va le vent, j'aime quand il me plaît, je n'écoute que ma folie, et je m'amuse de la sagesse des autres. Elle aimait mieux une ceinture dorée qu'une bonne renommée. — Une ceinture! a-t-elle jamais eu le temps de la nouer? — Pour sa renommée, c'était la plus mauvaise du théâtre. Le parterre vengeait çà et là les mœurs outragées en la frappant d'une allusion. A la première représentation

d'une comédie de Destouches, la *Force du naturel*, quand ce vers :

Je crois que de sa vie elle ne dira non,

vint indiquer le caractère du personnage représenté par elle, toute la salle éclata de rire. Mademoiselle Gaussin relevait ses très-chancelantes vertus par beaucoup d'esprit et d'originalité. Elle ennoblissait, si on peut dire, ses airs de courtisane par quelques accents de vraie passion et par un beau désintéressement. Une histoire entre mille : elle aimait Helvétius pour sa beauté et pour sa distinction ; un soir, au foyer, pendant un entr'acte, Helvétius était là près d'elle qui pérorait sur je ne sais quel point de philosophie transcendante; un financier, vieux roué de la régence, devenu fort laid et fort riche, s'approcha de mademoiselle Gaussin, et lui offrit, sans autre entrée en matière, cent pistoles pour aller souper avec lui. — Turcaret, mon ami, dit mademoiselle Gaussin à voix haute, avec l'air de tête le plus impertinent, je vous donnerai deux cents pistoles si vous voulez venir souper chez moi avec cette figure-là. Et, disant ces mots, elle indiqua du doigt Helvétius.

On a beaucoup discuté sur la beauté de mademoiselle Gaussin. Voici comment mademoiselle Clairon l'a peinte : « Mademoiselle Gaussin avait la plus belle tête, la voix la plus touchante; son ensemble était noble, tous ses mouvements avaient une grâce enfantine à laquelle il était impossible de résister, et elle ne résistait pas non plus; mais elle était mademoiselle Gaussin dans tout. Zaïre et Rodogune étaient jetées dans le même moule; âge, état,

situation, lieux, tout avait la même teinte. » Mademoiselle Clairon dit ailleurs que mademoiselle Gaussin n'a qu'un vague instinct de l'art dramatique, qu'elle n'en a pas comme elle le sentiment passionné et intelligent. Elle lui refuse tout net le droit de juger une œuvre de théâtre, pas plus une comédie qu'une tragédie. Mademoiselle Clairon me semble plaisante. Ce droit de juger, qui est-ce qui l'a? Le temps, et encore! M. de Voltaire jugeait Corneille à cent ans de date; le jugeait-il mieux que le cardinal de Richelieu? Mademoiselle Clairon aurait mieux fait d'aimer une heure de plus que de promener sa balance.

Il y a au foyer des acteurs, à la Comédie-Française, un portrait de mademoiselle Gaussin — plus ou moins authentique. — C'est une jolie femme avec du rouge et de la poudre, peinte par Nattier. Elle est vêtue en Vestale du dix-huitième siècle. Elle montre une fine et blanche épaule; elle ne prend guère souci de cacher son sein[1].

Toute cette beauté, tout cet éclat, toute cette gloire

[1] Voltaire a peint cette belle fille dans son beau temps, en prose et en vers, de face et de profil. Dans un exemplaire de *Zaïre*, j'ai lu ce dizain fantasque écrit de la main du poëte :

Non, le prophète de la Mecque
Dans son sérail n'a jamais eu
Si gentille Arabesque ou Grecque.
Son œil noir, tendre et bien fendu,
Sa voix et sa grâce intrinsèque
Ont mon ouvrage défendu
Contre l'auditeur qui rebèque;
Mais quand l'auditeur morfondu
L'aura dans sa bibliothèque,
Tout mon honneur sera perdu.

passèrent vite, comme tout ce qui aime le soleil. Le foyer de la Comédie se dépeupla autour de mademoiselle Gaussin. Le siècle se faisait raisonneur; ses amants tournaient à la philosophie. Pour elle, ne sachant plus à quel vent tourner, elle chercha la sagesse, — par curiosité. — L'exemple de mademoiselle Gaussin n'a pas corrigé, plus tard, mademoiselle Guimard, qui a fini comme elle.

Or, voici comment finit mademoiselle Gaussin :

Le mariage, qui lui avait pendant cinquante ans semblé un préjugé, lui apparut tout à coup comme une planche de salut pour l'éternité. Elle eut un si vif désir de mourir dans le sacrement, « honorée comme toutes les femmes, » que, ne pouvant s'allier à plus haut personnage, elle épousa un danseur de l'Opéra, elle qui avait vécu familièrement avec des ducs et des philosophes, Richelieu ou Helvétius! Elle devint donc *Madame Toalaigo* gros comme le bras. Mais il était trop tard pour être heureuse, partant pour avoir beaucoup d'enfants; le sieur Toalaigo, jaloux du passé, le pauvre homme! — je veux dire le pauvre danseur! — la battit pour tous les amants qu'elle avait eus. La pauvre femme! — Vanité des vanités! elle se consola un peu quand Toalaigo acheta en Berri la terre de Laszenoy dont il prit le nom. Mais, quel que fût le nom, c'était toujours le cœur et l'esprit de Toalaigo.

On raconte que, pendant une saison passée à ce fameux château, elle rencontra son cher Bagnolé, qu'elle n'avait pas voulu prendre le temps d'aimer. Bagnolé était devenu un philosophe agreste; il chassait en méditant sur les agitations et les vanités humaines.—Ah! Bagnolé! Ba-

gnolé! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, c'était vous, et non les autres. — C'est vrai, dit Bagnolé en pâlissant, mais il est trop tard pour vous appuyer sur ce cœur qui ne bat plus pour vous.

Elle retourna à son mari, plus désolée encore.

Toalaigo lui fit la grâce de la quitter pour l'autre monde. Mais que lui restait-il, à elle, dans celui-ci? des yeux pour voir la solitude qui se fait autour de celles qui ont trop vécu dans la foule.

Elle n'avait plus qu'un parti à prendre, — c'était de se fuir elle-même, — ce qu'elle fit le 6 juin 1767. Pauvre Gaussin! tant de beauté, tant de charme et tant d'esprit! Elle qui avait eu quatre chevaux à son carrosse, elle qui avait été l'adoration de tous les enfants prodigues de la génération de Voltaire, elle mourut sans avoir de quoi faire un testament, et, ce qui est bien plus triste, sans un ami pour qui elle pût regretter de n'avoir pas à faire un testament!

JACQUES CALLOT.

—

ÉPOPÉE CARNAVALESQUE.

I

La nature où nous respirons est aussi notre mère : le plus souvent notre âme se forme à son image. Si nous sommes peintre ou poëte, si Dieu nous a permis de reproduire ou de chanter son œuvre, c'est la nature du pays natal qui est notre première inspiration. L'âme de tout homme de génie est un miroir qu'il promène le long du chemin. On peut donc s'étonner, de prime abord, de trouver le berceau et la tombe de Callot dans cette nature souriante qui encadre Nancy. Claude Lorrain, à la bonne heure! Est-ce donc là que Callot voyait ses capitans, ses matamores, ses sorciers, ses bohémiens, toute cette galerie splendide des curiosités humaines? En étudiant la vie de Jacques Callot dès son enfance, je vais dé-

couvrir, à coup sûr, à quel heureux hasard il a dû son génie.

Si vous voulez assister avec moi à l'enfance curieuse de Callot, rebâtissez, au gré de vos souvenirs historiques, à Nancy, près du vieil hôtel de Marque, une maison à la façade un peu hautaine, ornementée à la porte et aux croisées de quelques sculptures rouillées par la pluie ou rongées par la lune; entre les deux fenêtres du rez-de-chaussée un banc de pierre à l'usage des mendiants et des pèlerins; au premier étage, deux croisées, c'est-à-dire croix de pierres formant chacune quatre ouvertures; au second étage, deux lucarnes ouvertes sur le toit au-dessus de la gouttière; autour de ces deux lucarnes, de la mousse, quelques touffes d'herbe, une fleurette que le vent ou l'oiseau a plantée là; au haut du toit, une seule cheminée très-haute qui fume toujours. Aux deux croisées, nous pouvons voir s'encadrer de temps en temps une tendre et inquiète figure de mère, ou une tête de père digne et grave, le père et la mère de Callot, Jean Callot et Renée Brunehault. Aux deux lucarnes, nous pouvons voir une jeune et joyeuse famille apparaître dans tout le charme de l'insouciance; parmi ces jeunes enfants nous allons reconnaître Jacques Callot à son regard curieux et fier, qui déjà s'arrête sur toute chose, sur vous et sur moi, comme s'il nous trouvait dignes de sa galerie.

Si nous entrons dans cette maison, nous y trouverons un ameublement sévère, en harmonie avec la lumière pâle qui vient par les petites vitres en losanges : des bahuts en noyer, un prie-Dieu, un christ d'ébène couronné de pâques bénites où l'araignée n'a jamais le temps de filer sa toile, des chaises longues en chêne sculpté, des tables

gothiques aux pieds tortus, une grande cheminée où pend une glace à biseaux et à ornements; sur le manteau de cette cheminée du bon temps des gobelets d'argent d'une belle forme et d'une belle taille, ciselés dans un siècle où l'on savait boire; entre les deux croisées une horloge gothique; sur les rayons du bahut, une brillante vaisselle d'étain, des pots de grès à ramage, un beau verre de Bohême. Du premier coup d'œil nous découvrons Jean Callot qui se promène, pour mieux réfléchir, en chausses de velours bouffantes et tailladées, ou Renée Brunehault, assise au coin de la cheminée, filant la quenouille.

C'est dans cette maison que vint au monde, en 1593, Jacques Callot. Sa famille a laissé des souvenirs dès 1400, année où elle était attachée aux ducs de Bourgogne. On croit que cette famille est originaire de Flandre. Un Callot, secrétaire du duc Jean, père de Charles le Téméraire, était surnommé le Liégeois. Claude Callot [1], père de Jean et aïeul de Jacques, fut un des vaillants hommes d'armes de son temps; Charles III, duc de Lorraine, pour recon-

[1] « Claude Callot, dont les ancêtres avaient été attachés au service des ducs de Bourgogne, fut anobli par lettres patentes de Charles III, à la date du 30 juillet 1584, après avoir été archer de ses gardes pendant vingt-deux ans. Il avait épousé Claude de Fricourt, petite nièce, par sa mère, de la Pucelle d'Orléans. Son fils, Jean I[er], héraut d'armes de Lorraine, eut de son épouse Renée Brunehault, fille du médecin de la duchesse douairière Christine de Danemark, entre autres enfants, Jacques Callot, graveur. L'écu des armes de cette famille porte d'azur à cinq étoiles d'or placées en sautoir. Je l'ai vu accompagné de la devise *Scintillant ut astra*, qui paraîtrait bien ambitieuse si elle n'était justifiée par la célébrité de Jacques Callot. » (Des Maretz, *Éloge historique de Jacques Callot*.)

naître dignement sa bravoure et ses loyaux services, l'avait anobli avec éclat, comme plus tard le génie ennoblit son petit-fils. Les armoiries de Claude étaient brillantes et ambitieuses; l'écu portait d'azur à cinq étoiles d'or péries et posées en sautoir; pour cimier un dextrochère revêtu, componé d'or et d'azur, tenant une hache d'armes, le tout porté et soutenu d'un armet morné d'argent couvert d'un lambrequin aux métails et couleurs de l'écu. Claude y inscrivit sa devise : *Scintillant ut astra*. Il avait épousé une petite-nièce de la Pucelle d'Orléans. Jean Callot, premier héraut d'armes de Lorraine, épousa Renée Brunehault, fille du médecin de la duchesse Christine de Danemark. Renée était une bonne et simple femme, faite pour être mère; aussi elle eut onze enfants. Jacques, le dernier des garçons, fut son Benjamin. Comme elle eut la douleur de perdre ses filles, son amour pour Jacques n'en devint que plus tendre. Jacques se souvint toujours du lait généreux et des pieuses larmes de sa mère; il porta partout un grand cœur. Jean Callot, plus fier de son titre de héraut d'armes que le duc de Lorraine de son duché, comptait sur son plus jeune fils pour lui succéder; ses premiers fils avaient déjà pris d'autres chemins : l'un entrait dans les gabelles, l'autre devenait homme de loi. Jacques, dès l'âge de huit ans, apprit à dessiner et à colorier des armoiries sous les yeux de son père. La passion de dessiner le saisit à ce point, qu'à l'école, apprenant à écrire, il fit un dessin de chaque lettre de l'alphabet. L'A, c'était le pignon de la maison de sa famille; le B, la girouette de leur voisin; ainsi des ainsi des autres lettres; aussi son écriture était des plus curieuses : on y découvrait tout un monde.

Il y avait eu des peintres dans la famille de sa mère, entre autres un oncle, un disciple d'Holbein, devenu maître d'une école religieuse en Allemagne. Renée Brunehault aimait les arts; sans le vouloir, peut-être, elle les fit aimer à son dernier fils. Elle ne pouvait comprendre qu'on passât toute sa vie, à l'exemple du solennel et austère Jean Callot, à secouer patiemment la poussière des vieilles armoiries. Dès qu'elle se trouvait seule avec Jacques, elle éveillait cette jeune imagination par le récit naïf, entrecoupé de baisers, des singularités historiques des hommes de génie. La bonne femme savait à merveille les chapitres curieux de l'histoire des vieux peintres. J'aime à me représenter, en costume de Marie Stuart, fraise, dentelles et vertugadin, la mère de Jacques Callot lui prenant les mains au coin de la grande cheminée, lui caressant les cheveux, lui souriant avec une tendresse mélancolique, enfin lui racontant quelque merveille de l'art. Et là-dessus Jacques montait à sa chambre, taillait sa plume ou son crayon, et, sans savoir ce qu'il faisait, jetait des lignes à tort et à travers. Quand il avait épuisé son ardeur, il se penchait à sa lucarne, émiettait aux moineaux le pain qui ne lui avait pas servi pour éclaircir ses dessins, repassait dans sa mémoire tous les récits de sa mère, et promenait ses regards dans les rues ou sur les croisées du voisinage. Par sa lucarne, il avait en spectacle un charmant paysage encadré de bois et de montagnes, parsemé de bouquets d'arbres et de clochetons, sillonné de cultures diaprées. Dans les saisons humides, il pouvait suivre du regard, sur les verdoyantes prairies, les ondulations de ce ruisseau qui s'appelle la Meurthe; mais Jacques se souciait peu des magnificences de la na-

ture : il n'était pas de ceux qui s'éprennent de la magie de la couleur à la vue des flammes splendides du soleil couchant qui traversent la feuillée touffue et se perdent dans le bleu du ciel. Ce qui le frappait surtout dans la nature, c'était l'homme. De son temps, l'humanité avait encore mille caractères distincts; le grand arbre avait mille greffes diverses; soit par hasard, soit par le vœu du Créateur, alors plus qu'aujourd'hui peut-être tout homme avait l'esprit et l'habit de son rôle dans le drame mêlé de rires et de larmes qui se joue ici-bas. Jacques Callot, au lieu d'étudier les mystères et les grandeurs de la nature, étudiait, par curiosité enfantine encore, tout ce qu'il voyait de bizarre, d'extravagant, d'original. En un mot, parmi les comédiens de la vie qui jouaient leur rôle sous ses yeux, ceux qui le charmaient le plus étaient toujours des soldats fanfarons, des chanteurs de complaintes ouvrant une bouche plus grande que leur sébile, des saltimbanques préludant à leur pantalonnades, des mendiants avec leurs guenilles pittoresques, des pèlerins avec leur pourpoint tailladé par le temps, émaillé, étoilé, sillonné de rosaires de buis, de fleurs artificielles, de médailles de plomb, enfin de toutes les merveilles dévotieuses des Notre-Dame-de-Bon-Secours. En 1600, il n'y avait guère dans les provinces que des théâtres en plein vent; aussi c'était le beau temps des conducteurs d'ours, des bohémiens tirant l'horoscope, des Gilles et des pierrots dansant sur l'estrade les jours de fête. Toutes les figures franchement grotesques ou bouffonnes qu'il voyait, Jacques essayait bientôt de les crayonner, soit dans sa chambre, soit en pleine rue. On l'a vu plus d'une fois, s'asseyant sur le pavé sans façon, ouvrir son carton d'é-

colier, y prendre son papier, sa plume ou son crayon, et, de l'air le plus tranquille, dessiner quelque joueur de gobelets qui semblait poser pour lui. Une fois, entre autres, son père le rencontra assis sur le bord d'une fontaine de Nancy, les pieds nus dans l'eau, crayonnant avec une ardeur sans pareille le grand nez et la grande bouche d'un Gille qui s'escrimait à quelque distance [1].

Quand Jacques manquait de spectacles pareils, il trouvait encore de quoi amuser ses crayons; n'avait-il pas toujours sous les yeux, tantôt de face, tantôt de profil, tantôt digne et sévère jusqu'à la bouffonnerie, tantôt enluminée par le vin de la Moselle, la figure de son maître d'école? Et puis, quand il était fatigué de la leçon, il était bien de taille à faire l'école buissonnière; il se jetait dans la première église ouverte, il passait de longues heures en contemplation devant les sculptures des autels et des tombeaux, les fresques des chapelles, les vitraux gothiques des ogives, les tableaux religieux des vieux maîtres naïfs. Il allait partout où il y avait quelque chose de curieux à voir, dans les églises, dans les monastères, dans les hôtels, jusqu'au palais du duc de Lorraine. Grâce à sa jolie figure à demi ombragée de cheveux blonds, grâce aux précieuses dentelles de Flandre dont sa mère ornait sa fraise et ses manchettes, on le laissait toujours passer sans résistance. La jeunesse est si belle et si bonne à voir! Un enfant qui joue, qui court ou qui sourit, n'est-ce pas un songe charmant du passé?

Un dimanche à son réveil, Jacques se mit à sa lucarne

[1] Watteau, qui a, dans la peinture, la physionomie de Callot dans la gravure, a commencé ainsi.

aux sons du fifre et des tambours de basque d'une troupe de bohémiens qui dressaient leurs tentes devant l'hôtel de Marque. Les rayons d'un soleil printanier répandaient sur la troupe un riant et doux éclat. Jacques, émerveillé du spectacle, descendit d'abord sur la gouttière pour contempler avec plus de loisir, ensuite il abandonna la gouttière pour la cheminée; c'était une vraie place d'avant-scène. Là, sans mot dire, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, l'oreille au guet, il assista, le rideau levé, à tous les préparatifs du spectacle. Les décors furent tirés d'un léger chariot attelé d'un âne, lequel âne et lequel chariot étaient eux-mêmes comédien et décor. On fit briller au soleil, avec une certaine majesté, les souquenilles pailletées mille fois flétries. Trois enfants à la mamelle furent déposés pêle mêle avec des lions et des serpents de carton qui leur servaient de jouets. Jacques vit en moins d'un quart d'heure sortir tant de choses naturelles et surnaturelles du chariot, qu'il s'imaginait que le chef de la troupe avait le don de la création. Il voulut à toute force descendre sur la scène. Arrivé dans la rue, il se tint d'abord à l'écart; mais bientôt, de plus en plus émerveillé, il alla jusque dans la coulisse. Pour se faire pardonner tant d'audace, il offrit à une des bohémiennes, la première qui passa près de lui, une tige de giroflée sauvage qu'il venait de cueillir sur le toit de la maison paternelle. — Par ma sainte sébile, dit la bohémienne en respirant la fleur, voilà un joli enfant! Ne rougis pas, mon garçon. Est-ce ta mère qui t'a enjolivé de ces riches dentelles? Elle doit bien baiser ces cheveux-là. Voyons, n'aie pas peur, je ne suis pas la femme rousse. Disant cela, la bohémienne embrassait Jacques avec la tendresse d'une

mère. Elle reprit aussitôt : — Voilà une figure qui nous présage belle et bonne journée ; aussi je vais dire la bonne aventure à ce joli enfant. Voyons, regarde-moi avec tes yeux bleus. Voilà de quoi te recommander auprès des dames; tu feras ton chemin, mon enfant. — Mon chemin, mon chemin! murmura Jacques en soupirant. Il poursuivit : — Est-ce que vous êtes allés en Italie, vous autres? — Bien des fois. Tu veux donc voyager? Oui, en vérité voilà un regard inquiet qui cherche des pays lointains. Tu voyageras tant et si bien, que tes os, à ta mort, pourront être ensevelis dans ton berceau. A en croire cette lèvre un peu fière, tu seras un vaillant homme d'armes. — Jamais! s'écria Jacques. — Et que veux-tu donc être de mieux? — Peintre. — Peintre! c'est là un chien de métier, ne t'y aventure pas si tu veux toujours porter de ces dentelles. J'en connais plus d'un qui est obligé de vivre comme il plaît à Dieu. Pourtant, si cela t'amuse, en avant! Mais ce n'est pas ton destin. – Quand partez-vous pour l'Italie? demanda Jacques. — En novembre, car en hiver nous n'avons pas d'autre foyer que le soleil du pays de Naples. — Puisque vous savez tout, reprit Jacques d'un air de doute, dites-moi donc l'âge de ma mort? La bohémienne prit sa petite main. Par un hasard auquel la destinée obéit plus tard, la ligne de la vie était brisée au beau milieu. La bohémienne détourna tristement la tête. — La ligne n'est pas encore formée; à notre première rencontre, je te dirai l'âge de ta mort. — Pourvu que j'aille jusqu'à quarante ans comme mon oncle Brunehault, c'est tout ce que je demande à Dieu. A cet instant, Jacques, voyant revenir son père du palais ducal, retourna en toute hâte à la maison. — Bon voyage et bon plaisir!

lui cria la bohémienne en secouant la giroflée sur ses lèvres.

Jacques espérait rentrer sans être vu de son père, mais le premier soin du héraut d'armes, à son retour, fut d'appeler son fils pour lui tirer les oreilles. — Va, lui dit-il, tu n'es qu'un saltimbanque indigne de porter mon nom et mes armes, indigne surtout de mon titre de héraut. J'avais compté sur toi; mais penses-tu que le grand-duc te confiera son grand-livre généalogique quand je serai mort? Au lieu d'apprendre l'histoire ancienne des noblesses de notre pays, de rendre justice à chacun selon ses armes et ses œuvres, tu ferais à coups de crayon l'historique des joueurs de gobelets; le plus grand duc pour toi serait le plus grand danseur de corde. Va, je désespère de toi, enfant rebelle! avec tes allures vagabondes, tu finiras au milieu des bateleurs.

Là-dessus, le vénérable Jean Callot passa solennellement dans son cabinet. Jacques alla cacher ses larmes sur le sein de sa mère ; la bonne femme pleura aussi tout en sermonnant son fils : Tu vas devenir plus raisonnable, mon cher enfant; tes larmes sont celles du repentir. Dès demain tu étudieras sans relâche la noble science du blason. Allons, allons, voici la messe qui sonne, ne sois pas comme toujours le dernier à l'église.

Quand Jacques fut habillé des pieds à la tête, il murmura avec un certain sourire d'espérance : Voilà un habillement qui irait à merveille pour mon voyage d'Italie. Jusque-là il n'avait songé à l'Italie qu'en tremblant, il commença à s'abandonner à ce rêve avec plus de confiance. Tout en allant à l'église, il promena son imagination dans les montagnes de la Suisse et du Tyrol. Les

chants de la messe, le soleil rayonnant sur l'autel à travers des vitraux gothiques, la fumée des encensoirs, l'exaltèrent au plus haut point. L'Italie! l'Italie! lui criait une voix inconnue. Et toutes les splendeurs de la ville éternelle passaient devant lui comme des fées attrayantes; les Vierges de Raphaël lui souriaient de leur divin sourire et lui tendaient leurs bras célestes. S'il pensait aux dangers du pèlerinage, il se rassurait au même instant. N'ai-je pas bientôt douze ans? disait-il en relevant la tête. En effet, qu'avait-il à craindre, cet enfant de douze ans? Dieu ne le suivait-il pas pour le protéger? La messe finie, il demeura encore dans l'église, pour prier Dieu de bénir son voyage et de consoler sa mère ; après quoi il se leva, essuya ses larmes, et prit, sans retourner la tête, la route de Lunéville, croyant de bonne foi que sa bourse légère le conduirait au bout du monde. Il ne faut pas s'abuser, l'amour de l'art était sans doute le motif du voyage ; mais le voyage n'était-il pas pour beaucoup dans la résolution hardie de cet esprit capricieux et vagabond?

II

On n'a pas tout l'historique du voyage de Jacques Callot. On sait qu'il allait résolûment droit devant lui, couchant à la ferme ou au cabaret comme un jeune pèlerin, après avoir dérobé du fruit au voisinage; se reposant à la fontaine déserte, priant à tous les Calvaires du chemin. Quoiqu'il fût habitué à un certain luxe, à un bon lit, à une

table délicate, et, par-dessus tout, à la sollicitude de sa mère, il dormait à merveille sur le grabat du cabaret, sur la paille fraîche de la ferme, le plus souvent en mauvaise compagnie; il mangeait sans sourciller, dans les plats de terre des paysans, du pain noir, du laitage ou des fèves. Il ne regretta jamais, même dans ses plus mauvais jours, la maison paternelle, tant la figure du digne héraut d'armes lui apparaissait sévère et impitoyable. En poursuivant un but glorieux, Jacques n'avait pas mis de côté les joies de son âge, la douce paresse quand le soleil égaye la nature, la liberté vagabonde, l'appât des aventures. S'il rencontrait un âne au pâturage, il sautait gaiement à califourchon, et, sans s'inquiéter du sort de sa monture, il lui rendait la liberté à une ou deux lieues du point de départ; s'il rencontrait une nacelle sur un étang ou sur une petite rivière, il dénouait la chaîne sans façon, il sautait dedans, démarrait, et ramait à perdre haleine. Quand on le surprenait en flagrant délit, on lui pardonnait bientôt son escapade à la vue de sa bonne mine. Il arriva ainsi dans un village près de Bâle. Quoique jusque-là il eût vécu de peu, sa bourse commençait à mal sonner; encore deux jours, elle ne sonnerait plus du tout. Jacques se consolait en pensant qu'il vivrait de fruits, que la bonne mère nature lui ouvrirait partout l'hôtellerie agreste qui a pour enseigne *à la belle étoile*. Les nuits étaient belles; on fauchait les prairies : chaque coup de faux ne faisait-il pas un lit à Jacques? Il se résignait de bon cœur à cette perspective plus poétique qu'agréable, quand il entendit une musique criarde qui lui rappela ses amis les saltimbanques. S'il alla vers la musique, vous le pensez bien.

C'était le soir; le soleil à son couchant dorait les ardoises rouillées du clocher, les vaches qui rentraient à l'étable répondaient au fifre aigu par leurs mugissements, les taureaux par le son argentin de leurs grelots, le pâtre par sa trompe étourdissante. Jacques arriva bientôt près de l'église devant une troupe de bohémiens qui exécutaient une danse grotesque, au grand ébahissement des villageois rassemblés en cercle bruyant. Pour contempler cette fête tout à son aise, Jacques alla se jucher sur le mur du cimetière. Il vit une vingtaine de bohémiens de tout âge, depuis la grand'mère jusqu'à la petite fille au berceau, habillés de guenilles couvertes de paillettes, les uns dansant, les autres jouant de la viole et du fifre, ceux-ci disant la bonne aventure, ceux-là promenant avec force grimaces leurs sébiles autour du cercle des spectateurs. Le soleil donnait un éclat pompeux à leur misère; grâce au beau temps, à la richesse de la saison, on ne voyait que leur rire et leur clinquant : on s'imaginait assister à une fête des fées ennuyées et de lutins capricieux qui se donnaient en spectacle pour s'amuser eux-mêmes. Parmi les danseuses, on remarquait deux jeunes filles de quinze à seize ans qui répandaient autour d'elles, par leur beauté ardente et leur grâce passionnée, un charme des plus attrayants. Jacques les suivit des yeux avec un sourire d'amour et de béatitude; il ne put résister au désir de crayonner leurs silhouettes. Il se mit à l'œuvre; vous comprenez qu'il ne marchait jamais sans son rouleau de papier renfermant ses crayons. Quand il eut tant bien que mal réuni les deux belles danseuses dans le même mouvement, il fut très-surpris de se voir entouré de quelques paysans curieux qui s'émerveillaient en silence de son savoir-faire;

il poursuivit son œuvre sans trop se troubler, mais il ne put achever : car bientôt les deux danseuses, averties qu'on prenait leur signalement, voulurent à leur tour voir si elles y faisaient bonne figure ; elles vinrent donc se pencher aux deux oreilles du dessinateur, qui, voyant ses charmants modèles si près de lui, laissa tomber son crayon. — Qu'il est joli, ma sœur! dit l'une d'elles. — Qu'il est adroit! répondit l'autre.— D'où vient-il? — Quel est-il? — Où va-t-il? —Je vais à Rome! dit Jacques sans trop savoir ce qu'il devait dire. — A Rome! en Italie! nous allons à Florence, quel beau compagnon de fortune s'il était des nôtres! tous les chemins vont à Rome!— Oui, compagnon de fortune! dit Jacques en tirant sa bourse; voilà tout ce que j'ai pour mon voyage, et encore j'ai fort mal dîné aujourd'hui. —Le pauvre enfant! je l'emmène à l'Auberge-Rouge, où nous attendent le souper et le gîte, de fèves au lait et vingt gerbes de paille d'avoine sur l'aire de la grange. En avant, le soleil est couché, nos sébiles sont pleines. Baise mon collier de perles et donne-moi ta main.

Disant ces mots, la jolie fille pencha son cou sous les lèvres un peu rebelles de Jacques; il baisa pourtant le collier et le cou d'assez bon cœur, après quoi les deux sœurs le prirent par chaque main et l'entraînèrent vers la troupe qui venait de partir. Il se laissa entraîner de fort bonne grâce, rêvant, avec la rougeur au front, aux vingt bottes de paille d'avoine où il devait avoir sa part de sommeil.

La troupe arriva au bout de quelques minutes à l'Auberge-Rouge, où elle avait laissé ses ânes et ses mules, son chariot et ses paniers, à la garde de deux vieillards

perclus. Avant le souper, Jacques fut admis solennellement ; on lui promit bonne escorte jusqu'à Florence, moyennant le peu d'argent qui lui restait, à la condition rigoureuse de faire le portrait de toute la bande, bêtes et gens, sans aucune exception. Le parfum des fèves lui fit jurer tout ce qu'il plut aux bohémiens. Le souper fut joyeux et bruyant ; on l'arrosa de quelques coups de vin clairet, on le couronna par une chanson de ronde dont Callot garda le souvenir jusqu'à sa mort. Les deux jolies bohémiennes, qui avaient été ses voisines à table, voulurent l'être encore sur l'aire de la grange. Il n'eut garde de s'en plaindre ; c'étaient les seules créatures aimables de la troupe. Il avait remarqué qu'avant le souper elles s'étaient, comme au beau temps des patriarches, lavé les pieds et les mains dans le ruisseau. Dès qu'elles étaient oisives, elles déroulaient leurs chevelures d'ébène, les tressaient de mille façons charmantes, les renouaient ou les éparpillaient. Il dormit auprès d'elles d'un sommeil un peu agité, mais charmant.

Le lendemain, on passa par Bâle, où l'on ne fit qu'une quête stérile. De cette ville, les bohémiens allèrent dresser leur tente dans les forêts voisines, où ils vécurent de rapines durant une semaine, comme les bêtes sauvages. Jacques ne comprenait pas d'abord pourquoi on se retirait ainsi du monde. C'était pour reprendre haleine, bêtes et gens, pour raccommoder les jupes et les corsets, blanchir le linge et les dentelles, limer les paillettes, battre monnaie et travailler à la menue bijouterie, colliers, bagues de cuivre et de plomb, agrafes, boucles, médaillons et autres parures à l'usage des paysannes. Du reste, la vie n'était pas pire dans la forêt qu'à l'hôtellerie. Trois

des bohémiens étaient des maîtres chasseurs; il ne se passait pas de jour qu'ils n'apportassent à la cuisine en plein vent quelque rare pièce de gibier. Jacques fut surpris de trouver une si bonne chère. Il suivait les deux jeunes bohémiennes dans leurs promenades, pendant que les matrones allumaient les fourneaux pour le dîner ou le souper; il cherchait avec elles des plumes d'oiseaux pour faire des parures, des grappes de sorbier pour faire des colliers; il cueillait des merises sauvages, des fraises et des groseilles pour le dessert de la bande. Il dessinait sur l'écorce des arbres. La nuit, on allumait un grand feu pour effrayer les visiteurs affamés, on se couchait pêle-mêle sous la tente et à l'entour, on se racontait de grotesques histoires d'assassins ou de revenants. Quoique les nuits fussent fraîches dans la forêt, Jacques ne se plaignait jamais du froid, grâce aux deux jolies bohémiennes qui le protégeaient avec jalousie. Elles poussaient leur tendre sollicitude jusqu'à lui cacher les scènes de scandale qui se passaient autour de lui.

On se remit en route vers l'Italie; on marcha à petites journées, quêtant dans les villages, pillant les châteaux déserts, laissant partout des traces malfaisantes. Jacques pouvait dire comme Pilate : Je m'en lave les mains; cependant il mangeait très-bien et sans se faire prier le fruit des rapines. Il faut bien vivre de quelque chose. Ils traversèrent les Alpes, soupant toujours aux dépens des moines. Enfin, après six semaines d'aventures bizarres et périlleuses, Jacques Callot salua l'Italie, la terre sainte des arts. Il était temps, car le pauvre enfant, malgré les souvenirs de sa mère, qui le protégeaient dans la horde sauvage des bohémiens, eût fini par se perdre en cette

compagnie de hasard, qui ne reconnaissait ni dieu ni diable, ni vertu ni vice, ni bien ni mal. Déjà les splendides images de l'Italie pâlissaient devant les figures amoureuses et souriantes des deux jolies bohémiennes, quand enfin il mit le pied sur ce sol sacré. L'Italie! l'Italie! s'écria-t-il en levant les bras au ciel. Il pleura de joie et remercia Dieu. Dès cet instant, il se sentit dans un air plus pur, le vent emporta par lambeaux tous les nuages de son âme. Adieu, Pepa! adieu, Miji! vous êtes belles toutes les deux, mais l'Italie est plus belle encore. L'Italie, c'est ma maîtresse, c'est elle qui me tend les bras, c'est elle qui m'appelle sur son sein; c'est plus que ma maîtresse, c'est ma mère! Je vais puiser l'amour de l'art à ses mamelles pleines de lait.

III

Dans tout ceci, je n'invente rien. Il y a des existences d'artiste, comme celle de Callot, plus romanesques que les romans. Callot, dans ses plus charmants caprices, a moins imaginé qu'il ne s'est souvenu. Il a fait plus tard une petite place dans son œuvre à ses amis les bohémiens; grâce à son burin immortel, nous pouvons voir tout à notre aise cette troupe curieuse en halte et en route. Dans la première eau-forte couronnée de ces vers :

Ces pauvres gueux, pleins de bonadventures,
Ne portent rien que des choses futures,

les bohémiens nous apparaissent à pied, à cheval ou en charrette. Le tableau est des plus piquants. Les chevaux donnent l'idée du cheval de l'Apocalypse; les hommes sont coiffés de chapeaux hyperboliques, les femmes ne sont guère vètues que de *choses futures*, les enfants se drapent dans des lambeaux; ils sont en grand nombre; pas une mère qui n'en ait un à chaque main, un sur le dos et un par-devant. La bande est conduite par un jeune gaillard pas trop mal équipé : feutre à larges bords, cheveux retombant en boucles, pourpoint beaucoup trop tailladé, lance sur l'épaule, coutelas d'un côté, carabine de l'autre, enfin chausses qui balayent la poussière. Le jeune bandit est suivi de deux chancelantes haquenées portant chacune femme et enfants, l'un à la mamelle, l'autre à peine sevré, mais déjà bravement en croupe. A la queue du cheval, un saint homme de brigand, habillé de la défroque d'un moine, et de deux enfants qui vont de compagnie. Le premier est vètu d'un costume qui vaut bien la peine d'être décrit : pour chapeau une marmite dont l'anse lui fait un collier, pour canne un tournebroche, pour habit un panier, pour haut-de-chausses un gril, si bien qu'un jour de mauvaise cuisine les bohémiens pouvaient allumer l'enfant. Vient ensuite le cheval et la charrette. Un bohémien d'un âge mûr, comme il convient pour guider un cheval si fougueux, est gravement assis sur le bât : d'une main, il se tient au collier; de l'autre, il lève un fouet redoutable. Il porte sur le dos un petit baril de vin ou de liqueurs, qu'il a bien raison de ne confier qu'à lui-même. Sur ce baril, un coq apprivoisé chante et domine la scène de sa crête et de son panache. Dans la charrette se rencontrent pêle-mêle un homme

armé d'une lance, une femme qui allaite un enfant, d'autres enfants qui animent le cheval, des ustensiles de cuisine, un chat, un chien, des poules égorgées. Un âne suit la charrette, portant, comme les chevaux, une mère et son enfant à la mamelle. De chaque côté de la charrette encore des enfants, toujours des enfants, qui sont déjà des bohémiens, car ils se montrent avec orgueil des poules et des canards volés sur la route. Enfin la caravane est gardée sur les derrières par un bohémien hardiment taillé qui porte un agneau sur son bras, un mouton en bandoulière et une formidable carabine sur l'épaule. Toutes les figures ont bien la physionomie de leur rôle. Les hommes sont sauvages, la maternité donne aux femmes un doux air de mélancolie, les enfants sont insolents et burlesques, l'âne et les chevaux sont chétifs à faire peur. Callot, en homme d'esprit qui grave de l'histoire, s'est bien gardé de brider les chevaux; en effet, peu importe où ils iront. Où vont-ils? d'où viennent-ils? ils ne le savent pas eux-mêmes. Alors à quoi bon une bride pour guider les chevaux? Ils s'avancent au hasard. L'âne seul est bridé, car l'âne a de la tête, et qui sait s'il voudrait suivre la compagnie?

Dans la seconde eau-forte de la jeunesse de Jacques Callot, nous assistons à une *halte de bohémiens* au premier cabaret d'un village. La troupe s'est installée avec armes et bagages dans un grenier à foin couvert de roseaux. Sur le premier plan, un homme à pied et une femme à cheval arrivent en traînards, avec un grand renfort de butin : lapins, poulardes, agneaux et autres menues rapines. La femme va descendre de cheval; avec ses cheveux épars, son collier de verroterie, sa draperie

rayée, son sourire mutin, elle est agréable à voir. Un galant bien équipé lui offre gracieusement la main; comme contraste, son compagnon d'aventures est bien le plus splendide coquin qu'on puisse imaginer : carabine, sabre, coutelas, rien ne lui manque. Un singe, qui sans doute était de la partie, se promène sur le dos de ce terrible bohémien. Le reste de la troupe est déjà installé, à ce point que les cochons qui habitaient le rez-de-chaussée du grenier à foin ont pris la fuite dans leur panique : les pauvres bêtes n'avaient jamais vu si mauvaise compagnie. Leur fuite est plaisante, ils renversent tout sur leur passage, même les bohémiens. Devant l'habitation se pavanent, avec leurs guenilles majestueuses et leurs coiffures pittoresques, les dignitaires de la bande; à la suite de ce groupe, qui sent sa canaille bien née, se dresse une échelle où grimpent des enfants qui vont au grenier : presque sous l'échelle, reconnaissez-vous le chapeau à plumes de notre ami Jacques Callot, assis à côté d'une des jolies bohémiennes? L'artiste a bien voulu dire qu'il était là, mais il n'a pas voulu montrer la figure qu'il y faisait. Nous n'entrerons pas dans le grenier, où il doit se passer des choses très-curieuses, à en juger par ce qui se voit à la porte et sur le toit. Fermons la porte. Sur le toit, un chat va sauter sur un oiseau, un chien va mordre la queue du chat, un bâton bien lancé va frapper le chien. c'est tout un drame à la Callot.

Les bohémiens allaient à Florence pour la foire de la Madone; ils ne laissèrent pas à leur hôte le temps de visiter tout à son gré Milan, Parme, Bologne; il jeta à peine un regard sur les palais, les frontons, les colonnades, les fontaines, les statues; il allait, il allait, de plus

en plus ébloui et enchanté. C'était une ivresse sans fin qui ne lui laissait pas le loisir de penser à sa présence parmi les bohémiens, même quand la troupe se donnait en spectacle.

Or, à Florence, un gentilhomme piémontais, devenu officier du grand-duc, rencontra Callot parmi les bohémiens; du premier coup d'œil il fut surpris de la figure délicate et des nobles façons de cet enfant égaré; il ne pouvait croire qu'il allât de pair et compagnie avec cette horde sans feu ni lieu, sans foi ni loi, qui secouait alors sa misère par des danses bizarres. Callot demeurait au milieu des bohémiens pendant leurs ébats pittoresques, mais il était aisé de voir qu'il n'appartenait pas à cette grande famille vagabonde; son regard distrait s'arrêtait émerveillé sur les sculptures d'une fontaine, tandis que tous les autres regards demandaient l'aumône aux spectateurs florentins. Le gentilhomme voulut savoir à quoi s'en tenir; il appela Jacques et le questionna d'un air plus paternel que n'avait fait le héraut d'armes de Nancy. Jacques répondit par signes qu'il n'entendait rien à la langue italienne; le gentilhomme, qui savait un peu de mauvais français, parvint à se mettre en communication plus directe avec Jacques. Il apprit en quelques mots comment cet autre Enfant prodigue était parti un beau matin de Nancy pour Rome, n'ayant pour tout bagage que sa jeunesse rose et ses verdoyantes espérances; comment il avait rencontré, dans sa route et fort à propos, ces braves bohémiens qui l'hébergeaient, lui donnaient son pain et son gîte sans trop l'associer à leur brigandage; comment enfin il espérait arriver bientôt à Rome pour étudier les grands maîtres et devenir lui-même un

grand maître s'il plaisait à Dieu. Cette volonté sûre et raisonnée dans un enfant de douze à treize ans intéressa très-vivement l'officier du grand-duc. Il n'avait jamais protégé personne, il voulut être bon à quelqu'un et à quelque chose. Il prit la main de Callot et l'emmena du même pas chez un peintre de ses amis, Canta Gallina : « Faites pour celui-ci comme pour un mien; faites qu'il devienne digne de vous et de moi. » Callot fut admis à l'instant même; il dut trouver, en fin de compte, qu'il n'en coûtait pas cher pour aller étudier en Italie. Au bout de six semaines, Callot avertit son protecteur qu'il voulait partir pour Rome; Rome était la fontaine d'eau vive de l'art, il voulait boire aux sources où le divin Raphaël avait trempé ses lèvres. Le protecteur craignit d'avoir servi un enfant plus vagabond qu'artiste; pourtant, comme il aimait Jacques, il voulut le protéger encore de sa bourse et de ses conseils. Il lui acheta une mule, lui remplit une valise, lui recommanda les bons chemins dans tous les passages de la vie, lui promit de l'aller voir à Rome, enfin lui dit adieu avec des larmes, en bon père de famille. Jacques, fièrement campé sur la mule, versa aussi des larmes; mais, une fois en route, il oublia bientôt son protecteur pour ne voir que l'horizon attrayant où flottaient ses espérances : l'ingrate enfance ne laisse rien derrière elle.

Le voyage de Callot fut béni du ciel. Il s'arrêta à Sienne pour visiter l'église. En considérant le pavé du Dôme, cette splendide mosaïque de Duccio, il prit une bonne leçon de gravure. Il se proposa, s'il lui arrivait plus tard de graver, de faire ses figures d'un seul trait, grossissant plus ou moins les lignes avec l'échoppe, sans

se servir de hachures. Aux portes de Rome, il laissa aller la mule à sa fantaisie. La bête, qui avait pris un peu de l'humeur vagabonde de son maître, se mit sans façon à une espèce de râtelier ambulant; elle suivit pas à pas un âne chargé de légumes verts, donnant çà et là un coup de dent. Jacques ne vit pas d'abord ce petit tableau de genre; son regard ébloui s'égarait au grand tableau de la ville éternelle, où le soleil à son couchant semait une poussière d'or.

Il touchait donc au but; mais, comme il arrive si souvent, il fut arrêté au moment suprême. Des marchands de Nancy, quittant Rome pour retourner en leur pays, rencontrèrent Jacques Callot perché sur sa mule, le nez au vent, près de recevoir la bastonnade du maître de l'âne qui marchait devant lui. — Ohé! messire Jacques Callot, où allez-vous ainsi? — Le jeune voyageur comprit le danger de la rencontre; il voulut piquer des deux, mais le moyen de s'échapper avec une mule italienne qui pâture si agréablement! Les marchands nancéiens eurent le temps de saisir le fugitif. Comme les bonnes gens avaient été témoins du chagrin de la famille Callot, ils jurèrent aussitôt de le reconduire sous bonne escorte au seuil paternel. Jacques eut beau faire, il eut beau prier à mains jointes et pleurer de colère, il lui fallut obéir. Il dit adieu à Rome avant d'y être entré.

IV

Callot tenta à diverses reprises de fuir la caravane marchande, mais les Nancéiens tinrent bon; il ne fut jamais perdu de vue; sa mule ne marchait qu'au milieu des autres; toutes ses tentatives furent vaines. Quoiqu'il voyageât avec d'honnêtes gens, il regretta de tout son cœur ces pendards de bohémiens; répétant cette sentence des gueux d'Italie : On ne s'amuse bien qu'en mauvaise compagnie. Il arriva à Nancy après un mois de cet ennuyeux voyage. Son père l'accueillit par un sermon sur l'école buissonnière et un discours sur la science héraldique; aussi Callot se promit bien de voyager encore. Il ne fut retenu un peu que par les larmes de sa mère.

Vous le savez, vous le devinez, Jacques, repartit bientôt avec une bourse légère, sans avertir personne. Il prit la route d'Italie par la Savoie, après avoir côtoyé le lac de Genève. On n'a pas l'historique de ce second voyage; on sait à peine qu'il vécut en aventurier dans les mauvaises hôtelleries, souvent en compagnie de pèlerins, de comédiens, de matamores, de gueux de toute espèce. Il arriva à Turin sans trop de mésaventures, mais à Turin il fit encore une mauvaise rencontre : celle de son frère le procureur [1], qui voyageait pour la justice. Aussi ce frère

[1] « Jean II, frère aîné de Jacques Callot, fut père de Jean III, qui épousa Christine Cachet. Il eut de ce mariage une fille unique, Marguerite-Christine, qui fut mariée en secondes noces à Henri Dubuisson d'Isembourg, seigneur d'Aponcourt, major de la gendarmerie

impitoyable s'empressa-t-il de lui signifier qu'il le prenait en flagrant délit contre l'autorité paternelle, qu'en conséquence il le condamnait à rebrousser chemin.

Le croira-t-on? le pauvre Jacques fut contraint de retourner à Nancy, à la requête du procureur, en croupe sur le cheval de dame justice. Ce qu'on croira avec bien plus de peine, c'est que Jacques partit une troisième fois, mais avec le consentement et les larmes protectrices de son père lui-même. Il partit à la suite de l'ambassade de Lorraine, qui allait apprendre au pape l'avénement au trône de Henri II. Callot avait quinze ans, il n'y avait pas encore de temps perdu pour étudier à Rome. On peindrait mal son enthousiasme pour les merveilles de l'antique cité; ce fut pourtant un enthousiasme passager, car bientôt il se complut mieux au spectacle de la rue qu'à la contemplation des chefs-d'œuvre de Michel Ange; la signora Lavina, avec sa robe à queue et son chapeau à plumes, éveilla mieux sa verve que la Madone de Raphaël. Il travailla sous plusieurs maîtres, mais il n'écouta jamais que lui-même. A force de faire de légers croquis, de représenter, comme le vieux Timante, beaucoup de choses en peu d'espace, il sentit vaguement que son avenir n'était pas dans la peinture; d'ailleurs alors, malgré les nobles tentatives de Carraches, la peinture tombait en

de S. A. R. De ce mariage naquit, en 1697, Françoise, qui épousa Hugue de Graffigny. Cette dame, arrière-petite-nièce de Jacques Callot, morte en 1758, est assez connue par ses *Lettres péruviennes* et sa comédie de *Cénie.* » (Des Maretz.) — Le portrait de madame de Graffigny est dans la galerie française, au Louvre; on l'attribue à Chardin. C'est en même temps le portrait le plus frappant de deux comédiennes célèbres aujourd'hui : les deux Brohan.

décadence. Il se prit pour la gravure d'une belle ardeur, comme il avait fait pour le dessin. Il entra à l'atelier de Thomassin, un vieux graveur français qui s'était fixé à Rome. La gravure était encore un art au berceau ; hormis Albert Dürrer, Lucas de Leyde et quelques artistes allemands, tous les graveurs s'ensevelissaient dans les langes de ce nouveau venu. Thomassin, avec un talent assez mince, avait fait fortune à Rome. Il gravait des sujets religieux, çà et là un sujet profane ; Jacques Callot lui vint en bonne aide ; tout jeune qu'il était, il lui découvrit à chaque planche nouvelle quelque ressource inconnue. Seulement, Callot s'ennuyait de toujours graver des figures de saints en extase. Dès qu'il était un peu libre, il lâchait la bride à sa fantaisie ; il se rappelait les mendiants, les comédiens en plein vent, les joueurs de luth, les polichinelles, les matamores et autres curiosités de l'espèce humaine. Il donnait le premier trait à sa cour des miracles, à cette grande œuvre légère et profonde, bouffonne et sérieuse, plus triste que gaie. Sous Thomassin, il a gravé au burin, mais de ses estampes sous ce maître on ne remarque guère que les *Sept Péchés mortels*, d'après un peintre florentin. Le burin était une arme trop lente pour un homme qui avait tant à créer ; il ne grava bientôt plus qu'à l'eau-forte. Dans la gravure à l'eau-forte, une découverte le servit beaucoup : il trouva que le vernis des luthiers, qui sèche soudainement, allait mieux à son travail que le vernis mou, laissant au graveur le loisir de garder ses planches inachevées et d'y revenir avec l'inspiration. Il fit une autre découverte qui lui donna soudainement un caractère bien saisissant. En admirant dans le pavé du dôme de Sienne les figures incrustées de

Duccio, il résolut de supprimer désormais les ombres à ses figures, de rechercher l'effet par un simple trait touché avec plus ou moins de fermeté [1].

Un jour, la pointe lui tomba des mains, sa pensée s'attacha avec amour au souvenir de ces deux charmantes bohémiennes perdues à jamais qui l'avaient aimé mieux qu'on n'aime un enfant. Bientôt, dans les images de sa rêverie, où vivaient encore tous les traits de ces deux têtes passionnées, il vit apparaître, comme par enchantement, la belle et fière figure de la signora Bianca, la jeune épouse du vieux Thomassin. Elle descendait quelquefois à l'atelier, elle prenait plaisir à voir Callot à l'œuvre, elle lui souriait avec ses lèvres de grenade et ses dents de perles. Il voulut en vain se défendre des attraits de la signora : son cœur était atteint, il n'eut pas la force de résister à son cœur.

J'ai lu cette histoire dans les *Curiosités galantes*, où elle a pour titre : *le Tableau parlant* [2]. Voici comment le chroniqueur raconte les amours de Jacques Callot. Thomassin habitait un palais sur les bords du Tibre. Sa main déjà défaillante avait formé dans ce palais un gra-

[1] Il accueillait gaiement la critique du maître et des camarades. « On rapporte que, dessinant un jour, au milieu de ses jeunes émules, une figure plus grande que de coutume, ceux-ci se prirent à rire de ses défauts. Au lieu de se fâcher du mode et de la sévérité de ce jugement, Callot, sans hésiter, prend part à ce mouvement de gaieté, et, se rendant justice à lui-même, il entoure son défectueux colosse d'une multitude de petites figures charmantes qui le montraient au doigt en signe de dérision. Qui ne reconnaîtrait l'homme à ce trait? » (Des Maretz.)

[2] *Curiosités galantes*; seizième et dix-septième siècles. Amsterdam, 1687, pag. 53 à 58.

cieux nid d'amour pour sa jeune femme. Il avait eu l'esprit, malgré sa passion pour la peinture, de n'accrocher que des glaces de Venise dans la chambre de la signora, de sorte que toutes ces glaces, en la représentant, formaient les plus doux tableaux du monde. Quel plus joli tableau en effet, — Giorgione est de cet avis, — qu'une belle Italienne, habillée ou non, nonchalante et coquette, à son lever et à son coucher! L'ameublement, bien digne de la signora, ne se composait guère que de fantaisies de sultane favorite ou de reine ennuyée : les plus riches tapis de Turquie, des porcelaines de Chine, des éventails d'Espagne, des pierreries du Mogol, les richesses de tous les pays étaient rassemblées dans ce temple profane. Que dirai-je du lit! Je ne l'ai pas vu. A en croire le livre que j'ai sous les yeux, le lit était tout de soie et d'or. En disant que Thomassin avait eu le bon goût de n'accrocher aucune figure dans cette chambre, je me trompe : entre deux glaces, il avait suspendu, devinez quoi? son portrait à lui-même. C'était le seul reproche qu'on pût faire à cette chambre. Il faut dire que le bon vieux graveur n'y était souffert qu'en peinture. Madame Thomassin ne permettait guère à son mari que de lui baiser les mains quand ils se rencontraient dans la galerie de tableaux, ou quand elle allait dans l'atelier — pour voir Callot.

Callot avait vingt ans ; c'était alors un joli garçon distrait et pensif, sachant porter sa moustache et porter son épée. Il aimait le luxe en toute chose ; son habillement était des plus galants ; son pourpoint de velours donnait passage à des cascades de dentelles; nul cavalier n'avait de plus belles plumes à son feutre.

Deux jeunes cœurs qui reposent sous le même toit finis-

sent toujours par battre l'un pour l'autre. Callot devint amoureux de la signora Bianca. La signora, malgré sa fierté, se sentait un faible pour Callot; elle se plaisait à le voir, à lui parler, *à lui allumer l'âme*, comme dit le chroniqueur, *aux flammes de ses beaux yeux*. Le bon vieux Thomassin n'y voyait que du feu, au point qu'il priait Callot d'accompagner sa femme à la messe et à la promenade les jours où la goutte le retenait de force au logis. Le jeune graveur trouvait tout cela charmant. A la promenade, il ne voyait qu'elle seule, il n'adorait qu'elle seule à la messe. Durant six belles semaines ce fut le paradis retrouvé. Callot se contentait de voir et d'admirer, c'était la joie pure des yeux et de l'âme, c'était l'aube sans nuages de l'amour; mais enfin les nuages apparurent, le ciel s'obscurcit, l'orage descendit au cœur de Callot : il alla plus loin dans ses rêves, il s'égara dans les sentiers touffus où les pampres secoués ont un charme enivrant. Il sentit qu'il n'apaiserait son cœur que sur le cœur de la signora; un baiser, un seul baiser, dérobé d'abord et accordé ensuite, voilà ce qu'il voulait avec une ardeur sans pareille. Comment arriver là? Dans le jardin du palais il y a des bosquets de myrtes et d'orangers; sur le Tibre, la signora n'a-t-elle pas une nacelle en bois des Indes? Callot n'était ni paysagiste, ni romanesque; il avait vu la chambre de la signora, c'était dans ce paradis de Mahomet, le soir, quand la dame, au retour de quelques *conversazioni*, déposait son éventail tout en regardant au miroir si sa beauté n'avait rien perdu de son éclat, c'était là qu'il voulait se jeter à ses pieds, lui saisir la main et surprendre un baiser. L'aventure était difficile, nul homme n'entrait dans la chambre de Bianca; à peine

si Thomassin lui-même, dans son culte bizarre, y était admis à lui baiser les pieds à l'anniversaire du mariage. Jacques Callot se mit dans les bonnes grâces de la femme d'atours de la signora; cette fille consentit, coûte que coûte, à lui donner la clef de la chambre, se réservant de dire qu'elle l'avait perdue. C'était une clef d'argent ciselée par un Benvenuto Cellini du temps. Le graveur ne prit pas le loisir d'admirer le travail du ciseleur; il alla en toute hâte vers la chambre, attiré par le démon de l'amour. Il tressaillit au petit bruit clair produit par la clef dans la serrure. La porte s'ouvrit, son premier regard s'arrêta sur une lampe d'or suspendue au plafond par une chaîne d'argent. La lampe brûlait toujours pour chasser les songes noirs; sa lumière pâle et triste venait mourir au bord du lit, sur les amples rideaux de gaze. Jacques Callot entra sur la pointe des pieds, ne sachant trop ce qu'il allait faire, tremblant de réveiller la dame. Il avança, respirant à peine, effrayé du silence, effrayé de son amour, effrayé de voir de tous les côtés, dans le fond assombri des glaces, sa pâle figure qui se reproduisait à l'infini. Arrivé près du lit, il jeta un regard furtif vers l'oreiller, il découvrit dans l'ombre des rideaux la belle figure de la signora, qui dormait, *ou qui faisait semblant de dormir*, dit le malin chroniqueur. Callot ne put s'empêcher de soulever un peu le rideau. Le sillon de lumière, qui ne touchait que la courtine de soie à fleurs d'or et d'argent, tomba sur le bras de la signora, un bras que le Titien eût désespéré de peindre, tant il y avait de grâce voluptueuse dans le contour. Callot tourna la tête, comme pour voir si quelque lutin malveillant ne le suivait point. Que vit-il? Thomassin lui-même avec sa mine demi-sou-

riante et demi-renfrognée. Jacques Callot laissa échapper le rideau, mais il se rassura au même instant : ce n'était que le portrait de Thomassin. Le pauvre homme! murmura-t-il en écartant encore la soie et le satin. Cette fois la lampe éclaira l'épaule demi-nue de la signora; du premier coup d'œil, Jacques Callot ne vit qu'une boucle de cheveux et un flot de dentelles. Peu à peu son regard traversa le voile diaphane, sa bouche voulut suivre son regard; mais par un hasard, je ne dirai pas providentiel, sa bouche rencontra les lèvres de la dame, qui s'éveilla tout doucement, comme il arrive dans un songe aimable. Jusque-là, observe le chroniqueur, elle n'avait eu garde de s'éveiller. — Est-ce un songe? demanda la signora, pour avoir plus de temps à ne pas savoir où elle était. — Oui, c'est un songe, murmura Callot en lui saisissant la main. — Où suis-je? Que vois-je? C'est vous, Jacques? — Ne vous réveillez pas, murmura le jeune homme en tombant agenouillé sur le tapis; je suis venu malgré moi-même, tant votre image me fascine. — Voilà bien de l'audace! Vous êtes entré par la fenêtre? — Par la porte, dit Jacques en rougissant. — Et si maître Thomassin survenait par le chemin que vous avez pris?

Disant cela, la signora regardait le portrait de son mari. Involontairement Jacques Callot regarda aussi le portrait. — C'est étrange, dit-il avec émotion. — Qu'avez-vous donc? — Rien. Ce portrait est d'une ressemblance frappante. N'en parlons plus; laissez parler mon cœur, qui est plein de vous-même; c'est un plus joli sujet de conversation. — Je sais tout ce que vous voulez me dire. Retournez à votre chambre, oubliez que vous êtes entré ici par égarement et par surprise. Pas un mot de

plus, et je vous pardonne. — Partir! vous ne devinez donc pas tout ce qu'il m'a fallu d'héroïsme amoureux pour venir ici?

Callot toucha au même instant de la main et des lèvres la blanche main de la signora. Un son de voix couvrit le bruit du baiser. La dame poussa un petit cri aigu; Callot tourna la tête avec inquiétude. Il ne vit rien de nouveau; son regard un peu effaré s'arrêta encore sur le portrait de son maître. — Ce portrait, dit-il en souriant, est bien capable de donner son avis.

Et, par un semblant d'audace mal entendu, Jacques Callot se leva et s'avança d'un air moqueur vers le portrait. — Voyons, maître Thomassin, donnez-nous votre avis.

A cet instant solennel, le portrait se détourna pour laisser passer l'original. — Mon avis, dit maître Thomassin avec fureur, c'est que vous passiez par la fenêtre.

Cette fois, Callot lui-même croyait rêver. Il jugea à propos de laisser en galant tête-à-tête Thomassin et Bianca. Repoussant le bras du vieux graveur, qui trépignait de rage, il se jeta vivement vers la porte que masquait le portrait et descendit en toute hâte un escalier dérobé qui aboutissait à un cabinet de Thomassin. De ce cabinet, Jacques passa dans l'atelier, où il attendit patiemment le jour. Le jour venu, il rassembla quelques gravures et partit sans autre bagage, comprenant bien qu'il ne pouvait demeurer désormais sous le même toit que le bon Thomassin. Il songea d'abord à rester à Rome, mais le même jour il partit pour Florence avec un muletier, pensant qu'il fallait à jamais fuir la signora pour vivre en paix avec son cœur. En disant adieu à Rome, il

tomba dans un grand désenchantement : il lui sembla qu'il fuyait sans retour toutes les joies de la jeunesse, la gloire qui rayonne et l'amour qui chante, les rêves enivrants d'une imagination exaltée, la coupe enchantée où il avait à peine mouillé ses lèvres de vingt ans, le palais qu'il avait bâti sur un sable d'or. Hélas! s'écria-t-il, pour retrouver ce bonheur qui s'appelait Bianca, reviendrai-je la voir un jour? Et dans l'horizon aux grandes lignes de la campagne romaine il cherchait la figure si belle et si attrayante de la signora. Il ne revit pas madame Thomassin, il ne revint pas à Rome. Comme il l'avait pressenti, la ville éternelle fut le tombeau du plus beau temps de sa vie, des songes amoureux de son âme, du printemps de son cœur. Une fois parti de Rome, la vie de Callot perd son caractère aventureux et galant; elle ne nous offre plus guère que des veillées laborieuses succédant à des jours paisibles.

V

Jacques Callot allait à Florence sans savoir s'il y séjournerait; il espérait trouver une place dans l'atelier de son premier maître. Il était à peu près sans ressources; ce qui était bien pis, il était sans courage. Il s'abandonnait indolemment à son étoile un peu capricieuse. A la porte de la ville, il fut arrêté comme étranger. Déjà de mauvaise humeur dans l'incertitude de son sort, il se mit en colère et voulut résister. Il demanda à être conduit sans retard au palais du grand-duc, exposa ses griefs et

ses titres à son altesse Cosme II. Le grand-duc, qui accueillait et protégeait royalement les artistes de tous ordres, dit à Jacques Callot qu'il se félicitait qu'on l'eût arrêté dans ses États, que lui-même prétendait le retenir de force en son palais, où il y avait une grande école de peinture, de sculpture et de gravure. Callot fut enchanté du contre-temps; il s'installa au palais et se remit au travail avec plus d'ardeur que chez Thomassin. Outre son ancien maître qu'il avait retrouvé, il rencontra un peintre et graveur qui lui fut précieux; c'était Alphonse Parigi, qui préparait le recueil des scènes de ballet, carrousels et comédies formant le spectacle pompeux du grand-duc. Callot passa quelque temps à cette œuvre [1]. Ce fut alors, s'il en faut croire quelques indices, que pour se délasser Callot prit çà et là le pinceau des mains de ses amis les peintres Stella et Napolitain. Il peignit au hasard, n'écoutant que sa fantaisie, quelques sujets flamands par le style. Dans la galerie du palais Corsini, on trouve douze petites toiles représentant la *Vie du Soldat;* le catalogue les signe du nom de Jacques Callot, mais les catalogues se trompent souvent. Un petit tableau plus authentique est demeuré dans la galerie de Florence, en témoignage du talent de Callot comme peintre. Ce tableau est dans la salle des Allemands et des Hollandais. Il représente un guerrier vu à mi-corps, costumé à l'espagnole, avec coiffure à panache. On retrouve la manière piquante du gra-

[1] J'ai vu à l'Académie des Beaux-Arts de Venise quelques tableaux attribués à Callot. On les croit authentiques; je n'y ai guère reconnu l'artiste lorrain. Ce qui est hors de doute, c'est qu'à la vue des peintures attribuées à Callot on ne regrette pas qu'il ait pris une pointe au lieu d'un pinceau.

veur dans ce petit tableau; c'est la même pureté de dessin, la même touche fière et fine, la même grâce ingénieuse de composition. On dirait presque une page légère de Terburg. Du reste, il ne faut pas s'y méprendre, Callot n'a jamais été un peintre, pas plus que Jean-Jacques n'a été un musicien; l'effet du hasard ou du caprice ne doit guère compter dans les arts. Les enthousiastes de Callot ont voulu à toute force nous le représenter comme peintre; ils ont vu partout l'œuvre de son pinceau, peu s'en faut qu'ils ne l'aient déclaré plus fécond que Van Ostade. Je pense qu'il faut accorder plus de foi à Vasari, à Balduccini et à l'abbé Lanzi, qui gardent le silence sur Callot dans leurs histoires de la peinture.

Callot demeura dix ans à Florence. Cosme II étant mort, Ferdinand lui accorda pareille protection. Il fut même honoré, comme les beaux génies du grand-duché, d'une médaille d'or suspendue à une chaîne précieuse. Durant ces dix années de labeur à peine fleuries de quelques amours en plein vent, il grava, entre autres sujets dignes de son talent, *le Puits* et *le Purgatoire*, *le Voyage de la Terre-Sainte*, *le Massacre des Innocents*, *la Foire de l'Imprunetta*, *la Grande Passion*, *la Vie du Soldat*, et cent autres fantaisies charmantes et grotesques, toujours originales.

Ces planches sont presque toutes des merveilles de l'art; Callot y est arrivé à des effets magiques inconnus avant lui, inconnus après lui pour ses imitateurs même. Jamais le cuivre ne résistait à sa main puissante, sur le cuivre il créait; on peut pousser l'image jusqu'à dire qu'il tira un monde du chaos. Il ne fut pas un créateur sévère et naïf, car il voyait tout par le prisme de sa fantaisie.

Peut-être, en grand poëte, a-t-il compris que tout se touche dans la vie, le grandiose et le grotesque ; que, dans les pages les plus sérieuses de ce grand livre, il y a toujours le mot pour rire.

Dès la fin de son séjour à Florence, le travail était devenu sa seule passion, passion de plus en plus envahissante, sans pitié, sans relâche, qui le conduisit au tombeau jeune encore, mais déjà courbé, flétri, épuisé comme un noble cheval qui a couru le prix trop longtemps. Le pauvre artiste avait perdu sans retour, par un fatal aveuglement, ce trésor précieux qui s'appelle le temps. Malheur à ceux qne le temps dépasse et entraîne! Le pauvre Callot n'avait plus d'yeux que pour graver; s'il sortait de l'atelier, ce n'était que pour chercher des sujets de gravure : un mendiant, un soldat, quelque acteur bizarre de la comédie humaine. Il ne se donnait pas le temps d'admirer les grandeurs et les beautés de la création, ni le soleil, ni les étoiles d'or, ni les fleurs qui secouent leur parfum, ni les beaux soirs, ni les belles nuits, ni la verdure, ni les cascades, ni les filles de vingt ans. Il semblait que Dieu ne lui eût donné que le cuivre pour toute joie; du cœur et de l'esprit, il n'était plus guère question.

Il retourna à Nancy. Un soir, le vieux héraut d'armes, penché à la fenêtre, voyant s'arrêter un carrosse à la porte de sa maison, demanda à sa femme si c'était un équipage de la cour. La bonne dame Renée, qui voyait plus clair que lui du cœur et des yeux, s'écria en tombant sans force sur le rebord de la croisée : C'est Jacques! c'est ton fils! Le vieux héraut descendit en toute hâte, se demandant s'il était possible que son fils, le graveur de bouffon-

neries, revînt en équipage. Il l'embrassa gravement, et, après la première étreinte, il s'empressa de voir si les armes de Callot étaient peintes sur le carrosse. Il mit ses lunettes, et découvrit avec une joie orgueilleuse le blason de son fils : cinq étoiles formant une croix, « la croix du travail, a-t-on dit, car les étoiles indiquaient les veilles de Callot et ses espérances de gloire. »

Un peu fatigué de ses courses vagabondes, Callot résolut de finir ses jours à Nancy; il acheta une maison et se maria. On ne dit rien de sa femme Catherine Kuttinger, sinon qu'elle était veuve et qu'elle avait une fille. Ce devait être à coup sûr un mariage de raison. A peine marié, il devint très-dévot ; il assista à la messe tous les matins et passa tous les soirs une heure en prières. Était-ce pour remercier Dieu de lui avoir donné une bonne femme? Était-ce pour se consoler d'un triste mariage? Il se remit à l'œuvre, mais adieu les folles inspirations, adieu la satire et la gaieté! S'il lui revint quelques élans de ses beaux jours, c'est que la nature la plus éteinte reprend encore çà et là des étincelles. Son burin n'aborda plus que des sujets religieux ou des sujets sévères.

Son talent, comme tous les talents originaux, avait partout du retentissement; à Paris, à la cour même, on admirait ses prodigieuses fantaisies. Le roi Louis XIII, près de partir pour le siége de la Rochelle, appela le graveur lorrain dans sa suite en disant que celui-là seul était digne d'immortaliser ses victoires. Jacques Callot, un peu revenu des vanités humaines, plus touché de la gloire de Dieu que de celle des hommes, obéit avec quelque regret ; car comment irait-il à la messe là-bas au milieu de tous ces soldats sans foi ni loi? Après le siége, il re-

vint à Paris achever les gravures de ce fait d'armes. Il fut logé au Luxembourg, où il retrouva son ami Sylvestre Israël, et où il se lia avec quelques décorateurs du palais, décorateurs assez remarquables, tels que Rubens, Simon Vouet, Poussin, Philippe de Champagne et Lesueur.

Malgré ces amitiés illustres, la protection de Louis XIII, les mille attraits de Paris, Callot repartit pour Nancy dès que son travail fut à bout. Il aimait plus que tout autre la paix, le silence, l'horizon borné. Il laissa le soin d'éditer ses œuvres à son ami Israël, qui poussa la bonne amitié, je parle ici sans raillerie, jusqu'à signer de son nom grand nombre des gravures de Callot; mais le plus souvent il se contentait de les mettre en lumière, suivant son expression, c'est-à-dire de les publier. Voici à peu près le titre de toutes ces gravures : « *Les Misères et Malheurs de la guerre*, représentés par Jacques Callot, noble Lorrain, mis en lumière par Israël, son ami. » Quelquefois Israël veut faire le bel esprit; rien n'est curieux à voir comme ses naïvetés de style, on dirait un enfant ou un maître d'école qui tient la plume.

Callot était surtout revenu à Nancy par amour pour sa famille et sa ville natale. C'était un artiste national. « Il avait quitté avec mépris, dit un historien de Nancy, le peuple servile d'Italie; il était revenu à Nancy déposer humblement sa gloire et vivre de son génie. Il aimait son pays d'un amour noble et fier; en cela, il avait mordu aux traditions paternelles. Dans ses heures de loisir, il étudiait avec une religion toute nationale les hauts faits d'armes de la Lorraine, comme la défaite des Bourguignons, où les Nancéiens accordèrent au vainqueur de Gand, de Liége et de Montlhéry, Charles le Téméraire,

l'hospitalité de la mort. — Ah! s'écriait Jacques Callot avec l'historien latin, les Grecs sont glorieux par leurs guerres, mais surtout par le récit de leurs victoires. Il ne manque plus à notre pays qu'un Xénophon. — Il laissa parmi ses gravures inachevées une figure allégorique de la Lorraine, surmontée d'un blason ayant pour devise : *Dieu et mon épée.* En effet, dans le beau temps du vasselage universel, la Lorraine était maîtresse d'elle-même, maîtresse de sa gloire, de son travail et de sa pensée. Jacques Callot était venu dans la splendeur du duché royal; il avait assisté aux beaux règnes de Charles III et de Henri II. Toute la noblesse était illustre par ses actions, la bourgeoisie laborieuse et intelligente, le peuple heureux de ses chaînes légères; les arts étaient dignement représentés en peinture, musique et gravure; la religion avait pour appui la bonne foi de nos aïeux; l'industrie élevait déjà ses manufactures; le laboureur bénissait la paix honorable. Nancy, protégée de quatre bastions gigantesques, chefs-d'œuvre d'Orphée de Galéan, semblait dire aux étrangers, par les ornements en sculptures de ces bastions : Respectez l'empire des arts et de la liberté. Mais Jacques Callot eut la douleur d'assister à la décadence de sa *nation* (le mot est dans les écrits du temps). Charles IV, un soldat téméraire dont l'épée était toute la politique, laissa abattre peu à peu, par un fatal aveuglement, le noble et grand édifice que Henri lui avait confié; sous ses mains imprudentes, Nancy perdait tout, hormis l'honneur. L'origine des grandes infortunes qui vinrent accabler ce pays fut Gaston d'Orléans. Charles IV lui accorda sa sœur en mariage. Le cardinal de Richelieu fut irrité contre cet allié de son ennemi à ce point que

Louis XIII vint assiéger Nancy à la tête de ses meilleurs soldats. Le roi, sur les promesses du cardinal, s'imaginait qu'il allait réduire cette ville comme la Rochelle; mais il fut désappointé en découvrant que Nancy était la place la mieux fortifiée et la mieux défendue du monde chrétien.

Louis XIII se tint à distance et perdit courage. La mauvaise saison arrivait, on se désespéra sous la tente du roi, on parla de lever le siége, quand le cardinal, qui voulait un triomphe à tout prix, au prix de l'honneur même, en vint à ses fins [1] par un mensonge suivi d'une violation du droit des gens. Il attira le duc Charles près de Louis XIII, dans l'espérance de signer des préliminaires de paix. Le duc de Lorraine se présenta sans défiance au camp de l'armée française, où le roi, pour obéir au cardinal, le fit prisonnier et lui arracha l'ordre d'ouvrir les portes de Nancy. La princesse de Phalsbourg, qui défendait sa capitale en héroïne, ne voulait tenir aucun compte de cette dépêche d'un souverain captif; mais le gouverneur voulut obéir à son maître. Les Français, faut-il le dire? abusèrent de cette surprise; la garnison, contrainte de mettre bas les armes, pleurait de rage : « Ah! si nous avions su cela, le roi ne serait entré que par la brèche et sur nos corps! » Jacques Callot avait été du conseil tenu par la fière Henriette de Phalsbourg; quand il vit que tout était perdu, il s'enferma dans son cabinet pour comprimer sa colère; il pleura de rage en entendant les fanfares des vainqueurs étouffer les sanglots des vaincus.

[1] *Nancy*, — Histoire et Tableau, — par Guerrier de Dumast

Tous les artistes insouciants de la ville allèrent faire leur cour à Louis XIII, qui s'étonna de ne point voir Callot parmi eux. — Il a donc oublié mes bienfaits? dit Louis XIII à Claude de Ruet. Le peintre alla répéter au graveur le mot du roi. — Oui, dit le brave artiste avec indignation; oui, j'ai oublié ses bienfaits depuis qu'il est entré tout armé par les portes ouvertes de Nancy. — Claude de Ruet engagea son ami à le suivre au palais ducal, où Louis XIII donnait audience. — Jamais, dit Jacques Callot. — Le peintre le laissa à sa colère et à sa douleur; à peine était-il sorti, qu'un ordre vint signé du duc Charles : « Jacques Callot est appelé au palais devant le roi. » — Eh bien! donc, j'irai, mais sans courber le front. — Le roi l'accueillit très-gracieusement : — Maître Callot, nous n'avons pas oublié que vous avez mis votre talent au service de notre gloire; vous avez retracé pour les siècles futurs la prise de l'île de Ré et le siége de la Rochelle; à cette heure, vous allez représenter le siége de Nancy. — Callot, qui se sentit outragé, releva fièrement la tête : — *Sire,* répondit-il, *je suis Lorrain, je me couperais plutôt le pouce!*

Ayant dit cela, Jacques pensa bien qu'il allait payer cher sa réponse audacieuse. Toute la salle fut en rumeur, les courtisans se récrièrent, des épées furent tirées; sur un signe, des soldats armés de pertuisanes se montrèrent à la porte; d'un autre côté, les nobles lorrains demeurés fidèles à leur pays firent cercle autour de Callot, décidés à le protéger et le défendre, quand Louis XIII, qui avait çà et là l'âme d'un roi et d'un homme, dit à Callot, à la grande surprise de toute la cour et de l'artiste lui-même : — Monsieur Callot, votre réponse vous honore. — Et, se

tournant vers les courtisans : — Le duc de Lorraine est bien heureux d'avoir de tels sujets[1] !

Cette même année, Jacques sentit déjà les atteintes du mal qui le tua lentement. Il voulut d'abord échapper à son amour du travail ; il rejeta le burin, il passa la belle saison à Villers, où son père avait une campagne. Il suivit d'un œil souriant les jeux folâtres de la fille de sa femme ; il l'emmenait en ses promenades pour la voir bondir dans la rosée comme une biche en gaieté. La nature, qui est une bonne mère pour ceux qui souffrent, loin d'apaiser le mal de Callot, l'irrita peut-être par son éclat printanier, son baume pénétrant, ses joyeuses chansons. D'ailleurs, Callot ne voyait guère ce tableau si doux des prairies diaprées, des bois frémissants, des haies en fleurs, des vergers épanouis. Il contemplait les images fantasques de son imagination ; il contemplait surtout alors... devinez quoi? le diable, Satan, ses peuplades infernales, ses flammes éternelles! Callot croyait fortement au diable, à ses pompes, à ses œuvres ; il voyait s'agiter sous son regard catholique les sept Péchés capitaux en personne avec leurs attributs. Callot commençait déjà dans sa pensée son grand œuvre de la *Tentation de saint Antoine*, poëme burlesque et grandiose dont presque toutes les pages sont dignes de l'Arioste et du Dante.

Ce fut aux portes du tombeau que Jacques Callot exécuta cette œuvre étrange avec une pieuse vénération pour

[1] Callot était un noble caractère. De Ruet, son ami, peintre d'histoire, directeur des fêtes sous les ducs Henri et Charles, le décria : Callot, pour se venger à sa manière, grava en pied le portrait de son ami, et le lui envoya avec des vers enthousiastes.

saint Antoine. Ne voyez pas là du grotesque à faire peur ou à faire plaisir. Callot a voulu représenter le triomphe de la vertu résistant par le signe de la croix à toutes les attaques de l'enfer. C'est une œuvre pieuse faite, entre la messe et la prière du soir, par un poëte fantasque mais chrétien; c'est un vaste tableau d'une belle ordonnance, où l'on trouve fidèlement traduite la pensée de l'Évangile.

La *Tentation de saint Antoine* est à coup sûr une œuvre sérieuse. Callot, qui croyait au diable, comme Hoffmann, cet autre rêveur de la même famille, se fût bien gardé d'en rire. Il faut s'en prendre à son talent capricieux s'il a fait le diable si espiègle. Tous les accessoires de ce grand tableau nous paraîtraient moins grotesques, si nous pouvions nous-mêmes croire un peu plus au diable. Toutes les allégories imaginées par Callot sont étranges, mais très-orthodoxes. L'idée de la *Tentation* lui vint à la lecture de Dante; il relut le grand poëte italien, il alluma son imagination aux rayons lumineux et fantastiques de cet astre de poésie, enfin il créa à son tour un poëme sur cuivre digne de l'autre poëme par la fougue, la force et le délire, poëme étrange qui sent bien son enfer et qui ferait peur au diable lui-même.

Les médecins lui ordonnèrent d'abandonner le travail, de vivre sans souci à la campagne, au grand soleil et au grand air. Il ne tint pas compte de l'ordonnance des médecins; il voulut consacrer ses dernières forces à parachever son œuvre immense, ne trouvant de charme que dans le travail. Il était la proie d'une tristesse sans cause apparente; il n'avait plus d'ardeur à rien, hormis à prier Dieu; il n'était pas mort, et il n'était déjà plus de ce

monde; c'en était fait de son cœur, il porta plus d'une année le deuil de lui-même. Il faut croire que Catherine Kuttinger ne fut point pour lui une autre signora Bianca.

A ses derniers jours, cependant, Callot sembla renaître à la vie; il secoua la poussière du tombeau avec ses songes trop catholiques, son cœur tressaillit encore une fois, un rayon de sa jeunesse ranima son âme éteinte. Il ressaisit sa pointe et grava, avec tout le feu de son meilleur temps, la planche connue sous le nom de *la Petite Treille*. Figurez-vous une troupe de paysans attablés sous un berceau de vignes, à la porte d'un joyeux cabaret de village, célébrant par un baiser à leurs belles chaque broc de vin clairet qu'ils vident en chantant. C'est un dimanche après vêpres; le soleil descend à l'horizon, toute la nature est en fête, les oiseaux chantent sur les branches touffues où serpente la vigne en fleurs; sous les grands ormes frémissants, le ménétrier agace son violon pour appeler les filles. En voyant la joie sereine de ces buveurs, on se demande si le bonheur est au fond de leurs brocs, sur la lèvre de leurs belles, dans l'épanouissement de la nature. On s'arrête à ce tableau avec un charme infini, on prendrait, sans se faire prier, une place à la table rustique, on rejetterait sans regret sa petite part de vanité, pour respirer sous cette treille enchantée. Qui sait si Callot, désabusé de tout, n'a pas écrit là en mourant son dernier rêve?

Callot acheva de mourir le 25 mars 1635, âgé de quarante-deux ans; on l'inhuma dans le cloître des Cordeliers; on lui éleva un tombeau fastueux parmi les sépultures de la famille des ducs de Lorraine, tombeau surmonté d'une pyramide où était suspendu le portrait

de l'artiste, peint sur marbre noir par son ami Michel Lasne. C'était un portrait de grandeur naturelle, d'une touche assez fière; dans le cadre en pierre, une guirlande de feuilles de chêne était sculptée. Était-ce l'emblème des vertus nationales de Callot? Le génie de son art, appuyé contre l'entourage, soutenait d'une main sa tête pensive, et de l'autre portait une palme. Callot était représenté avec des cheveux noirs partagés sur le front et coupés à la manière des curés de sa paroisse; une touffe de barbe en pointe au menton, des yeux ardents, un teint coloré. Il était vêtu d'un pourpoint noir, avec large fraise et manchettes retroussées. Enfin, il avait au cou la chaîne d'or et la médaille du grand-duc de Florence. Au-dessous du portrait, sur une table de marbre, on lisait cette épitaphe d'un nouveau genre :

A LA POSTÉRITÉ.

« Passant, jette les yeux sur cette écriture, et tu sauras combien mon voyage a esté advancé; tu ne seras pas marri si que je retarde un peu pour le tien : je suis Jacques Callot, ce grand et excellent cacographe qui repose en ce lieu en attendant la résurrection des corps. Ma naissance fut médiocre, ma condition noble, ma vie courte et heureuse; mais ma renommée a esté et sera sans pareille. Personne ne m'a été égal en toutes sortes de perfections pour le dessin et la gravure sur l'airain. Toute la terre a consenti aux louanges extraordinaires qui m'ont esté données, sans que pour cela je sois jamais sorti de ma modestie naturelle. Je naquis à Nancy, l'année 1594, et mourus aussi à Nancy, le 25 mars 1635, au regret in-

croyable de la Lorraine, ma patrie, et de tous les plus rares esprits de notre siècle, et principalement de Catherine Kuttinger, mon épouse, qui, pour un dernier témoignage d'amitié, m'a fait ériger ce tombeau.

« Prie Dieu pour celui qui te ne priera jamais de rien, et passe. »

Les cordeliers, ne trouvant pas cette épitaphe à leur gré, l'effacèrent pour inscrire une épitaphe latine en beau style lapidaire; terminée par ce distique : *Stabit in æternum nomen et artis opus*. Un ami de Callot, qui ne comprenait rien au grimoire des cordeliers, traça sous l'épitaphe latine ces lignes qui sont des vers, si j'en crois les rimes :

En vain tu ferais des volumes
Sur les louanges de Callot,
Pour moi, je ne dirai qu'un mot :
Son burin vaut mieux que vos plumes.

Cette dernière épitaphe fut conservée; on l'inscrivit sur un petit marbre ajouté sous le médaillon; seulement on fit un *erratum*; au lieu de *vos plumes*, on mit *nos plumes*, pour ne pas contrarier ces bons cordeliers. Il en coûte quelque chose pour être enterré en grand seigneur : en 1793, les sans-culottes, croyant avoir affaire à un grand-duc, mutilèrent le portrait et détruisirent le tombeau. On retrouva la moitié du portrait, on parvint à sauver ce débris curieux. Après avoir subi les atteintes de la Révolution française, les cendres de Callot, retrouvées en 1825, ont été religieusement transportées dans l'église. Callot repose, côte à côte avec les ducs de Lorraine, sous un tombeau en autel surmonté d'une pyra-

mide. Il faut espérer qu'il reposera en paix cette fois jusqu'au jugement dernier.

Avait-elle lu cette pompeuse épitaphe, la petite-nièce de Callot, la mère de madame de Graffigny, qui de toutes les planches de Jacques Callot, les vraies armoiries de la famille, se fit faire une belle batterie de cuisine? O vanité des épitaphes!

VI

L'œuvre de Callot se compose de près de seize cents planches, en y comprenant celles signées d'Israël. Il faut passer à vol d'oiseau sur presque tous les petits sujets religieux : Callot sans fantaisie n'est plus lui-même. On voit qu'il s'ennuie à ce travail de petite patience. Où il s'épanouit dans tout son luxe, dans tout son éclat, dans toute son originalité, c'est dans la *Tentation de saint Antoine*, la *Foire della Madona Imprunetta*, les *Supplices*, le *Massacre des Innocents*, les *Malheurs et Misères de la Guerre*, les gueux de toute forme et de toute espèce, depuis le spadassin effronté jusqu'au mendiant qui se drape dans ses guenilles. C'est dans cette galerie étrange que se peuvent étudier tous les trésors qu'il a prodigués dans l'art de créer en gravant.

Il gravait avec une agilité merveilleuse, il a plus d'une fois terminé une planche en un jour; ce n'était souvent qu'un jeu pour sa main féerique et son imagination si riche et si vive. Il lui arrivait, comme dans son *Livre des Caprices*, dans ses fantaisies et ses grotesques, de laisser

aller sa main à l'aventure; il devisait avec ses amis, jetait un mot plaisant en même temps qu'un trait bizarre, et s'étonnait lui-même d'avoir créé une figure. Et son burin était si fécond en ressources, que dans ses innombrables créations il ne se reproduisait jamais. C'était d'ailleurs un artiste sérieux, étudiant sans cesse, plein de son labeur, aimant l'odeur de la lampe. Il avait la passion de créer des gueux, des matamores, des scaramouches, comme d'autres ont celle de jouer; c'était presque de l'ivresse : quand il veillait, il disait à ses amis qu'il passait la nuit en famille.

La gravure à l'eau-forte est, comme on l'a dit, l'écriture de la pensée de l'artiste. Avec elle, toute liberté de touche et de fantaisie. Elle ne glace pas l'inspiration par sa marche patiente, elle a les fières allures de la cavale emportée. Callot, si varié, si original, si capricieux, si abondant, si improvisateur, est le grand maître de la gravure à l'eau-forte.

Son génie a divers caractères dignes d'étude; il est surtout hardi et fantasque. Quel que soit son déguisement, il étonne toujours. Sa manière est très-précise de dessin et très-finie sans labeur; aussi il exprime sans nulle confusion les mille actions tourbillonnantes des foires, des siéges, des camps, des spectacles. Il lui fallait, pour bien faire, peu de place et beaucoup de personnages; car en deux traits il créait une scène, un caractère, une physionomie. Selon le révérend père dom Calmet, « il est telle gravure de Callot où l'on peut, sous un écu de six francs, cacher cinq à six lieues de pays et une inconcevable multitude de figures toutes en action. » Jamais, en si peu d'espace, on n'a eu tant de feu, d'esprit, de finesse et de

charme; jamais on n'a été plus pittoresque. Salvator Rosa lui-même, dans ses eaux-fortes, ne surpasse pas le pittoresque du graveur lorrain. Toutefois, malgré sa merveilleuse adresse, Callot ne frappe pas toujours juste ; il vous éblouit, mais ne vous convainc pas [1]. Il a surtout l'art de saisir et de surprendre ; une fois qu'il vous tient sous le charme d'une gravure, il ne vous lâche pas que vous n'ayez vu et revu la moitié de toutes ses magiques créations; je dis la moitié, car on ne peut jamais tout voir [2].

Venu après Albert Dürer et avant Rembrandt, Callot,

[1] Callot a des admirateurs plus enthousiastes : « Que de noblesse et d'élévation dans son style, s'il traite des sujets historiques et surtout des sujets sacrés, tels que le Nouveau Testament, la vie de la Vierge, le passage de la mer Rouge, le massacre des Innocents, le martyre de saint Sébastien, et tant d'autres ! L'enfant prodigue n'est-il pas aussi noble quand il prend congé de son père, qu'il est dégradé quand il revient implorer son pardon ? Qu'on remarque le beau maintien de cette dame, l'élégance de son cavalier, en opposition avec l'attitude humiliée du pauvre qui implore leur pitié. Quelle fierté dans ce chef de guerre, quelle charité dans ce religieux qui exhorte le patient à la mort ! Partout on retrouvera les mêmes contrastes et la même vérité, dans l'audace du crime et dans l'effroi des tourments, dans les jeux du peuple et dans les exercices des grands, dans l'ignoble effronterie du farceur et dans la céleste résignation du martyr.

[2] Il s'est rencontré un sculpteur sur bois, un bon bourgeois de Nancy, Laurent Mannoyse, qui a mis en relief la plupart des grotesques de Callot. L'œuvre de cet excellent figuriste était des plus curieux et des plus variés. Ses grotesques ont paré la cheminée et le bahut de nos pères. « Ces figurines, disait, il y a cent ans, le cordelier F. Husson, dans son éloge de Callot, remplacent avec agrément, sur les cheminées de Paris comme à Nancy, les magots de la Chine. » On citait ces mendiants comme de petites merveilles. Le temps a tout éparpillé, tout mutilé, tout détruit ; il ne nous est resté que le nom de l'artiste.

malgré tout son génie, s'efface un peu entre ces deux grands maîtres en l'art de graver. Albert Dürer est une imagination toute allemande ; il est naïf jusqu'au sublime, il dédaigne l'esprit et la manière. Il lui manque l'idéal du beau, mais il caresse avec amour l'idéal de l'expression. Le sentiment est son génie. Il copie la nature qu'il a sous les yeux, comme fait Callot ; mais Albert Dürer, s'élevant à la plus haute mission de l'art, ennoblit ses créations par la pensée et l'expression. Callot, plus amoureux de la forme, se contente de faire jouer à son monde sa comédie fantasque. Le premier nous touche et nous fait rêver ; le second, avec toute sa grâce piquante, son esprit original, son joli contour, nous éblouit et nous amuse. Raphaël, voyant les gravures sur bois d'Albert Dürer, lui demanda son portrait en lui envoyant le sien. Van Dyck, voyant les merveilles de Callot, voulut peindre ce maître à son voyage en Flandre ; ils firent aussi un échange : pendant que Van Dyck peignait, Callot dessinait son peintre. Si je ne craignais de comparer, je dirais qu'entre Callot et Albert Dürer il y a la distance du divin créateur de l'*École d'Athènes* au chevaleresque portraitiste flamand.

Rembrandt, qui touche à la grande famille de Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Corrége, Titien et Rubens, a été aussi, comme l'artiste lorrain, un peintre des haillons ; mais s'il est la plus haute poésie en guenilles, Callot n'est souvent que le caprice en guenilles. Rembrandt néglige le contour pour l'effet, Callot néglige l'effet pour le contour ; l'un est la couleur en gravure, l'autre le trait. Callot, né aux portes de l'Allemagne et de la Flandre, n'avait rien de la naïveté des Allemands, rien

du naturalisme des Flamands : né Français, il avait la netteté, le rire clair, la philosophie de sa nation ; de plus, en Italie, sa seconde patrie, il avait trouvé le caprice spirituel et la hardiesse savante. Malgré la diversité de leur génie et de leur caractère, Albert Dürer, Rembrandt et Callot seront toujours confondus dans une égale admiration, quand on parlera de ceux qui ont créé par la gravure. Tous trois ne se proposaient pas le même but, mais tous trois ont touché leur but[1].

Nul n'a si abondamment que Callot moissonné avec une faucille d'or dans le pays verdoyant de la Fantaisie. La fantaisie est la dixième Muse, elle voyage dans le bleu. Si elle descend sur la terre, son domaine est partout où il y a des roses à cueillir. Elle néglige le fruit doré qui courbe la branche. C'est une écolière qui s'attarde le long des buissons odorants, qui se détourne pour cueillir un bluet ou pour boire au ruisseau. Elle va toujours comme l'abeille sur les fleurs rouges ; elle butine la poésie sur les haies vives des sainfoins ; mais l'abeille retourne à sa ruche, tandis que l'écolière s'égare à la poursuite de ses chimères. La muse de Jacques Callot était la Fantaisie : esprit, grâce, rime, rien ne manquait à ce joli poëte ; rien, hormis la raison. Sa Fantaisie, c'est la vive bohémienne qui cache ses guenilles sous son air de jeunesse et de folie. D'où vient qu'elle nous charme sans nous émouvoir profondément ? C'est que Callot n'a pas

[1] Callot, ne voulant jamais rester en deçà du but, l'a souvent dépassé dans les hasards de sa verve. Son expression est quelquefois outrée. Ayant peur de ne pas assez dire, il dit trop : comme ces prédicateurs emportés par l'ivresse de l'éloquence et non par le sillon lumineux de la pensée.

peint l'homme avec sa joie ou sa douleur; il a peint un masque curieux qui grimace la douleur ou la joie. Cet éternel tableau des misères humaines n'attriste ou n'égaye que l'esprit. Sa comédie de quinze cents actes n'est donc ni franchement gaie, ni franchement triste ; il s'arrête à l'écorce, il ne frappe qu'à coups légers. Ses plus beaux tours de force dans les scaramouches, ses plus jolies grimaces dans les gueux nous font sourire du bout des lèvres, un sourire qui flotte, comme il flottait lui-même, entre le naturel et la manière. Son œuvre n'est pas le tableau de la vie, c'en est le carnaval ; ses guenilles ne sont que des déguisements. Quoique Français, il n'a rien de la profondeur comique de Molière ni de la naïveté gauloise de la Fontaine. Mais ce carnaval de Callot est éblouissant ; c'est toute l'histoire de la belle gaieté italienne qui a jeté son premier chant dans l'Arioste, et dont le dernier éclat de rire retentit au dix-huitième siècle dans les comédies de Gozzi.

—

AMI CALLOT,
PHILOSOPHE RÊVEUR SOUS TES GUENILLES HYPERBOLIQUES,
POÈTE ATTRISTÉ SOUS TON RIRE ÉCLATANT,
SI J'AI MANQUÉ TON PORTRAIT, PRENDS TON CRAYON SATYRIQUE,
ET D'UN TRAIT VENGEUR CRUCIFIE-MOI
PARMI TES PLUS FANTASQUES SILHOUETTES.

RAOUL ET GABRIELLE.

I

Depuis que les romanciers ont pénétré dans le labyrinthe de la passion contemporaine avec le fil d'Ariane, ils se sont perdus et retrouvés tant de fois, qu'en vérité on ne rencontre plus un coin inconnu. La forêt vierge a été profanée sous chaque ramure. Pas une violette cachée qui n'ait été découverte et cueillie pour embaumer quelque page romanesque.

Le roman n'est plus là. Il faut laisser à la destinée le temps d'écrire encore dans les cœurs; il faut que la passion se révèle sous une autre forme, car la passion change de masque à chaque génération. Qu'il y a loin de la Régence à l'hôtel Rambouillet, de Jean-Jacques à Voltaire, des bergères de Boucher aux nymphes de Prudhon! En attendant cette métamorphose, voyageons dans le passé, arrêtons-nous une heure dans ce roman touffu où chan-

tent l'amour et la poésie du douzième siècle, le roman de Raoul et de Gabrielle, un roman qui s'est fait tout seul, et qui est encore, n'en déplaise à l'ombre de Bernardin de Saint-Pierre, le plus beau de la littérature française, à part celui de l'abbé Prevost.

Ce roman est écrit mot à mot dans les poésies du héros et de l'héroïne, dans la tradition et dans les miniatures du temps, point du tout dans le drame de du Belloy. J'écris ceci sur la haute tour de Coucy, en évoquant les fantômes du passé.

II

Le château de Gabrielle a disparu, mais la tour de Coucy est encore debout, fière, mystérieuse, gigantesque.

Les monuments de l'art gothique n'ont pas, comme ceux de l'antiquité, une rose vermeille de jeunesse. On y respire l'odeur du sépulcre, ils parlent avec éloquence du ciel qui nous couronne : mais, pour en montrer le chemin, ils indiquent la sombre voie du tombeau.

La tour de Coucy, élevée sur une montagne qui domine la vallée d'Or, est une des pages les plus éloquentes de l'histoire de France. On dirait un vieux roi de la première race, couronne au front, debout sur un trône imposant. C'est une ruine si majestueuse, que l'idée n'est venue à personne de l'utiliser, dans un siècle où les utilitaires ont tout envahi. On la respecte comme un temple formidable, dont l'autel est renversé, mais dont le dieu vit encore.

La fondation du château date de 880. Un archevêque de Reims en posa la première pierre. Charles le Simple y fut enfermé en 929. L'histoire commence par la prison. Le château passa des mains du comte de Vermandois dans celles des comtes de Senlis, bientôt dans celles de Hugues, comte de Paris, enfin dans celles de Thibaut, comte de Champagne; mais c'est sur la souche des comtes de Vermandois que fut greffée cette puissante famille des sires de Coucy : *Roy ne suis, ne prince, ne duc, ne comte aussi, je suis le sire de Coucy.* Celui qui avait adopté cette fière devise aspirait au trône de France; un autre Coucy disputa la couronne à l'Autriche; un troisième prit le titre de *sire de Coucy, par la grâce de Dieu.*

Et, en effet, les sires de Coucy étaient rois sur leurs terres, et quelquefois sur celles de leurs voisins. Ainsi Enguerrand Ier, dans ses excursions vaillantes ou seulement aventureuses, rencontra à Château-Porcien la belle comtesse Sybille, célèbre par le nombre de ses amants. Elle venait d'épouser le seigneur de Namur, mais il était parti pour la guerre. Enguerrand enleva, sans trop de violence, Sybille, et l'épousa devant Dieu et devant les hommes, en attendant que l'autre fût revenu de la guerre. L'Église se disposa à lancer ses foudres sacrées, *mais c'était un sire de Coucy!*

Le premier mari déclara la guerre à Enguerrand. Ce fut une guerre d'extermination. On coupait les pieds aux prisonniers, et on leur disait : « Allez, vous êtes libres. » Les plus privilégiés étaient pendus et mouraient en prononçant le doux nom de Sybille. Enfin la guerre cessa, parce que Sybille trompa ses deux maris. Cet Enguerrand était père du célèbre Thomas de Marle, « qui comptait

sur ses doigts ses crimes de la veille » comme prière du matin.

III

C'est au milieu de cette rude époque que nous voyons se détacher, toute radieuse, dans l'auréole de la jeunesse et de l'amour, la figure de Raoul de Coucy.

C'était le temps des tournois et des ménestrels; on se reposait des guerres religieuses et barbares dans toutes les délicatesses de la galanterie. Raoul de Coucy vit dans un tournoi Gabrielle de Vergies; elle était belle entre les plus belles; vingt printemps avaient couronné son front de roses et de lis; mais sa blanche main, qui, selon les vers du temps, n'eût pas rougi dans la neige, elle l'avait donnée à Eudes, seigneur de Fayel, qui n'était ni un guerrier ni un poëte, mais un rustique chasseur, amoureux des forêts.

Dans ce tournoi, Raoul ne parla à Gabrielle que par ses yeux passionnés. Elle eut l'air de ne pas comprendre; pourtant, quand elle monta sur son palefroi sur l'ordre du seigneur de Fayel, elle laissa tomber sur Raoul un regard qui l'éblouit et l'enivra.

Raoul, de retour à Coucy, y trouva un ménestrel qui courait la province, un de ces extravagants poëtes, sans feu ni lieu, qui mettaient leur poésie au service de ceux qui n'en avaient pas. Jusque-là, Raoul n'avait pas écrit un vers : ce fut l'amour qui lui ouvrit le sanctuaire de la poésie.

Quand il eut soupé en compagnie du ménestrel, il lui raconta sa vision toute céleste au tournoi. Le ménestrel était, comme ses pareils, grand coureur d'aventures, et recherchait sans peur le péril des galantes entreprises. Il dit à Raoul : — Si vous n'osez aller vous-même chez le sire de Fayel dire à sa femme que vous mourez d'amour pour elle, je vais partir en votre nom et je lui chanterai à la barbe de son mari le lai le plus tendre que jamais amoureuse ait entendu.

Raoul consentit à prendre le ménestrel pour ambassadeur; mais le ménestrel partit et ne revint pas, n'osant reparaître aux yeux de Raoul, après avoir été mal accueilli au château de Fayel.

Raoul, cependant, aguerri par sa passion, se décide à aller lui-même chanter les joies et les tristesses de son cœur au château de Gabrielle. Il monte à cheval et se met en route dans le charme des visions amoureuses.

Il arrive au château, effrayé des battements de son cœur. On l'introduit dans une grande salle aux noires solives, où étaient appendus des trophées de chasse. Gabrielle était seule dans l'ogive de la fenêtre, regardant par les vitres encadrées d'arabesques les nuages fuyant dans le ciel. Raoul mit un genou sur la dalle, alla s'asseoir devant Gabrielle, et la contempla en silence.

Elle était si belle avec ses cheveux retenus par un cercle d'or et sa robe aux banderoles flottantes, qu'il était tout yeux et ne pouvait trouver un mot à dire.

Gabrielle était si parfaite,
Que Dieu pour aimer l'avait faite.

J'ai sous les yeux la vieille miniature qui représente

Raoul et Gabrielle à cette éloquente entrevue. Il est chaussé de mules pointues, comme l'empereur de Chine. Il est armé d'un coutelas, dont le manche d'ivoire est en forme de cœur : charmant bijou de l'époque. Cela veut dire : vivre avec vous, ou mourir sans vous. Il a un collier d'argent à demi caché par une longue barbe et de longs cheveux. Il lève la main comme un point d'admiration devant Gabrielle. La châtelaine de Fayel semble attendre qu'il s'explique.

Enfin, elle alla au-devant de sa confession par ces paroles si naïvement engageantes : — Messire de Fayel est au bois depuis hier matin.

Raoul, enhardi, se mit à chanter : — Jamais mes yeux ne furent assouvis de regarder sa face douce et tendre, ses blanches mains, ses doigts effilés qui font éprendre d'amour, ni ses beaux bras, ni son gentil corps souple comme un roseau qui ondoie au vent, ni ses cheveux blonds comme la gerbe en août; toutes les beautés qui resplendissent dans les autres sont réunies en elle.

Il ne s'arrêta pas à cette strophe : dans la seconde, sans doute, il s'enhardit trop, car soudainement la dame de Fayel lui rappela qu'elle était engagée dans le fort lien du mariage.

Cependant Raoul fut tenu au souper; mais il ne put ni boire ni manger. — Mangez donc, lui disait malicieusement la dame de Fayel; je vous en prie par la foi que vous me jurez. Faites un peu meilleure figure. — Hélas! je suis trop amoureux. — Je ne m'afflige pas de vos chagrins, seigneur Raoul, car on m'a dit que chagrin d'amour ne durait qu'une saison.

Le chasseur rentra comme ils étaient à table. Il ne

pensa pas à s'alarmer de la visite du sire de Coucy; il lui dit qu'il serait toujours le bienvenu sous son toit. Il raconta avec un naïf orgueil toutes ses prouesses de chasse. Il promit à Raoul de conduire un jour sa meute dans les bois de Coucy.

Quelques jours après, Raoul revint à Fayel. Cette fois, Gabrielle essuya les larmes de son amant. Toutefois, elle lui dit que tout ce qu'elle pouvait faire pour lui serait de pleurer avec lui, mais qu'elle ne trahirait pas la foi jurée.

Raoul revint encore, toujours plus amoureux, toujours plus suppliant. Il trouvait le plus souvent Gabrielle seule; il la quittait à l'heure où rentrait le sire de Fayel. Maintes fois il lui parla de l'enlever pour la conduire en Champagne, en l'un de ses châteaux, qui serait pour eux le paradis terrestre. À ces paroles, elle s'indignait toujours et menaçait de lui fermer sa porte. Mais Raoul avait trop vaillamment combattu et avait fait trop de brèches pour s'arrêter en chemin. — Je ne vous ai jamais vue, lui dit-il, qu'à la lumière du jour ou à la lumière des lampes d'argent; je veux vous voir, ma belle châtelaine, à la lumière amoureuse de la lune et des étoiles. — Moi, je vous y vois tous les soirs, répondit Gabrielle de sa voix si douce; quand la lune se lève, je descends dans ces parterres, et votre chère figure m'apparaît comme une vision sous tous les arbres où je passe. Plus d'une fois, vous le dirai-je? il m'est arrivé de sortir par la tourelle qui regarde vers Coucy, et de marcher une heure, comme si j'allais à votre rencontre; je sais bien que vous ne viendrez pas, mais je suis heureuse comme si vous deviez venir.

Raoul ne dit pas qu'il viendrait, mais il vint.

La première nuit, Gabrielle ne sortit point de la tour;

mais la seconde, Raoul, appuyé sur la porte, entendit le bruit de la clef dans la serrure. Elle ouvrit; d'une main il saisit la main de Gabrielle, de l'autre il saisit la clef. — Puisque aussi bien j'ai celle de votre cœur, pourquoi n'aurais-je pas celle de votre château?

Toute une saison se passa pour eux en rendez-vous nocturnes. Jamais la lune n'avait vu de ses yeux mélancoliques des amoureux si passionnés : ils ne se voyaient qu'une heure, mais pour eux, tout le jour et la nuit, c'était cette heure-là.

Cependant Raoul, qui naguère encore était le beau chevalier partout renommé, ne voyait plus ses amis, n'allait plus aux tournois, ni aux fêtes des châtelains. Vainement une de ses voisines, ennuyée de sa solitude, tenta de l'appeler à elle et de l'emparadiser dans son château. Il se laissa prendre d'abord, car la dame était jolie; mais l'image de Gabrielle triompha. La châtelaine dédaignée dit à Raoul qu'elle se vengerait. — Je sais, lui dit-elle, pourquoi vous ne me voyez pas quand je suis devant vous, c'est que vous aimez Gabrielle de Vergies; mais prenez garde, le seigneur de Fayel est mon cousin.

Raoul ne prit point garde; il alla, selon sa coutume, au château de Fayel. Il prit la clef et ouvrit la porte de la tourelle; mais, s'étant aventuré dans l'ombre, il saisit une main qui n'était pas celle de son amante. — Je suis trahi, s'écria-t-il; à moi, mon coutelas! Il avait reconnu le sire de Fayel.

Il y eut un combat à outrance. Le sire de Fayel avait du renfort, mais Raoul combattait pour revoir Gabrielle. Toutefois, si Gabrielle ne fût arrivée dans la tourelle, forte par l'amour même dans l'épouvante, c'en était fait de son

amant. Les femmes de cette époque amoureuse et barbare ne se contentaient pas de tomber à genoux et de pleurer. Elles étaient vaillantes dans la passion et dans le danger.

IV

Six semaines se passent. Voyez-vous là-bas dans la vallée, à travers les saules, le toit jaune et la cheminée rouge de ce petit moulin babillard qui tourne le jour et la nuit? Depuis hier, on y trouve un gentil meunier qui se nomme Raoul et qui chante tristement un lai d'amour; il est vêtu de toile et couvert de farine; mais, sous la toile et sous la farine, on voit bien que ce gentil meunier n'a point passé sa jeunesse à moudre du blé. Pourquoi Raoul de Coucy est-il donc venu là? Est-ce qu'il s'est épris soudainement de la meunière?

Depuis six semaines qu'est devenue Gabrielle? Le sire de Fayel a mis son château en état de siége. Sa femme a pleuré, mais sans montrer ses larmes. — Eh bien! lui dit-il un jour, est-ce que vous pensez encore au sire de Coucy? — Depuis si longtemps que je ne l'ai vu, comment voulez-vous que je ne l'aie point oublié? Je ne vous demande qu'une chose, seigneur de Fayel, c'est d'empêcher que je ne meure d'ennui; donnez-moi quelques distractions. Ainsi, pourquoi ne vous accompagnerais-je pas à la chasse?

Le sire de Fayel aimait sa femme comme tous les Sganarelle du moyen âge et d'aujourd'hui. Il lui permit de

l'accompagner dans les bois. Après trois ou quatre promenades, elle avait trouvé le moyen d'envoyer prévenir le sire de Coucy qu'elle serait le dimanche au moulin du Gué, ce qui explique la métamorphose de Raoul. Mais comment ira-t-elle au moulin du Gué, cette amante passionnée qui en remontrerait aux héroïnes de George Sand?

Le dimanche, elle a entendu la messe dans la chapelle du château. Le chapelain lui a donné sa bénédiction; elle supplie le sire de Fayel de monter à cheval et de l'accompagner dans le vallon pour aller entendre les chansons des moissonneurs.

Elle l'entraîne vers le gué du moulin, lui disant que jamais elle ne s'était sentie si heureuse qu'en cette promenade. Arrivée au gué, elle lance son cheval et se précipite elle-même en pleine eau. Le sire de Fayel se jette après elle, la soulève et l'entraîne sur la rive. — Et maintenant, lui dit-il, que vais-je faire de vous en ce piteux état? — Je suis plus morte que vive. Mais n'entends-je pas le bruit d'un moulin? Portez-moi là, et courez au château me chercher d'autres habits.

Le jaloux sire de Fayel porta sa femme au moulin. Raoul était sur le seuil. — Mon brave homme, accordez pour une heure l'hospitalité à la dame de Fayel. Allumez-lui un bon feu; dites à votre femme de veiller sur elle et de lui ouvrir son lit. Je retourne au château pour revenir bientôt.

Il partit. Faut-il dire que Raoul prit Gabrielle dans ses bras et qu'il la sécha sous ses baisers?

Trouve-t-on dans les romans modernes des inventions plus hardies et des pages plus fraîches? C'est toute une

suite de tableaux d'un accent pittoresque, d'une couleur vive et charmante.

Quand le sire de Fayel revint au moulin avec une robe, Gabrielle était couchée et ne voulait pas s'habiller; elle dit à son mari qu'elle était malade et qu'elle ne pourrait de longtemps retourner au château.

L'historien n'a pas raconté mot à mot toutes les jolies scènes de cette comédie. Ce moulin a été pour les deux amants un jardin d'Armide. L'amour a cela de beau, qu'il crée un paradis partout.

V

Raoul et Gabrielle ne pouvaient pas toujours rester au moulin. Il y avait un vrai meunier et une vraie meunière qui s'ennuyaient de ne plus faire de farine. Et puis, celle que faisaient les deux amoureux n'était pas toujours d'or et de neige, dit la chronique, car plus d'une fois, en leurs ébattements joyeux, ils oubliaient d'engrainer à point. Ce fut pourtant au moulin, au bord des étangs, sous les saules verts du pré, dans la saveur rustique, qu'ils furent heureux à plein cœur. Ils avaient des sentinelles pour les avertir, par un air de chalumeau, quand le sire de Fayel venait au moulin, en allant à la chasse.

Gabrielle, surprise plus d'une fois dans le duvet de pêche de la santé, ne put persister à se dire malade. Le sire de Fayel donna un cheval au meunier pour avoir si bien gardé sa femme, et emmena enfin Gabrielle. Il apprit trop tard la comédie romanesque. Il se vengea en doublant les

verrous. Gabrielle ne vit plus le ciel désormais que par sa fenêtre. Toutefois, après la fureur jalouse, le sire de Fayel lui permit d'aller par tout le château, espérant rentrer dans ses bonnes grâces. On ne sait si elle put écrire encore à Raoul, mais un soir sa chambrière lui dit : — Dame, entendez-vous le vent et la pluie? — Oui, j'entends le vent et la pluie. — Entendez-vous, dans le vent et la pluie, une voix qui pleure et qui chante? — Oui, car mon cœur bat plus haut, c'est mon seigneur de Coucy. — Dame, le sire de Fayel est revenu harassé de la chasse; il ne se réveillera pas avant le jour. — Berthe, ne me parlez pas ainsi. Donnez-moi mon missel. — Quoi! vous n'avez pas le cœur touché? le pauvre sire de Coucy va mourir à la porte. Dame, prenez mes habits, et allez dans la tour; si le sire de Fayel se réveille, je serai là dans votre lit.

Gabrielle aimait les aventures, elle prit la jupe de la chambrière et alla ouvrir à Raoul. Si le mari se réveilla, qu'importe?

VI

Toutes les ruses espagnoles étaient connues de Raoul et de Gabrielle. Un soir, un vieux pèlerin tout cassé, manteau en guenille, barbe de Juif-Errant, rosaire et croix de buis aux mains, se présente au château et y demande l'hospitalité.

Le sire de Fayel était à souper avec la châtelaine; il appelle le pèlerin et lui donne une place à sa table. —

D'où venez-vous? — Du pays des passions. — Où allez-vous? — Au pays bleu tout étoilé. — Votre nom? — Je n'en ai plus. — Mon père, dit à son tour Gabrielle, vous avez la prescience? — Oui, car je suis un pécheur, j'ai hanté les sept péchés capitaux, fatal rosaire qu'on égrène dans sa vie avant d'entr'ouvrir avec sa foi les portes du ciel. — Mon père, vous avez entr'ouvert les portes du ciel? — Oui, noble dame, dans mon pèlerinage à Jérusalem. — Jérusalem! — Oui, j'ai rapporté de Jérusalem un lambeau du voile de la Vierge.

Disant ces mots, le pèlerin prend sur son cœur un voile et l'offre à Gabrielle. — Si le sire châtelain y consent, je vous donnerai ce voile, noble dame, car nulle au monde n'est plus digne de le porter en cérémonie chrétienne. Pour toute grâce octroyez-moi l'hospitalité pour faire une neuvaine en votre chapelle du château. — Nous serions trop heureux, dit Gabrielle avec empressement, qu'un si saint personnage répande ici le parfum de sa foi et l'encens de ses prières.

Neuf jours encore, Raoul et Gabrielle rouvrirent leur roman aux pages les plus brûlantes.

Le sire de Fayel, ennuyé des oraisons du pèlerin, partait tous les matins pour la chasse et ne paraissait qu'au souper. Un soir, cependant, il les faillit surprendre. On ne l'avait pas entendu rentrer; la chambrière chantait et s'écoutait chanter; tout à coup, le sire de Fayel apparut dans la chambre de Gabrielle; mais le pèlerin avait eu le temps de se jeter à genoux dans le prie-Dieu.

Gabrielle était en train de peigner ses beaux cheveux et d'y répandre des violettes. — Vous arrivez à temps, dit-elle au châtelain en cachant sa rougeur dans ses tres-

ses blondes, car ce pauvre pèlerin finissait par m'endormir avec ses litanies.

Le pèlerin prosterné se retourna. — Dame châtelaine, dit-il en s'inclinant devant le mari, un jour viendra où vous reconnaîtrez qu'il ne faut pas se faire belle que pour Dieu seul. — Et moi? dit d'une voix féodale le châtelain. — Dieu, le roi qui est l'image de Dieu, le châtelain qui est l'image du roi et de Dieu, voilà ce que je voulais dire, murmura le pèlerin tout troublé.

Le mari impatienté alla conduire au chenil trois grands chiens familiers qui avaient leurs entrées dans les salles du château et qui gambadaient follement ou hurlaient après la curée.

Le pèlerin s'approcha de Gabrielle. — Adieu, mie; adieu, mon cœur; adieu, ma joie, car je vois bien que nous sommes au bout de la neuvaine. — Demain seulement, dit Gabrielle suppliante. — Mais il y a ce soir neuf jours que je suis arrivé. — Le sire n'a pas compté, ni moi non plus. Est-ce que vous n'avez plus une seule oraison pour demain?

Raoul regarda passionnément Gabrielle. — Ne suis-je donc plus belle au bout de neuf jours?

Elle était si belle avec ses cheveux flottants semés de violettes, que Raoul, enivré, saisit cette folle chevelure d'une main agitée et la mordit de ses dents blanches avec frénésie. Il ramassa toutes les violettes et jura de les porter sur son cœur « *jusqu'au jour où mes lèvres les auront brûlées.* »

VII

Raoul partit pour la Terre-Sainte. Ils se revirent encore pour se dire adieu, elle lui donna *un lacqs de soie moult bel et bien faict, et y avoit de ses cheveux ouvrés parmi la soie.* Elle lui donna en outre un anneau précieux qu'elle avait toujours gardé et qu'il jura de porter jusqu'à son dernier soupir. Que de larmes et que de baisers à ce dernier adieu, car la Terre-Sainte était loin de la France au moyen âge!

Voici le chant d'adieu de Raoul :

« Amants, c'est à vous que je conte ma douleur. Il me faut aller outre-mer, il me faut quitter ma loyale amie. En la perdant, je n'ai plus le pied sur la terre où fleurissent les roses au renouveau. Ah! si l'on meurt pour avoir le cœur déchiré, on n'entendra plus mes lais amoureux.

« J'irai mourir si loin! Et elle ne sera pas là, quand je tomberai, pour soutenir mon front sanglant sur son sein de neige. Et elle ne sera pas là pour me dire ces doux propos, qu'elle seule sait dire sous le ciel.

« O mon cœur, où voulez-vous aller? vous bondissez dans ma poitrine, comme la biche dans la forêt, atteinte par le chasseur. Le chasseur, c'est mon mauvais destin ; c'est la mort qui m'envoie outre-mer. O mon cœur, allez à elle.

« Comment, ô mon cœur, me restes-tu, quand Gabrielle s'est arrachée de mes bras! Chanson partie de mon cœur, allez à elle, allez lui dire que je pars pour le Seigneur, et que je reviendrai pour elle. »

Dès son arrivée en Syrie, Raoul fut surnommé le chevalier aux grandes prouesses; il ne combattait son amour qu'à force de vaillance.

Ou bien il chantait encore pour bercer son cœur.

« Quand souffle le doux vent qui vient du pays où se trouve celle que j'aime, je tourne mon visage de ce côté, il me semble que je le sens par-dessus mon manteau gris le doux vent qui vient du pays où m'attend celle que j'aime. O! souffle de Gabrielle, âme de sa bouche et de son cœur, n'est-ce pas toi qui m'arrive de si loin? »

Cependant il voulait vivre pour la Sainte-Croix. Gabrielle se sentait mourir loin de lui. L'amour aussi l'avait faite poëte, elle composait des lais.

« Je veux chanter pour réconforter mon cœur, car, malgré la perte cruelle que j'ai faite, je ne veux pas m'abandonner à la folie du désespoir. Je veux mourir, mais quand je l'aurai embrassé une fois encore, car, à ce dernier embrassement, je mourrai. »

La strophe la plus curieuse est celle-ci :

. . . .
Sa chemise c'ot vestue,
M'envoioit por embraiscier.
La nuict, quand l'amor m'argüe,
La mit dessus moy couchier
Toute nuict à ma char nue
Por mes mals rasuagnier.

On voit que la passion de Raoul et de Gabrielle était tout à la fois tendre et furieuse, douce et sauvage; il lui envoyait non pas une tresse de cheveux, ni un collier d'ambre, ni un anneau d'or fin, mais sa chemise pour

l'*embraiscier*. Ce verbe *embraiscier*, c'est le paradis et l'enfer. Francesca de Rimini n'a rien trouvé de plus ardent dans le poëme du Dante.

Raoul, après avoir envoyé sa chemise à Gabrielle, lui envoya son cœur.

Il y avait deux ans qu'il bravait tous les dangers en Syrie; il fut frappé *au côté, bien avant, d'un dard envenimé*, au siége d'Acre. Le roi d'Angleterre le prit dans ses bras avec respect et lui donna le baiser d'espérance. Mais le dard était empoisonné, Raoul comprit qu'il lui restait peu de jours à vivre. Il tendit les bras vers la France : — France! France! Gabrielle! Gabrielle!

Il voulut partir, mais, à peine dans le vaisseau, il appela son écuyer :

« Quand je serai mort, tu prendras mon cœur et le porteras en France à madame de Fayel; pareillement tu lui porteras tout ce que j'ai en annelets et diamants, en amour et souvenance. »

Après quoi Raoul écrivit d'une main que la mort allait saisir :

« Dame, j'aime à vous faire savoir que je suis toujours resté votre homme. J'ai emporté votre cœur avec moi, je vous envoie le mien. Ah! charmante et onctueuse créature, vous surpassez toutes les femmes comme l'étoile du soir brille plus haute que ses sœurs. Votre cœur est le grain le plus pur. Votre beauté parmi les autres beautés, c'est le diamant, le saphir, la rose vermeille. Douce fontaine de charité, vous êtes remplie de toutes les vertus. Quand je pense qu'il me faut mourir loin de vous! Mais vous connaissez le chemin pour nous revoir, c'est le chemin du ciel. Je vous attends en Dieu! »

Raoul, comme on voit, était resté poëte au milieu des combats, en face de la mort. Cette lettre, ce fut comme le chant du cygne : à peine l'eut-il signée de son sang qu'il expira en levant les yeux au ciel, cet autre rendez-vous, que personne ne manque, et où il n'attendit pas longtemps Gabrielle.

Son écuyer, comme il l'avait voulu, prit son cœur, « *le sala et le confit en bonnes épices,* » ce qui veut dire qu'il l'embauma. Après quoi il revint en France avec ce précieux testament. En passant à Brindes, il y déposa le corps de Raoul pour qu'il y fût enterré avec éclat.

VIII

Le château de Fayel était toujours pour Gabrielle une prison. Le sire de Fayel ne voulait pas lui pardonner. Si Raoul était parti pour la Terre-Sainte, c'est que Gabrielle avait décidé son mari à la croisade ; mais celui-ci, ayant su que Raoul partait, était resté. Il s'était, par distraction, constitué le juge et le geôlier de sa femme. Quand il allait chasser, il emportait toutes les clefs à son ceinturon.

Vainement l'écuyer de Raoul avait tenté de pénétrer dans le château de Fayel ; c'était comme le château de la Belle-au-Bois-Dormant.

Il rencontra le sire de Fayel sous les dehors les plus rustiques ; le dernier de ses gardes-chasse était mieux vêtu que lui. L'écuyer lui demanda s'il ne pourrait pas pénétrer au château. Tout à sa douleur, il ne vit pas la

joie farouche du sire de Fayel qui, selon la chronique, sentait la chair fraîche de Raoul.

L'écuyer se laissa désarmer après avoir reçu dans le côté un coutelas de chasse. Le sire de Fayel dévoilant le précieux envoi et lisant la lettre de Raoul, eut le secret de ce funèbre message. Il rentra au château, et courut à son cuisinier avec une joie sauvage. — Tu appareilleras ce cœur en telle confiture qu'on en puisse bien manger.

Ainsi fit le cuisinier « et fist d'autre viande toute pareille et mist en bonne charpente en un plat, et en fust la dame servie au disner, et le seigneur mangeait d'une autre viande qui y ressemblait. »

Oui, au dîner, le cœur de Raoul fut servi à Gabrielle qui *ainsi mangea le cœur du chastelain Raoul, son amy. Quand elle eut mangié, le seigneur lui demanda :* « *Dame, avez-vous mangié bonne viande?* » *Elle répondit qu'elle l'avait mangiée bonne.* « *Pour cela l'ai-je fait appareiller, reprit le chastelain, car cette viande que vous avez moult aimée, sachiez que vous avez soupé avec le cœur de Raoul de Coucy.* »

Disant ces mots, le sire de Fayel jeta sur la table le coffret ouvert qui renfermait encore la lettre. Gabrielle, pâlissant, reconnut le scel, elle prit la lettre d'une main défaillante et la lut d'un œil hagard.

« Sire de Fayel, dit-elle avec un air de majesté qui ébranla son mari, vous avez élevé votre vengeance à la hauteur de votre âme. Je ne m'en plains pas. Il est vrai que cette viande je l'ai moult aimée, car je crois qu'il est mort dont est dommaige comme du plus loyal chevalier du monde. Vous m'avez fait mangier son cœur, et est la dernière viande que mangerai oncques. Si n'est pas raison

qu'après si gentil viande j'en doye mettre autre dessus.

« Lors est à icel mot pâmée, et sans vie demoura li corps. »

Gabrielle s'évanouit et ne revint à la vie que pour se voir mourir. La chronique ne dit pas si elle mourut de faim après avoir mangé le cœur de son amant.

On a dit que le sire de Fayel avait été cruel et sauvage; cruel, oui; sauvage, non; car, au lieu de faire manger le cœur de Raoul à sa femme, il pouvait le manger lui-même. Le sire de Fayel a été raffiné et délicat dans sa vengeance.

IX

Les poésies de Raoul de Coucy, comme celles de Gabrielle de Vergies, sont l'éternel chant de mai que, depuis les bergers de Théocrite jusqu'aux rêveurs en nacelle de 1825, tous les amoureux ont chanté. La muse de l'amour est toujours la poésie qui confie au ciel et à la terre, aux bois et aux fontaines, les espérances d'un cœur entr'ouvert à la vie. C'est toujours la même chanson, il n'y a que la rime qui change — et encore c'est presque toujours la même rime. —

J'aime mieux la poésie de Gabrielle; on y sent mieux la passion. Tout le poëme de son cœur n'est-il pas dans ces trois strophes :

En un verger, sous la feuille d'aubépine,
Tient la dame son ami sur son cœur,
Jusqu'à ce que l'aube vienne de la colline,
Oh Dieu! mon Dieu! que l'aube tant tôt vient.

Beau doux ami, faisons un nouveau jeu
Dans le moulin qui chante dans les roseaux.
Belle meunière encore serai pour vous.
Oh Dieu ! mon Dieu ! que l'aube tant tôt vient.

Mais prenons garde, il a sa sentinelle!
La douce nuict s'en va, ami, adieu.
J'ai bu ton âme comme un rayon du ciel.
Oh Dieu ! mon Dieu ! que l'aube tant tôt vient.

Pas un de ces vers qui ne soit de la poésie et du sentiment. Parmi les grands poëtes, en est-il un qui désavouerait ces trois strophes? On a défiguré la poésie et les amoureux du douzième siècle, à l'Opéra-Comique, sous la Restauration ; mais, pour les bons esprits, une époque a toujours son caractère sérieux, même sous les caricatures. Ce qui frappe surtout dans ces mœurs du douzième siècle, c'est que la France galante et raffinée commence à sortir des forêts sauvages et à se montrer dans quelques châteaux. La féodalité c'est le cœur de la dame, le servage c'est la foi du chevalier. Les tournois ont çà et là enchaîné la barbarie primitive. Il n'y a plus qu'aux jours de guerre qu'on crie : Sang et pillage; il n'y a plus qu'aux jours de ripailles qu'on perpétue l'orgie romaine. Ce que le catholicisme n'a point encore fait, la femme, cet apôtre du cœur, va le faire avec un regard, avec un sourire, avec une larme.

La femme, au moyen âge, a été comme l'image visible de la Divinité; elle a entr'ouvert la porte au monde nouveau, elle a cueilli pour la main rude et sauvage de l'homme la fleur sacrée du spiritualisme.

LES CENT ET UN TABLEAUX

DE

TARDIF, AMI DE GILLOT.

Parmi les amateurs de tableaux célèbres en France à la fin du dix-septième siècle, on nommait surtout Tardif, ancien ingénieur, devenu secrétaire du maréchal de Boufflers. Il a été l'ami de Largillière, de Watteau et d'Audran, mais surtout de Gillot. Sa critique frappait juste. Quand un tableau était achevé, s'il n'avait passé sous le regard de Tardif, nul n'osait le juger hautement; son opinion était, pour ainsi dire, le dernier coup de pinceau. Watteau lui-même, qui se moquait beaucoup de la critique, disait en déposant son pinceau devant une *Fête Galante* toute fraîche encore : « Voilà qui est une merveille ; si Tardif était là je signerais. » Tardif avait un des plus beaux cabinets de Paris rue Gît-le-Cœur, n° 1. Le maréchal de Boufflers, qui connaissait la passion de son secrétaire, lui donnaît tous les ans pour ses étrennes une

œuvre de maître. Tardif avait lui-même sur sa fortune patrimoniale prélevé de quoi acheter des tableaux à ses amis les peintres vivants et de ses amis les peintres morts. Son cabinet était renommé à ce point que le duc d'Orléans y alla un jour avec Nocé, ce qui acheva de tourner la tête à Tardif. Toutefois, s'il n'avait eu que cette belle folie, qui témoigne d'une noble aspiration vers la poésie du beau, ce brave homme eût conservé de quoi vivre avec honneur jusqu'à la fin ; mais il donna, lui aussi, dans la triste folie de l'argent pour l'argent : il se laissa piper au système de Law. C'est dire assez qu'il perdit, dans cette révolution des fortunes françaises, tout ce qu'il avait, hormis ses tableaux.

Il fallait vivre cependant. D'autres eussent mis leurs chefs-d'œuvre à la porte; Tardif n'y mit que ses domestiques. « Allez, mes amis, courez le monde, allez où va l'argent; moi, je ne puis vivre maintenant qu'avec des personnages qui ne mangent pas : mes tableaux me tiendront compagnie. » Tardif était vieux déjà, les passions de la vie n'avaient plus de prise sur son cœur, il ne lui fallait plus qu'un peu de soleil dans son cabinet pour y vivre content.

Il lui restait du vin dans sa cave; il y descendit et s'aperçut avec joie que son vin, maintenant qu'il n'avait plus table ouverte, durerait plus que lui ; qu'il pourrait même, au jour des gais souvenirs, appeler Watteau et Audran pour écouter avec eux le glouglou chanteur des bouteilles.

Comme il remontait de sa cave avec une bouteille à chaque main, il rencontra le vieux Gillot dans l'escalier. « Watteau et Audran, passe encore, dit Tardif, mais Gillot! le tonneau des Danaïdes! »

Il n'avait point achevé ces mots que le vieux peintre,

ami du vin, avait saisi une bouteille et l'avait appuyée tendrement sur son cœur. — Mon pauvre vieux Gillot, voilà ce qui me reste. — Eh bien! dit Gillot, chacun sa bouteille

Car Gillot n'avait jamais regardé dans l'avenir jusqu'au lendemain. — Ami Tardif, poursuivit-il, tu sais que je viens dîner avec toi? — Bien volontiers, ami Gillot, mais nous n'avons pas grand'chose à mettre sous la dent.

Ils entrèrent. Tardif mit sur la table un morceau de pain. — Diable! dit Gillot en déployant sa serviette, tu as là une manière de vivre qui te débarrassera des parasites.

Cependant Tardif mordait bravement dans son pain en promenant ses yeux autour de lui sur ses chers tableaux. — Que m'importe! dit-il, désormais ce n'est pas avec ce pain et avec ce vin que je composerai mon régal; je déjeunerai avec un Téniers et un Ruysdaël, je dînerai avec un Van Dyck ou un Murillo, je souperai avec un Santerre ou un Watteau. Dans mes grands festins je me servirai mon Paul Véronèse; dans mes jours de tristesse, quand je n'aurai pas d'appétit, je grignoterai tes petits chefs-d'œuvre si gais, ami Gillot. — Bien dit et bien vu, s'écria Gillot en se versant à boire. Si tous ces chefs-d'œuvre étaient à moi, je les mangerais aussi, mais à si belles dents, qu'au bout de quelques années il n'en resterait plus. Crois-moi, ami Tardif, ne te séquestre pas du monde avec ces personnages muets qui se moquent déjà de toi. La mère nature ne t'a pas donné une bouche pour te nourrir de chimères. Tu ressemblerais à ce chien de la fable qui mange son ombre et qui devient enragé. — Ami Gillot, comme il te plaira. Si tu n'aimes pas ma manière de vivre, tu ne viendras plus t'asseoir à ma table. Pour moi, je trouve que mon esprit a plus faim que ma bouche!

En effet, Tardif persista à vivre de pain et de vin en face de ses chefs-d'œuvre.

Il donna sa montre et ses breloques à une harengère qui ouvrait des huîtres en face de ses fenêtres à la porte d'un cabaret, moyennant qu'elle viendrait tous les matins lui apporter son pain, faire son lit et balayer son appartement. Cette femme avait quelque fraîcheur encore, certain ressouvenir de la beauté du diable, qu'on perd à vingt-cinq ans et même plus tôt quand on vend des huîtres aux hôtes d'un cabaret. Elle chantait avec gaieté, elle riait toujours de ce beau rire des lèvres rouges et des dents blanches. Avec son bonnet de travers et sa jupe courte, son vif entrain, c'était un tableau de plus dans la galerie, et non pas le plus mauvais.

Tardif, tout vieux qu'il fût, s'habitua à ce tableau comme aux autres; et, comme il avait la volupté de la ligne et de la couleur, il lui arrivait même à son insu, pour ce tableau comme pour les autres, de porter la main avec enthousiasme sur les plus beaux fragments. La harengère riait un peu plus haut, et tout était dit.

Les choses en étaient là lorsque Tardif, qui à de rares intervalles se montrait encore dans le monde, rencontra chez l'abbé le Ragois, le grammairien, familier de l'hôtel Boufflers au temps où Tardif était secrétaire du maréchal, le révérend père Dequet, jésuite alors célèbre et procureur du noviciat du faubourg Saint-Germain. En voyant ce saint homme rôder autour de lui, Tardif voulut s'en aller, éclairé vaguement par je ne sais quel pressentiment; mais le révérend père se fit alors présenter à Tardif par l'abbé le Ragois. — Monsieur, dit le père Dequet, j'ai su par mon ami que vous possédez un des plus curieux cabi-

nets de tableaux qui soient au monde : ne me ferez-vous pas la grâce de m'ouvrir votre porte? Les tableaux sont la seule joie un peu profane que je permette à mon esprit.

Tardif, qui n'aimait pas les visiteurs et qui n'estimait que médiocrement les jésuites, n'osa pourtant pas fermer sa porte au père Dequet. Celui-ci vint deux jours après, accompagné de l'abbé le Ragois. Il loua tout, les madeleines comme les vierges, les bacchantes comme les madeleines, avec un enthousiasme expansif qui enivra le vieil amateur. — Je vous avoue, dit-il au père Dequet, que je ne suis pas précisément prévenu en faveur des jésuites. Votre morale n'est pas à beaucoup près celle de l'Évangile ; vous avez une manière d'interpréter les livres saints qui n'est pas la mienne. Mais à mes yeux vous n'êtes plus de la congrégation, vous êtes un amateur de tableaux, et comme tel vous trouverez toujours ma porte ouverte.

Le révérend père revint souvent s'extasier dans le cabinet de Tardif, qui peu à peu avait fini par lui accorder son amitié. Ses autres amis, les anciens, les vrais amis, ceux qui buvaient son vin et lui parlaient des belles années, se moquaient bien un peu de son engouement pour le père Dequet. Ils lui prédisaient qu'il finirait par entrer, lui et ses tableaux, dans la compagnie de Jésus. Il riait lui-même et paraissait sans inquiétude sur sa destinée.

D'un autre côté, le père Dequet ne perdait pas son temps. Il représentait à Tardif, avec une douceur évangélique, les dangers de la solitude quand on possède des œuvres de maître et des œuvres de prix. Il lui entr'ouvrait d'une main discrète mais entraînante la porte du noviciat du faubourg Saint-Germain. — Rien ne sera changé dans vos habitudes, vous vivrez en païen si vous voulez, comme

vous faites maintenant. Si vous tombez malade, vous n'aurez pas un seul étranger à votre lit de douleur, car nous serons tous là, nous autres qui sommes les frères de celui qui souffre. Vous n'aurez pas à craindre le pillage autour de vous, car, vous le savez, on prend un tableau comme un livre; nous pouvons vous préparer parmi nous une grande chambre à coucher où vos cent et un tableaux seront tous accrochés. — Cent et un! vous les avez donc comptés? dit malicieusement Tardif au père Dequet. — Comptés, non pas, répondit en balbutiant le jésuite. Si j'en sais si bien le nombre, c'est que vous me l'avez dit. — Il comprit qu'il avait été trop loin ou que le moment n'était pas encore venu; il se hâta de battre en retraite pour ne pas perdre toute la bataille. — Mon amitié m'aveugle peut-être, reprit-il tristement. Ce que je veux, mon ami, c'est que vous viviez longtemps sans inquiétude sur vos chers tableaux. Croyez-moi, vous avez trop de confiance en vos voisins : par exemple, cette harengère qui vient à toute heure, qui entre et qui sort sans contrôle, qui sait ce qu'elle vous réserve? Croiriez-vous, mon ami, que je l'ai rencontrée trois ou quatre fois chez le marchand de tableaux du pont Notre-Dame?

Tardif bondit comme un daim blessé; le coup avait frappé juste. — Gersaint, s'écria-t-il, un coquin, qui a empêché Watteau de me vendre sa plus belle Fête galante, *Cythère assiégée*. Si elle retourne jamais chez Gersaint, je lui ferme ma porte au nez. — Mais, mon ami, vous ne le saurez pas, vous n'avez plus assez de jambes pour suivre cette gaillarde-là ; elle se gardera bien de vous dire où elle va et d'où elle vient. — Vous avez raison, mon ami. — Mon Dieu! c'est le père Ragois qui m'a ouvert les yeux sur ce

chapitre. — Mais, si je ne veux plus de ses services, qui est-ce qui va m'apporter mon pain, aller à la cave et faire mon lit? — Rien n'est plus simple, je vous enverrai quelqu'un du noviciat. — En vérité, j'aime mieux me servir moi-même, car, je vous l'ai dit, à part quelques esprits supérieurs, comme vous et le Ragois, je n'aime pas l'odeur de la prêtraille. J'ai pris mon parti d'être damné plutôt que de mourir en bon chrétien. Toutefois, éclairé sur un vrai danger, je ne veux plus revoir cette femme, et je ne permettrai plus à qui que ce soit, hormis à deux ou trois amis fidèles, de pénétrer dans mon cher sanctuaire.

En effet, Tardif déclara à l'harengère qu'il n'avait plus besoin de personne, et, à partir de jour-là, il vécut dans une solitude rigoureuse, se figurant que tous ses voisins et que tous ceux qu'il voyait de sa fenêtre passer dans la rue n'étaient préoccupés que d'une seule idée, celle de pénétrer chez lui et d'emporter ses tableaux.

Il descendait lui-même le matin chercher son pain; il ne parlait à personne. S'il se hasardait jusqu'à la prochaine boutique de brocanteur en souvenir du beau temps où il achetait encore des tableaux, c'était en serrant d'une main agitée la clef de sa maison. Il rencontrait souvent la harengère, il détournait la tête pour ne pas entendre ce qu'elle lui disait. « Ah! mon pauvre monsieur Tardif, j'ai opinion que vous devenez fou; les robes noires vous ont troublé la vue; les corbeaux ont passé sur votre chemin; ma chanson valait bien celles qu'ils vous chantent. — C'est vrai, se disait à lui-même ce pauvre Tardif, mais mes tableaux! » Toutefois il ne pouvait s'empêcher de regretter ces jours si près de lui encore où l'harengère ré-

pandait un air de gaieté dans son appartement et dans son cœur.

Le P. Dequet lui demanda un soir s'il avait des héritiers. — Oui, j'ai des héritiers, un frère et une sœur; mon frère a quelque bien au soleil; ma sœur a beaucoup d'enfants, c'est tout ce qui lui reste. Je suis bien désolé d'avoir tout perdu dans le système, car j'aurais pu un peu plus tôt prouver à ses enfants combien j'aimais leur mère. Le père Dequet fit trois ou quatre fois le tour du cabinet, s'arrêtant devant chaque tableau avec un soupir. — N'est-ce pas une désolation, murmura-t-il, de prévoir qu'un si précieux cabinet sera un jour dispersé! — Jamais! s'écria Tardif. — Vieil enfant! poursuivit le jésuite, que voulez-vous donc que fassent de vos tableaux vos neveux ou vos arrière-neveux? — Vous avez raison. Les Bourguignons aiment la couleur, mais c'est la couleur du vin. — Oui, mon pauvre Tardif, on vendra vos tableaux au plus offrant et dernier enchérisseur. Les uns iront chez votre ennemi Gersaint, les autres chez quelque juif qui les cachera, qui ne leur donnera pas la lumière dont ils vivent. Ceux-ci iront en Amérique, ceux-là partiront pour la Chine; ce beau Festin de Véronèse, qui sait s'il ne sera pas exposé aux injures des quais?

Tardif était devenu pâle comme la mort. — Vous m'assassinez, dit-il au jésuite en joignant les mains. Et il fit lui-même le tour de son cabinet en jetant un regard désolé sur tous ses tableaux. — Vous ne savez pas, dit-il en se retournant tout à coup vers le père Dequet, la nuit, quand je ne dors pas, ce qui m'arrive souvent, il me vient un désir étrange que je n'ose avouer à personne, c'est de me faire bâtir une galerie souterraine où je m'enterrerais

moi-même avec mes tableaux. Mais c'est de la folie, je suis d'ailleurs détourné de ce dessein par l'idée que ces belles toiles ne verraient plus le soleil; mais de grâce, mon ami, ne parlons plus de cela, vous m'avez donné la fièvre; je ne souperai pas aujourd'hui.

Le père Dequet s'en alla, laissant Tardif en proie aux plus sombres angoisses et qui se coucha à moitié mort. Le lendemain la fièvre ne l'avait pas quitté. Il ne voulut recevoir personne, pas même son ami Gillot, son bon génie.

Le surlendemain la fièvre était plus violente; la mort elle-même vint frapper à sa porte. Il n'ouvrit pas, mais elle resta sur le seuil. Quand se présenta le père Dequet, elle entra avec lui. Déjà Tardif n'avait plus sa tête. Il manquait d'eau et demandait à boire. — Ah! mon pauvre ami, lui dit le père Dequet, je ne croyais pas vous trouver dans votre lit.

Il descendit lui-même chercher de l'eau. Quand Tardif eut bu, il lui exprima sa reconnaissance, mais d'une voix si altérée et en des expressions si singulières que le père Dequet se dit : Voilà la dernière station. Durant deux heures il resta assidûment au chevet du malade, cherchant à dominer cette raison affaiblie, qui jusque-là s'était hérissée sous ses caresses. Ce qu'il dit au malade, on n'en a rien su. Mais au bout de deux heures, ce qui est certain, c'est que le père Dequet avait entre les mains ces lignes éloquentes écrites par Tardif :

« Je donne au Noviciat des jésuites tous mes tableaux,
« en considération du père Dequet, mon ami, qui peut
« les enlever dès à présent.

« Paris, ce 20 mai 1728.

« TARDIF. »

Le père Dequet n'était pas homme à attendre que Tardif fût mort pour se croire bien et dûment héritier des chefs-d'œuvre. Son premier soin, ce ne fut pas d'apporter au moribond le viatique, ce ne fut pas de courir chez un médecin ou chez un apothicaire : ni l'âme ni le corps de Tardif ne touchaient son cœur ; il n'était sensible que pour ses tableaux. Or, dès qu'il fut nanti de la donation écrite, il descendit dans la rue, rassembla une douzaine de va-nu-pieds qui n'avaient rien à faire, il les ramena chez Tardif, et, pendant que le pauvre homme se lamentait dans son lit, il leur ordonna d'enlever tous les tableaux.

Le croira-t-on, il les décrochait lui-même avec une sombre avidité. Tous les petits chefs-d'œuvre flamands grands comme la main, il les réserva pour les emporter dans un fiacre. Les hommes qu'il avait amenés ne purent à ce premier voyage enlever que soixante tableaux. Il en emporta vingt et un dans son fiacre. Il laissa ainsi vingt tableaux chez Tardif. Il ne lui dit même pas qu'il s'en allait. De temps à autre, tout en décrochant des tableaux, il avait jeté un regard furtif sur le lit et s'était assuré que le pauvre homme tombait de plus en plus dans le délire.

Cependant tout le voisinage était indigné de cette profanation, de cette impiété, de ce sacrilége commis par le révérend père. Mais comme, après tout, depuis quelques mois, Tardif ne voulait entendre parler d'aucun de ses voisins, et que nul ne s'intéressait à un vieux fou retiré du monde dans un cabinet de tableaux, on laissait aller les choses, — comme à la comédie où on laisse commettre tant de crimes sans songer à s'y opposer.

La matinée se passa ; le père Dequet n'était pas encore revenu de son voyage ; sans doute il avait fallu disposer

une pièce au noviciat pour ces tableaux, dont la plupart n'étaient pas très-catholiques.

Tardif, tiré tout à coup d'un assoupissement, sort la tête du lit et appelle le père Dequet. Pour la première fois de sa vie le silence l'effraye. Il se demande s'il est déjà dans le tombeau. Il se précipite vers son cabinet.

Voyant les murailles nues, il crie au voleur, il court à la fenêtre, il l'ouvre, il s'arrache les cheveux, il appelle la harengère, qui était comme de coutume gaiement assise à la porte du cabaret, souriant à tous ceux qui mangeaient des huîtres et qui buvaient à sa santé.

Quand Tardif l'appela, elle se leva et vint sous la fenêtre. — Accourez donc, lui dit Tardif, vous ne voyez donc pas que je vais mourir; encore si ce n'était que cela; mais on m'a volé mes tableaux. La harengère monta chez Tardif; elle n'avait pas de rancune. D'ailleurs elle aimait Tardif parce qu'il lui contait des histoires et lui parlait de ses beaux yeux. Quand elle arriva dans sa chambre, elle le trouva évanoui sur le carreau. Elle le prit dans ses bras et le porta dans le lit. « On ne peut pourtant pas, se disait-elle à elle-même, le laisser mourir comme un chien. » Quand le malade rouvrit les yeux, elle était là avec son éternel sourire. Elle avait appelé un médecin qui arriva bientôt. Ce médecin prévit que Tardif ne passerait pas la nuit. — Avez-vous une famille? lui demanda-t-il. — On m'a tout pris, répondit le moribond, les meilleurs sont partis; il en reste quelques-uns, mais qu'est-ce que cela! Tardif ne donna pas d'autres éclaircissements.

Gillot survint. A la vue de cette figure aimée, le pauvre Tardif sembla retrouver un rayon de son intelligence.

— Ah! mon ami Gillot, pourquoi as-tu été si longtemps sans venir me voir? Il y en a encore plus d'une à la cave qui nous attend, couchée dans le sable comme j'y serai bientôt moi-même; mais moi, je ne suis plus qu'une bouteille vide. Gillot prit les mains du malade et essaya de lui prouver qu'il se tirerait de ce mauvais pas. — Moi, je ne suis pas médecin, mon ami Tardif, mais, si tu m'en crois, tu enverras chercher quatre bouteilles de vin, une pour moi, une pour toi, une pour ton médecin et une pour la mort si elle se présente. — C'est bien dit, s'écria la harengère. Seulement, vous oubliez que je suis là. Tardif souriait de son bon sourire des jours faciles, mais tout à coup une pâleur subite traversa son visage. — Mes tableaux! mes tableaux! mes tableaux! Vous m'avez tous volé mes tableaux. Tardif se souleva et retomba épuisé.

Il ne dit plus un mot. Gillot et la harengère le veillèrent tout le soir et toute la nuit. S'ils burent de son vin, cela n'est pas douteux, mais ce fut tout ce qu'ils eurent de la succession.

Tardif rendit le dernier soupir au point du jour. Le soir, son agonie avait déjà commencé, quand le père Dequet se présenta pour enlever les derniers tableaux. La harengère se chargea de lui faire un accueil digne de la sacristie et digne des halles. Gillot, tout attristé qu'il fût par la fin prochaine de son ami Tardif, ne put s'empêcher de prendre plaisir à l'éloquence si pittoresque et si colorée de cette brave fille. Le père Dequet, qui y allait, voulut vertement repousser la harengère pour pénétrer jusqu'au lit du malade ou plutôt jusqu'au cabinet de tableaux. Il y eut un commencement de lutte assez épineuse pour le révérend père, car la harengère mettait en avant

de formidables appas, qui devaient effaroucher un saint homme de jésuite. Il s'en alla, mais bien décidé à revenir bientôt avec une armée de gens de lois. Gillot avait écrit aux parents de Tardif. Le frère du défunt, qui faisait un voyage à Paris, vint demander de ses nouvelles le jour même de sa mort. Gillot le mit au courant de tout ce qui s'était passé et lui conseilla de plaider contre les jésuites pour ravoir les tableaux, convaincu qu'une si respectable compagnie n'oserait jamais soutenir un tel procès. — Si vous retrouvez vos tableaux, dit la harengère, vous m'en donnerez un de mon ami Gillot, qui représente un ensorcellement, je me trouverai assez payée des soins que j'ai donnés à votre frère. — Pour moi, dit Gillot, je ne demande pas si peu, je réclame douze bouteilles de vieux bourgogne pour m'ensorceler douze fois encore avant de mourir moi-même.

. . . .

Ce que je viens de raconter n'est que la préface d'une cause célèbre qui est consignée dans le douzième volume de l'édition Riché, l'ancien avocat au parlement qui a recueilli les plaidoiries de tous les procès curieux des dix-sept et dix-huitième siècles [1].

« Après trois audiences, de deux heures chacune, les « révérends pères jésuites du noviciat furent condamnés à « restituer les tableaux et à payer la valeur de ceux qu'ils « disaient avoir été égarés. Ce jugement est du 9 août 1729. « Il n'y eut point d'appel.

[1] Cette édition est de 1776. Elle a été publiée à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey. L'affaire des cent et un tableaux n'y tient que vingt-sept pages, 445 à 470.

« On remarqua parmi les témoins le sieur Gillot, peintre « à l'Opéra, et la demoiselle Marie-Anne Vatout, haren- « gère, qui furent considérés comme les meilleurs avocats « des héritiers. »

Les tableaux retournèrent aux héritiers, qui en firent la vente avec quelque bruit. Que sont devenus ces chefs-d'œuvre si chers à Tardif, ces lumières de ses yeux et ces joies de son esprit? Ont-ils fait le tour du monde? C'est l'histoire de la filiation et des migrations des peuples. J'ai mis la main sur une tête très-éveillée et très-lumineuse qui n'est pas signée, mais qui trahit la touche gaie et riche de Gillot, cet enfant prodigue qui s'est attablé avec des courtisanes jusqu'au soir de la vie. Or, au revers du panneau on lit en caractères très-visibles encore : Collection Tardif. Le pauvre homme! S'il savait que ses ivresses et ses angoisses ont été comprises — plus de cent ans après sa mort!

Mlle DE MARIVAUX.

ÉLOGE DE LA FOLIE.

I

Madame de Bez, veuve de bonne heure, jolie et coquette, avait la passion du bel esprit. Elle voulait, sur la fin de la régence, continuer un peu la tradition de l'hôtel Rambouillet. Marivaux surtout était l'oracle de son cercle; il fallait qu'il la suivît partout, même à la campagne. Elle l'emmenait souvent à sa terre de Bez en Bourgogne.

Bien que madame de Bez fût encore attrayante comme le sont certaines femmes à leurs soleils d'automne, Marivaux n'avait jamais vu en elle qu'un camarade. Madame de Bez, de son côté, pourvu qu'elle discutât trois ou quatre heures par jour sur quelques points indécis de la métaphysique du cœur, croyait avoir rempli son temps. On comprend bien que des gens si savants sur la philosophie de l'amour ne songeaient pas à s'aimer.

En 1721, pendant l'été, Marivaux était au château de

Bez ; la maîtresse du lieu avait réuni autour d'elle quelques Parisiens et quelques provinciaux; le château était très-animé; Marivaux et madame de Bez n'avaient pas perdu l'habitude de disputer sur des points de théologie profane. Un jour qu'il s'étaient arrêtés comme deux philosophes solitaires sous une charmille du parc, une jeune fille de Sens, mademoiselle Julie Duriez, confiée par sa mère à madame de Bez, curieuse comme on l'est à dix-huit ans, ne put s'empêcher, en les voyant sous la charmille, de passer aux alentours pour les écouter.

— Vous persistez à dire du mal de nous? disait madame de Bez.

— Oui, madame, répondit Marivaux. Quand quelqu'un me vante une femme et l'amour qu'il a pour elle, je crois voir un frénétique qui me fait l'éloge d'une vipère qui l'a mordu. La vipère n'ôte que la vie; les femmes nous ravissent notre liberté, notre raison, notre repos; elles nous ravissent à nous-mêmes et nous laissent vivre; ne voilà-t-il pas des hommes en bel état! Les hommes amoureux sont des esclaves ivres. Et à qui appartiennent ces esclaves? A des femmes. Et qu'est-ce qu'une femme?

— Pour la définir, il faudrait la connaître.

— Notre siècle peut en commencer la définition ; mais je soutiens que l'on n'en saura le dernier mot qu'à la fin du monde.

— Allez, la science du cœur n'appartient qu'à la femme. Vous autres, vous avez la marotte d'être délicats, et vous faites des méthodes de tendresse. Une femme ne veut être ni tendre ni délicate, elle est tout cela sans le savoir. Regardez-la quand elle aime et qu'elle ne veut pas le dire : vos tendresses les plus babillardes approchent-elles de

l'amour qui passe à travers son silence? Sans l'aiguillon du plaisir, qu'est-ce que votre cœur? Un vrai paralytique. Au lieu que le cœur d'une femme se donne sa secousse à lui-même : il part sur un mot qu'on dit, sur un mot qu'on ne dit pas. La vocation d'une femme est de mettre en démence l'homme le plus raisonnable. En revanche une femme est toujours une enfant : on l'amuse avec des contes de fées. Il faut avouer, monsieur de Marivaux, que voilà bien des saisons que nous passons à ne pas nous entendre. Il y aurait un moyen beaucoup plus simple de vous convaincre du mérite des femmes ; ce serait de parler à votre cœur, qui ne pense pas un mot de tout ce que dit votre esprit. Je suis bien sûre que si mademoiselle Julie se trouvait à ma place, vous ne chercheriez pas à avoir raison contre les femmes. Tenez, pour vous punir, il faut que je vous force d'être heureux en vous mariant.

La jeune fille, qui écoutait aux portes, s'enfuit toute rouge et toute confuse, sans trop savoir pourquoi.

Peu de jours après, dans une allée du parc, Marivaux rencontra cette jeune fille.

Avant d'aller plus loin, je reproduis ce portrait que le poëte nous a laissé d'elle. « Julie, sans être belle, est une brune fort aimable ; c'est un visage de goût, dont les traits ont je ne sais quelle heureuse irrégularité et qui n'en valent que mieux pour n'être pas beaux. J'ai toujours appelé ces physionomies-là d'agréables fantaisies de la nature, qui n'amusent jamais les yeux qu'aux dépens du cœur. Oui, ce sont de ces physionomies à part qui ne ressemblent à rien ; on aime à les voir sans s'aviser de les craindre ; on les regarde avec un plaisir de bonne foi, qui

n'avertit pas de ce qu'il est. Il y a des visages d'ostentation déclarés dangereux; quand on vient à les aimer, on n'en a point été la dupe, on avait présagé l'aventure; mais les physionomies dont je parle ne font point de fracas : rien n'est d'abord plus familier; leur charme agit sans faste, il ne prélude pas avec un cœur, et l'on est tout surpris de se trouver un amour dont on n'avait pas eu la moindre nouvelle. »

Or, dans le parc, Marivaux aborda Julie par une de ces phrases entortillées que madame de Bez seule avait l'art de comprendre. Julie, qui n'avait pas la clef de ce langage artificiel, ne répondit pas; elle baissa ses beaux yeux et rougit. Marivaux, qui jusque-là ne l'avait pas remarquée, décida qu'elle était charmante. Il continua à lui parler; elle continua à ne pas lui répondre. Il finit par sentir que ce silence était éloquent. Il ne trouva bientôt plus rien à dire lui-même, tant ses paroles lui semblaient au-dessous de sa pensée. Pour la première fois de sa vie son cœur était sérieusement troublé. Durant toute la semaine il vécut pour Julie sans oser lui rien dire.

Cet homme, qui avait passé les dix belles années de sa jeunesse à étudier la métaphysique du cœur, se sentit tout d'un coup le plus ignorant amoureux du monde. L'amour n'est point une science, c'est une révélation. L'apparition d'une figure qui charme fait jaillir plus de lumière dans le cœur que toutes les réflexions des philosophes et des poëtes.

— Qu'avez-vous donc? dit un jour madame de Bez à Marivaux, vous êtes devenu triste et silencieux.

— Triste! dit Marivaux en se récriant; quoi! madame, je ne laisse rien voir de toute ma joie? Mon silence ne vous dit pas que je suis amoureux?

— Amoureux! je n'en crois rien ; cependant l'Amour est le dieu des miracles.

— Amoureux à ce point, madame, que, si j'osais, je demanderais à l'instant même la main de mademoiselle Julie.

— Allons, dit madame de Bez, il ne faut jamais désespérer ; je vais demander pour vous mademoiselle Julie en mariage.

Le même jour madame de Bez, sachant que Marivaux et mademoiselle Julie se trouvaient seuls dans le salon, voulut, par amour pour la philosophie, connaître le langage de Marivaux amoureux. Elle fut bien surprise d'entendre Marivaux parler avec une simplicité digne des premiers âges du monde. « Vous êtes belle, et je vous aime, » voilà tout ce qu'il trouvait.

En rapportant cette histoire, il disait : « J'étais devenu trop bête pour en trouver davantage. » Il a sans doute voulu dire, dans sa fureur d'entortiller sa pensée : « J'étais devenu trop spirituel. »

Mademoiselle Julie avait aimé Marivaux dès la première vue, mais elle ne s'était avoué son amour que cette après-midi, où, sous la charmille du parc, elle avait surpris la conversation étrange rapportée plus haut. C'était la fille d'un procureur de Sens, mort depuis peu presque sans fortune. Sa mère avait connu beaucoup madame de Bez ; elle lui avait confié Julie pour la saison.

Madame de Bez n'eut pas de peine à décider la mère et la fille pour le mariage que proposait Marivaux. La cérémonie eut lieu au château. Une fois marié, Marivaux retourna à Paris, craignant de perdre son bonheur dans la brillante et folle compagnie du château de Bez. En cela il montra de la sagesse, car il faut de la liberté au bonheur.

Il se fit un intérieur très-calme, très-silencieux, traversé par l'étude laborieuse et l'amour inquiet.

Mais Marivaux n'a jamais trouvé le secret d'être heureux, dans sa déplorable habitude d'étudier à la loupe les atomes de la passion. Sa femme avait tout le charme du cœur, de la simplicité et de la grâce. Elle l'aimait avec une tendresse touchante; elle était la vie, le sourire, la joie de la maison ; il n'était pas riche, mais elle était contente de peu. Elle lui donna bientôt une fille qui devait égayer encore ce doux intérieur. Il avait le bonheur sous la main; mais l'aveugle philosophe ne s'en aperçut qu'à la mort de sa femme, dix-huit mois après son mariage. Pendant ces dix-huit mois il avait perdu son temps à chercher la philosophie du bonheur.

II

A dix-huit ans de là, au château de Bez, une jeune fille d'une beauté aérienne se promenait toute pensive dans le parc. C'était mademoiselle de Marivaux.

Elle allait et venait dans une allée de tilleuls centenaires. Au bout de cette allée elle s'arrêtait un instant et levait les yeux vers une montagne où l'on entendait par intervalle le son du cor et l'aboiement des chiens. Il y avait grande chasse dans les bois du château. Mademoiselle de Marivaux était comme les femmes rêvées par son père, plus belle par l'expression que par la ligne, par la couleur que par le contour. Ses yeux bleus et ses cheveux

noirs étaient d'un effet doux et charmant. Le marquis d'Argens parle d'un portrait d'elle, peint par Largillière, dont il admirait beaucoup le vif éclat et la fraîcheur délicate. C'était un roseau qui devait plier au premier vent contraire.

Pendant que mademoiselle de Marivaux se promenait ainsi, son père, assis sur le perron près de madame de Bez, poursuivait ses disputes philosophiques. Comme il n'était plus en âge de dire du mal des femmes, il disait du mal de la vie.

— Cependant, murmura tout à coup madame de Bez, si nous revenions à vingt ans? si nous ressaisissions tous nos plaisirs envolés? Ah! la jeunesse! la jeunesse! Tout est là; car c'est Dieu qui vous la donne. Voyez mon fils, comme il est heureux là-bas dans les bois, libre, fort, prêt à tout. Allez demander à votre fille, qui rêve je ne sais où, si à son âge la vie n'est pas douce à supporter?

Si mademoiselle de Marivaux avait pu répondre, elle aurait dit : « Ah! oui, la vie est douce, je le sens à mon cœur qui bat quand le cor résonne dans la montagne; oui, la vie est belle : je la vois qui me sourit dans les arbres et dans les fleurs, je l'entends qui me parle dans la voix des oiseaux chanteurs, dans la source qui jaillit si pure et si fraîche. » Peut-être, imitant le style de son père, mademoiselle de Marivaux aurait ajouté : « Oui, la vie est belle, je la vois qui me sourit le matin dans le miroir, à l'heure où je peigne mes longs cheveux. »

Madame de Bez avait un fils qui devait recueillir une immense fortune à la mort de sa grand'mère. Madame de Bez, tout en passant sa vie à médire des vanités humaines, avait tous les préjugés de la vanité et de la grandeur.

Quand elle causait avec Marivaux ou quelque autre philosophe manqué, elle soutenait que la joie du cœur était toute la fortune qu'il fallût chercher ici-bas; mais quand elle devisait avec elle-même, c'était un tout autre point de vue. Aussi voyez comment madame de Bez et Marivaux, qui passaient pour des sages, firent le bonheur de leurs enfants après avoir oublié de faire le leur.

Le soir, au retour de la chasse, M. Guillaume de Bez, jeune homme de vingt ans, qui n'avait pas encore gâté par les belles manières ses franches allures un peu rustiques, rentra au château par le parc. Mademoiselle de Marivaux se trouva sur son chemin, sans doute par hasard. Le hasard est de si bonne volonté pour les jeunes garçons et pour les jeunes filles!

— Ah! c'est vous, dit mademoiselle de Marivaux en pâlissant, dans quel équipage vous voilà!

— Vous savez : des roches à pic, des épines, des mares; tout à l'heure encore, pour rentrer par ce côté du parc, il m'a fallu presque nager; mais, Dieu merci, la chasse a été bonne.

Disant ces mots, Guillaume de Bez présenta un bouquet de fraises à mademoiselle de Marivaux.

— Je me suis rappelé, poursuivit-il, en entrant dans les bois, que l'an dernier nous avions passé toute une matinée à cueillir des fraises avec une joie toute pastorale. Nous étions heureux de rien, comme des enfants.

A cet instant, un des amis de Guillaume de Bez l'appela à quelque distance; mademoiselle de Marivaux lui fit un signe d'adieu et s'éloigna. Elle rentra au château, monta à sa chambre et se mit à pleurer.

— Il ne m'aime pas, dit-elle toute pensive; il fallait

qu'il retournât dans les bois et qu'il revît des fraises pour se rappeler cette fraîche matinée qui a été toute ma vie depuis un an... Ma vie n'a-t-elle pas commencé là?...

Elle prit le bouquet de fraises et le respira avec une tristesse pleine de charme.

— Cependant, reprit-elle en essuyant ses larmes, il ne pouvait pas me cueillir un bouquet qui me fût plus doux que celui-là.

La cloche ayant sonné le souper, elle déposa le bouquet dans un verre, et descendit au salon. Le souper fut un peu morne; la chasse avait fatigué les jeunes gens; Marivaux et madame de Bez ne savaient plus en quoi se contredire; mademoiselle de Marivaux pensait qu'elle n'était pas aimée.

Après souper, comme madame de Bez et Guillaume se trouvaient seuls, le jeune homme lui demanda si mademoiselle de Marivaux devait rester longtemps encore au château.

— Son père est attendu à l'Académie pour une réception.

— Et il veut emmener sa fille?

— Sans doute; d'ailleurs la saison s'avance.

— Elle ne partira pas, car, puisqu'il faut vous le dire, je l'aime et veux l'épouser.

— Vous êtes fou...

— Nullement. Est-ce donc une folie d'aimer une belle fille?

Madame de Bez vit bien qu'il n'y avait pas à raisonner. Elle alla droit à la chambre de mademoiselle de Marivaux.

— Ma chère enfant, Guillaume vous aime, c'est une folie;

vous allez retourner à Paris; mais, avant votre départ, faites bien voir à Guillaume que vous ne l'aimeriez pas, même si vous ne deviez pas entrer au couvent.

— Au couvent! s'écria mademoiselle de Marivaux, qui fut tout à la fois bouleversée par la joie d'apprendre qu'elle était aimée, et par la douleur d'entendre parler de cette tombe plus noire que l'autre, où l'on voulait ensevelir sa jeunesse.

— Votre père ne vous a donc pas encore avertie qu'il voulait vous abriter, dans ce refuge béni, contre tous les dangers de ce monde? Le duc d'Orléans doit payer votre dot.

— Ma dot! murmura la jeune fille d'une voix éteinte. Oui, madame, mon père m'a parlé du couvent; mais... mais je l'avais oublié...

Mademoiselle de Marivaux ne dormit pas de toute la nuit; le lendemain, au soleil levant, comme elle ouvrait sa fenêtre, elle vit Guillaume qui partait à cheval.

— Où va-t-il? se demanda-t-elle en portant la main sur son cœur.

A l'angle d'un chemin il tourna la tête et aperçut la jeune fille. Il lui fit un gracieux signe de main.

— Hélas! dit-elle, c'est peut-être un signe d'adieu.

Elle le suivit du regard ; quand il disparut dans les arbres, elle tomba agenouillée et pria Dieu avec ferveur.

— Et pourtant il m'aime! dit-elle après avoir prié.

III

Elle ne revit plus Guillaume. Madame de Bez, craignant quelque coup de tète, avait envoyé son fils chez un ami du voisinage. Il devait revenir le lendemain : mais le lendemain, madame de Bez alla le rejoindre et lui apprit que M. de Marivaux et mademoiselle de Marivaux étaient depuis la veille sur la route de Paris. Guillaume voulut monter à cheval et suivre les traces de la jeune fille; il jura qu'il la retrouverait ou se laisserait mourir de chagrin. Madame de Bez, qui connaissait les hommes de près, laissa dire son fils. Elle lui promit d'ailleurs de plaider sa cause devant mademoiselle de Marivaux à leur retour à Paris. Guillaume attendit avec un peu de patience, grâce aux plaisirs de la saison : il adorait mademoiselle de Marivaux, mais la chasse est si bonne aux cœurs inquiets.

Quand il revint à Paris, six semaines après, mademoiselle de Marivaux était au couvent du *Thrésor*. Il voulut la voir; il tenta de l'enlever. Il n'eut même pas la consolation de savoir si ses lettres toutes passionnées arrivaient jusqu'à elle.

Marivaux, qui avait la prétention de lire dans tous les cœurs, ne s'aperçut pas de l'amour de sa fille. « C'est étonnant, écrivait-il après sa première visite au couvent, comme la solitude et la prière pâlissent une femme. La pauvre petite était si fraîche avant d'entrer au Thrésor! O mon Dieu! par quelles joies d'en haut payez-vous ces sacrifices humains? Ce n'est pas seulement son cœur et sa

liberté qu'on dépose à vos pieds. Les vierges vous immolent leur beauté et l'éclat si doux de leur jeunesse. »

A une seconde visite, voyant sa fille plus pâle et plus défaite, Marivaux lui demanda si le sacrifice était au-dessus de ses forces.

— Non, répondit-elle en joignant les mains.

Mais pensait-elle à Dieu ou à Guillaume de Bez? Elle ne succomba pas du premier coup; Marivaux la vit revenir à elle; sa résignation eut même un certain caractère de joie mélancolique.

— Je vais prendre le voile, lui dit-elle un jour; je me sens digne de cette action, j'aurai la force de m'éloigner sans regret du rivage de la vie, comme disent nos cantiques.

Elle cherchait sans doute à s'aveugler elle-même. Le jour solennel arriva. Le matin, comme son père la voyait pleurer, elle lui dit que c'étaient des larmes de joie. Madame de Bez survint; c'était l'heure de l'habillement; on apporta le voile : madame de Bez voulut l'attacher elle-même sur cette tête charmante qu'elle aurait dû couronner de roses moins pâles. La cloche sonna. Mademoiselle de Marivaux se jeta dans les bras de son père. — Je vais mourir, dit-elle avec calme; adieu, ma mère m'attend. Marivaux, qui ne comprenait jamais le langage naturel, crut qu'elle parlait au figuré.

La supérieure vint au-devant de la jeune vierge, qui était plus blanche que la mort. Arrivée à l'autel, il la fallut soutenir. Elle subit les félicitations du prêtre venu pour la bénir. A toutes les demandes elle répondait oui d'une voix sépulcrale.

Quand on saisit sa fille pour la placer sous le drap mor-

tuaire, Marivaux n'eut pas la force de rester plus longtemps dans la chapelle. Il sortit en essuyant ses larmes. Par un hasard singulier, il rencontra une comédienne à la porte du Thrésor, mademoiselle Sylvia, de la Comédie-Italienne.

— Vous pleurez, Marivaux.

— Oui, cependant je viens d'accomplir une bonne œuvre, j'ai sauvé ma fille des périls de ce monde ; à l'heure qu'il est elle est vouée à Dieu.

— Quelle idée!

— Vous savez que je n'avais pas de dot à lui donner.

— N'était-elle pas jolie? Ah! Marivaux, la liberté n'est-ce donc rien? Ah! philosophe que vous êtes!

— J'y ai réfléchi depuis sa naissance ; j'ai tout étüdié, tout comparé ; les joies d'ici-bas sont noyées dans les larmes.

— Et vous ne comptez donc pas le plaisir de pleurer? Allez, vous n'êtes pas un homme, vous n'êtes qu'un philosophe.

IV

Peu de jours après, Marivaux retourna pour la dernière fois au château de Bez. A la vue des branches soulevées par l'air vif, des oiseaux voyageurs, des sources jaillissantes, des vertes prairies, des moissons dorées, des pampres rougis, ne songea-t-il pas avec un serrement de cœur à la cellule étroite et sombre où priait, — où pleurait sa fille?

Guillaume de Bez, cédant aux prières de sa mère, se résigna à épouser à contre-cœur mademoiselle de Riancourt, qui ne l'aima jamais.

Mademoiselle de Marivaux ne survécut guère à son cœur. Elle mourut à vingt ans. Son père la pleura ; mais il se consola bientôt en pensant que sa fille était morte dans la paix du cœur et dans l'amour de Dieu.

LA TOUR.

I

Le portraitiste qui m'a le plus vivement détaché des rumeurs d'aujourd'hui par le sourire tout radieux du passé, c'est la Tour; — la Tour, qui a peint toutes les belles femmes et tous les philosophes sévères du dix-huitième siècle; — la Tour qui fut un sage et un fou, — un vrai républicain de la vraie république.

Il naquit dans les premières années du dix-huitième siècle, et mourut aux premiers orages de la Révolution (1704-1788); que de règnes divers il a vu passer! Louis XIV, la régence, madame de Parabère, Louis XV, madame de Pompadour, madame Dubarry, Louis XVI, Marie-Antoinette, — sans compter le règne de Voltaire, qui est le vrai souverain du dix-huitième siècle, — si toutefois le dix-huitième siècle finit à la Révolution.

La Tour est né à Saint-Quentin, la capitale du Verman-

dois, cité laborieuse et intelligente qui a donné à la France Ramus. La rue où est mort la Tour porte aujourd'hui son nom. Son père était musicien du chapitre de la collégiale. C'était un de ces naïfs artistes qui sont heureux de vivre oubliés dans l'étude et le loisir, un vrai musicien allemand comme ceux que maître Hoffmann a crayonnés sur les murs de sa tabagie, — non pas tout à fait Krespel, — moins de sentiment, moins d'imprévu, mais plus de gaieté et plus d'insouciance.

Sa marraine l'avait recommandé au patron de la ville, au grand saint Quentin, en lui donnant ce nom poétique. Heureusement qu'aux siècles passés on se contentait d'illustrer son nom sans s'inquiéter de son prénom. La Tour laissa son prénom à Saint-Quentin. Il étudia sérieusement le latin et le grec jusqu'à dix-huit ans. Un pastel de Rosalba lui arracha le cri révélateur de Corrége. Il n'eut jamais d'autre maître que cette vision magique. Il voulait aller à Venise demander à San-Marco la main de Rosalba, mais il n'avait pas d'argent. Un matin pourtant il dit adieu à son père et au violon de son père, — ce doux violon qui avait poétisé sans le savoir les premières folies de son cœur. — Où vas-tu? — Je ne sais; mais je pars. — Quelle folie! — Est-ce que l'oiseau, quand il sent palpiter ses ailes, n'a pas raison de s'élancer dans l'espace? Christophe Colomb aussi était un fou, quand il partait pour découvrir un nouveau monde. — Comme il te plaira; pour moi, l'univers, c'est le seuil de ma maison; mais j'ai trop de philosophie pour te condamner à la prison, fût-elle dans la maison natale, la maison où est morte ta mère et où chante ta jeune sœur. Adieu. Quand tu auras découvert un nouveau monde, le monde bruyant de l'esprit,

où l'on n'a pas le temps de vivre avec son cœur, tu reviendras peut-être demander un peu de silence au coin de mon feu. Moi, dans ma simplicité, je compare le monde à l'Opéra : tout ce bruit, toutes ces lumières, tout cet éclat, tous ces grands airs, ne valent pas un petit air du vieux Lully, joué le soir à ma fenêtre sur mon pauvre violon, devant cette giroflée sauvage, quand le soleil n'a plus qu'un rayon. — C'est vrai, dit la Tour, qui avait eu comme une vision de l'avenir, j'irai à Paris, j'y deviendrai riche, tout le monde reconnaîtra mon talent, je serai premier peintre du roi; mais, peut-être qu'au milieu de mon triomphe inespéré, ma seule joie sera d'écouter par le souvenir ce doux violon qui a le secret de mon cœur. — Adieu!

La Tour essuya une larme et partit. Il existait encore au dix-huitième siècle, en assez grand nombre, des écoles de peinture dans les provinces. On allait à Rome, on passait à Paris; mais on revenait avec l'amour du pays féconder l'humble école d'où on était parti. Reims, grâce au sacre des rois, cultivait le luxe : la fleur du luxe, c'est l'art. Il y avait à Reims toute une compagnie de peintres; les uns payés par les églises et les couvents, les autres par les familles qui voulaient leur portraiture. De Saint-Quentin à Reims, il n'y a pas loin. La Tour, n'osant d'abord s'aventurer à Paris, avec un talent au moins douteux, puisqu'il n'avait pas eu de maîtres, alla d'abord à Reims pour essayer ses forces : là, après quelques portraits, comme il allait partir pour Paris, il lui vint cette bonne idée, qu'en peinture il vaut toujours mieux étudier les morts que les vivants. Il avait vu un tableau de Rubens, et il partit pour les Flandres.

Arrivé à Cambrai, la maîtresse d'hôtel, qui était jolie et digne d'être écoutée, lui conseilla de s'arrêter dans cette ville, où la diplomatie européenne était alors réunie. Quoique profondément artiste, la Tour n'était pas un Paysan du Danube, ni un bohème hyperbolique vivant du hasard. C'était un peintre bien élevé comme il y en a quelques-uns. — Je ne les défends pas. — Il aimait les beaux habits, le beau monde, les belles manières et les belles conversations. Huit jours après son arrivée à Cambrai, on parlait de son talent; huit jours encore, on parlait de son esprit. Il fut bientôt recherché comme l'eût été Largillière lui-même arrivant de Paris. La Tour jugea à propos de ne pas dire qu'il venait de Saint-Quentin. L'ambassadeur d'Angleterre, ravi de ses pastels et charmé de ses reparties, lui offrit à brûle-pourpoint de l'emmener à Londres en son hôtel, où sa famille serait la sienne. Il devait partir bientôt. La Tour ne savait que répondre à cette amitié enthousiaste, quand une petite aventure galante lui vint donner une résolution subite.

On peut affirmer que la Tour a été amoureux pendant la moitié de sa vie; il a vécu quatre-vingt-quatre ans; le plus souvent, comme il n'était pas marié, c'était, selon Greuze, un braconnier vivant sur le mariage. A Cambrai, il rencontra dans un cercle diplomatique une jeune dame beaucoup plus Espagnole que Française ou Flamande, quelque fille posthume d'un Don Juan, coureur d'aventures. Elle était fort jolie et fort coquette, elle aimait le monde; mais, comme beaucoup de femmes du Nord et du Midi, elle n'avait de passion sérieuse que pour elle-même. Elle avait épousé un gentillâtre de la province qui raffolait d'elle, et lui faisait croire çà et là qu'elle l'aimait. La

Tour ne doutait pas de cette conquête. Elle l'écouta d'abord avec un charmant sourire, mais elle lui répondit bientôt par un éclat de rire. Quoique la gaieté en amour soit de mauvais augure, la Tour ne rebroussa pas chemin. Par coquetterie, elle lui permit de la peindre. Elle se trouva si jolie dans le pastel de la Tour qu'elle lui fut un peu moins cruelle. Lui, qui achevait un portrait en trois séances, il fut trois semaines pour retoucher les mains. Le mari n'était pas toujours là. Tout gentillâtre qu'il fût, il trempait un peu dans l'industrie, citant pour s'excuser la noblesse de Venise. Il conservait la vertu de sa femme à force d'argent et d'amour, comme d'autres à force d'amour et d'esprit. La Tour s'enhardit au point de vouloir enlever la dame.

— Non, lui dit-elle en baissant les yeux, c'est moi qui vous enlèverai. Soyez à minuit sous mes fenêtres. — Comment, une échelle de soie? — Silence; vous verrez.

La Tour était un homme de trop bonne compagnie pour demander où serait le mari. Il se contenta de dire qu'il se trouverait à minuit sous les fenêtres de la dame, avec son épée.

A peine de retour à l'hôtellerie, la fille de chambre de la dame, — une belle Flamande, joufflue comme la Diane de Jordaens, — vint l'avertir que tout était arrangé pour l'aventure.

— Vous passerez par la fenêtre. — Mais la chambre à coucher de votre maîtresse est au deuxième étage; comment voulez-vous que je passe par la fenêtre? — Rien n'est plus simple, vous verrez. Je viens ici pour vous recommander un silence de statue.

L'air mystérieux de cette fille émut un peu la Tour. Il pensa que la nuit serait rude.

— Après tout, dit-il en donnant un écu d'or à cette fille, je me consolerai gaiement, si je me trompe de porte en chemin, pourvu que je rencontre cette belle Flamande, toute fraîche et toute rubiconde, une goutte de vin sur une boule de neige.

Cependant minuit sonne ; tous les carillons de Cambrai chantent sa victoire et redisent les battements de son cœur. La fille de chambre ouvre une petite fenêtre et lui fait signe de monter dans un panier à jour disposé contre la maison et accroché à une corde. Ce panier était destiné depuis longtemps à faire le voyage du rez-de-chaussée au grenier, comme cela se pratique en maint endroit. La Tour pensa que sa dignité était compromise ; mais, quand on est amoureux et qu'on porte une épée, on ne s'arrête pas à de pareilles considérations. Il monta bravement dans ce char aérien et se recommanda aux blanches colombes de Vénus. Le bruit criard de la poulie ne parvint pas à le rappeler à la vérité prosaïque de son voyage. Il monte, il monte, il monte. Voilà qu'il touche au versant du mont Hymette. A travers les rideaux de damas, il voit se dessiner une ombre adorée. C'est elle. Elle vient à lui, elle soulève les rideaux, elle ouvre la fenêtre, — enfin! — Il va lui saisir la main. La lune vient éclairer cette page de roman que, plus tard, Fragonard a écrite pour la galerie de la Guimard. Ah! que la dame est belle dans son galant déshabillé, avec ses cheveux qui tombent en cascades sur le marbre bruni de son épaule! Déjà la Tour atteint à la balustrade du petit balcon : encore un mouvement ascensionnel de la robuste Flamande, le voilà au paradis idéal

des coureurs d'aventures; mais le mouvement est en sens contraire. Il redescend malgré lui, et le voilà maintenant à six pieds du paradis. C'est bien la vie et ses ascensions! Dès qu'on arrive au ciel, on en redescend avant d'avoir bu l'arome dont s'enivrent les anges.

— Eh bien! monsieur la Tour, dit la dame d'un air surpris, vous ne venez pas? — Sacrebleu, Jeanneton, vous ne savez pas ce que vous faites, cria la Tour à la Flamande. — Chut! dit la dame, vous allez réveiller mon mari. — Eh bien! madame, avertissez vous-même cette fille, ou bien descendez avec moi. Voyez, me voilà comme Tantale.

A cet instant, une autre fenêtre s'ouvrit. Le gentillâtre se pencha et demanda : — Qui vive? la Tour tira son épée.

— Qui vive? dit encore le mari. — Je désire garder l'anonyme, répondit La Tour sans trop savoir quelle figure faire. — Qui que vous soyez, reprit le mari, je vous souhaite une bonne nuit dans ce lit d'un nouveau genre.

Au même instant, les fenêtres de la dame et la fenêtre du monsieur se fermèrent comme si elles eussent obéi à la même pensée.

La Tour avait trop d'esprit pour ne pas reconnaître là une comédie jouée avec lui et contre lui. Encore si l'on eût baissé le rideau! Il était sur un théâtre plein d'écueils. Il ne pouvait ni aller ni venir, ni descendre ni monter.

— Voilà, dit-il, que je prends une leçon de libre arbitre. Tout bien médité, l'homme est le jouet de la destinée. Je n'ai pas plus de liberté d'action dans la vie qu'en cette occurrence. Cette Flamande, qui tient la corde, est une des mille images de la fatalité. Cette corde, c'est le fil de ma vie.

Après une demi-heure de philosophie, la Tour se mit en colère. Il était né raisonneur; à tout événement, il commençait par discuter avec lui-même.

— Quoi, s'écria-t-il tout à coup, j'ai une épée, et je ne puis me venger!

Il mesura du regard toutes les distances. Il ne pouvait s'approcher de la muraille, il était à quinze pieds du sol, il ne lui restait que sa patience. Cependant il avertit le mari qu'il allait saccager sa maison, s'il ne donnait des ordres pour sa délivrance. Le mari rouvrit sa fenêtre et l'avertit charitablement que, s'il faisait du bruit, tout le voisinage serait sur pied, et qu'il serait hué comme un amoureux transi. La Tour continua à faire de la philosophie; c'était par une belle nuit de juillet, dont le silence n'était troublé que par les joyeux carillons, quelques girouettes rouillées, une rafale çà et là, et les élégies des chats dans les gouttières. La Tour, le croira-t-on, finit par s'endormir.

Quand il s'éveilla, le jour était venu, quelques paysans chassaient leurs ânes vers la place du marché, car c'était le jour du marché.

— Bastien, ne vois-tu pas celui-là qui tient là-haut son épée dans le panier à salade? — Est-ce que le carnaval se fait maintenant à la mi-juillet? — C'est Don Quichotte qui combat contre les moulins à vent.

En s'éveillant, La Tour envisagea avec effroi sa position délicate. Les rires des paysans éveillèrent les voisins; ce fut un hourra dans toute la rue. Toute la canaille était sous les fenêtres, quand la Flamande renvoya l'amoureux sur le pavé.

— D'où venez-vous? — Du ciel. — C'est cela, le ciel du lit! dit un malin.

Ce mot sauva la Tour; les huées furent pour le mari. Le pauvre homme avait préparé avec beaucoup de sollicitude la mise en scène de cette comédie; il eut beau vouloir passer du côté des rieurs, il fut bientôt obligé de quitter la ville. Le sentiment public a toujours raison.

Cependant, le jour même de l'aventure, la Tour était parti pour Londres, avec des recommandations de l'ambassadeur d'Angleterre. La renommée et la fortune l'attendaient dans cette capitale, où Reynolds « le seul peintre anglais » n'était encore qu'un enfant. Presque à son arrivée, il reçut ce billet :

« Depuis que je ne vous vois plus je vous aime. Depuis que vous êtes parti je vous cherche. »

C'était la femme du gentillâtre. O singularité du cœur! Elle s'était d'abord amusée des malices de son mari contre la Tour. Mais cette nuit même où la Tour subissait le crime de l'avoir aimée, elle se promettait de venger la Tour. La nuit était si belle! « Si pourtant, s'était-elle dit, s'il avait franchi la balustrade, et que je fusse tombée évanouie dans ses bras! »

Revenue à la fenêtre, elle l'avait entr'ouverte; elle s'était penchée au balcon comme pour consoler la Tour, — peut-être, qui sait, pour saisir la corde et approcher de la muraille le navire aérien; mais... la Tour dormait.

A Londres, la Tour chercha, car le billet n'indiquait pas d'autre rendez-vous que celui du hasard. Un matin, il fut mandé par lady B***, pour faire son portrait. Lady B***, c'était la dame amoureuse. On ne dit pas s'il fit son portrait. Ce qui est hors de doute, c'est qu'il passa trois

ans à lui chanter qu'elle était belle, sur toute la gamme amoureuse. Cette jolie femme, tout Espagnole de figure et de cœur, apprit à peindre au pastel, et donna à son maître en l'art d'aimer plus d'une leçon fertile. L'amour est à l'étude de l'art ce que la philosophie est à l'étude des langues : c'est le fronton du monument, c'est le commencement de l'œuvre, c'est le dernier mot.

Cependant il disait qu'il y avait moins loin de Londres à Paris que de Saint Quentin à Paris. Il s'embarqua pour la France avec quelques poignées d'or, ne doutant pas de son étoile. A son arrivée à Paris, il se donna pour un peintre anglais qui voyageait par distraction. Il se présenta à l'atelier de Largillière un jour où Voltaire se faisait peindre. La Tour, qui avait étudié à Londres toutes les thèses philosophiques alors à la surface, commença par émerveiller Voltaire par la puissance de son raisonnement. —Et moi aussi je suis peintre, dit-il à Largillière, mais je ne suis qu'un peintre anglais, un vrai barbouilleur de hasard. Voyez plutôt. A son tour il se mit à peindre Voltaire. Après deux heures de travail et de conversation, Largillière s'écria : —Ah! milord, j'irai apprendre à peindre à Londres! — Et moi, dit Voltaire, j'irai apprendre à y penser.

II

Il y a cent ans, l'anglomanie était la maladie à la mode. On vivait en France, on se promenait en Italie, on aimait en Espagne, on pensait en Angleterre. Qui disait Anglais,

disait philosophe. Aussi nos derniers marquis faisaient tous le voyage d'Angleterre pour y apprendre à penser, — à panser les chevaux! disait Louis XV, qui était un homme d'esprit — parmi les rois.

La Tour fit, avec beaucoup de prestige, son entrée dans le monde; il se disait Anglais; il faisait sonner haut son or et sa philosophie; il avait du talent et de la figure. Voltaire eut à peine le temps de le recommander, tant la renommée était soudaine avec ce nouveau venu.

Mignard avait le premier, en France, peint les femmes, non comme elles étaient, mais comme elles voulaient être; c'était le triomphe du mensonge de l'art. La Tour arriva bientôt à un plus beau triomphe; il peignit les femmes comme elles étaient et comme elles voulaient être. Le pastel lui donnait tous les lis, toutes les roses, tous les sourires. C'était la vérité pourtant, mais la vérité vue par le poëte ou par l'amant; la vérité vue par le peintre, sous le rayon de la poésie ou de l'amour. Quel éclat! quelle transparence! quelle lumière! Quand on entrait dans l'atelier de la Tour, on se demandait d'abord, à la vue de ces admirables figures, qui semblent détachées d'une galerie idéale, si c'était l'atelier d'un peintre ou d'une fée; mais presque aussitôt on reconnaissait un accent humain à toutes ces têtes charmantes. C'était la féerie de l'art et non la féerie des Orientaux. Mignard n'est qu'un faux bon peintre, avec ses pinceaux; la Tour, avec ses crayons, est un peintre sérieux qui arrive à l'effet, à la couleur, au caractère.

On ne peut mettre en doute la variabilité de la figure humaine, c'est un clavier qui chante à tous les sentiments et à toutes les idées. Vous avez vu plus d'un éclair d'es-

prit sur la figure d'un sot; j'ai vu s'épanouir plus d'une sottise sur la figure d'un homme d'esprit. La figure est la fenêtre où viennent respirer toutes les passions de l'âme et du corps. Donnez-moi, disait d'Aguesseau, deux lignes d'un homme, et je le ferai pendre. Pour moi, je dirai : Montrez-moi une figure pendant deux heures, et j'écrirai l'histoire de ses passions.

Le grand portraitiste est celui qui fait résonner le clavier, qui saisit l'instant où la figure s'illumine d'un beau sentiment comme la fenêtre s'illumine d'un rayon de soleil. Il n'y a pas de figure qui n'ait son moment de beauté. La laideur elle-même a, pour ainsi parler, des ressouvenirs d'un monde où tout est beauté. — Quand on songe, disait madame du Deffant à la Tour, devant son cercle de beaux esprits et de « femmes sensibles, » quand on pense que vous êtes parvenu à faire quelque chose d'assez beau de madame du Châtelet, il faut bien admettre la magie de la peinture devant cette métamorphose, car c'est pourtant le portrait de madame du Châtelet. — Oui, dit la Latour, et je vous avoue, madame, que j'aime mieux mon portrait de la marquise que celui que vous lui avez peint de votre style. — Ils sont ressemblants tous les deux. — Rappelez-moi le vôtre. — Représentez-vous une femme grande et sèche, une maîtresse d'école sans hanches, la poitrine étroite et sur la poitrine une petite mappemonde perdue dans l'espace, de gros bras trop courts pour ses passions, des pieds de grue, une tête d'oiseau de nuit, le nez pointu, deux petits yeux vert de mer et vert de terre, le teint noir et rouge, la bouche plate et les dents clair-semées. Voilà donc la figure de la belle Emilie, sans parler de l'encadrement : pompons, pierre-

ries, poudre, verreries. Vous savez qu'elle veut être belle en dépit de la nature et de la fortune. Vous savez qu'elle n'a pas toujours une chemise sur le dos. — Allons, allons, dit madame Geoffrin, nous pénétrons dans la vie privée.

La Tour demanda du papier et des crayons. Pendant que la conversation continuait sur les vertus de la belle Emilie, il essaya de rappeler cette figure affreuse sous l'analyse, mais charmante par l'esprit et l'expression. Le portrait passa bientôt de main en main. Tout le monde reconnut la maîtresse de Voltaire. — Et pourtant, dit la Tour, tout le monde aussi l'a reconnue sous le pinceau sympathique de madame du Deffant. En voici la raison : dans la nature la plus primitive il y a de l'art. Il n'est pas une forêt, pas une montagne, pas une rivière, qui n'ait un accent de poésie mystérieuse; je ne parle pas des fleurs, qui sont de l'art tout pur. Les fruits eux-mêmes sont des chefs-d'œuvre de forme et de coloris. Imaginez-vous rien de plus parfait qu'une grappe de raisin ou une pêche? Il n'est donc pas étonnant que les femmes, qui sont la coquetterie de la création, soient un composé de nature et d'art, mais où l'art l'emporte sur la nature. Paul Potter reconnaissait que les vaches posaient un peu devant lui. Lui, Paul Potter, naïf jusqu'au sublime et jusqu'à la niaiserie! Les femmes ne posent pas seulement devant le peintre et devant le monde, elles posent devant elles-mêmes. Aussi, avec une bouche mal coupée et des yeux sans couleur, elles parviennent, par la grâce du sourire et le charme du regard, à corriger la nature. Madame du Châtelet est, dites-vous, une maîtresse d'école; maîtresse d'école, si vous voulez, mais elle enseigne à lire à l'amour.

Toute la compagnie donna raison au peintre.

L'atelier de la Tour était le mieux hanté de tous les ateliers du dix-huitième siècle. On y venait de la cour. Le maréchal de Saxe y rencontrait le prince de Conti; Helvétius y discutait avec Jean-Jacques Rousseau. La Tour prenait trop souvent la parole pour la philosophie et pour la politique. Il avait étudié tous les systèmes qui gouvernent les sentiments et les peuples depuis Platon jusqu'à Cromwell, depuis Jésus-Christ jusqu'à Fénelon. Il croyait fermement, comme tous ceux de l'Encyclopédie, que la France aurait, ainsi que l'Angleterre, sa révolution. Plus d'une fois, à Versailles, en peignant Louis XV, ou en peignant une princesse en présence du roi, il se permettait quelques conseils détournés, quelques avertissements dangereux à donner. C'est la Tour qui prépara à Louis XV le seul mot de ce roi que l'histoire ait enregistré. — Sire, lui disait-il en lui vantant la politique de l'Angleterre, nous n'avons pas de marine! — Et celles de Vernet, monsieur la Tour! repondit le roi, renvoyant ainsi le peintre à ses pastels avec beaucoup d'esprit et de dignité. Cependant Louis XV aimait la Tour, et, le plus souvent, il voulait bien reconnaître avec lui que la France passerait par une régénération sociale. — Mais après moi le déluge! disait le roi pour achever toutes les conversations.

Un jour le peintre passe en revue tous les illustres capitaines des derniers règnes. Il s'arrête au maréchal de Saxe; Louis XV rappelle ses victoires et son héroïsme.

— Et quand on songe, sire, que le maréchal de Saxe, après tant de jours glorieux, n'a plus à traîner que des jours de misère! Pendant qu'il se battait pour son roi et

pour son pays, il laissait sa fortune aller comme il plaisait à Dieu; ou plutôt à ses coquins d'intendants, qui l'ont ruiné.

— Vous pourriez dire que le maréchal à été ruiné par les intendants de ses menus plaisirs.

— Toujours est-il vrai que le pauvre maréchal n'a plus que son épée, et qu'il est venu hier m'emprunter un petit écu. Votre Majesté m'a offert une pension de deux mille livres; j'ai dû refuser, puisque j'ai plus d'argent qu'il ne m'en faut; mais je viens vous prier d'accorder cette pension au maréchal de Saxe. Seulement, au lieu de deux mille livres, donnez deux cent mille livres.

Cette fois, le conseil du pastelliste fut suivi. Le vieux maréchal put payer ses créanciers et racheter les diamants qui avaient disparu de la poignée de son épée. Sous la dernière monarchie et sous la République on ne compterait pas beaucoup de ces nobles cœurs qui refusent les pensions comme un outrage quand ils gagnent leur pain, mais qui les demandent pour leurs amis.

Pendant plus de cinquante ans, la Tour eut ses libres entrées à la cour de France [1]. Il était toujours bien accueilli à Versailles, que la reine s'appelât Marie Leczinska, madame de Pompadour, madame Dubarry, ou Marie-Antoinette. Dans les salons de Paris et de Versailles il avait la réputation d'un beau causeur. Il était écouté comme Chamfort et Rivarol. Que si un curieux de ce temps-ci regrettait ces années coupables et charmantes du règne de Marie-Antoinette, où les ambitieux n'avaient d'autre

[1] Il n'était cependant le courtisan de personne. « Mon talent est à moi, » disait-il. Jamais il ne voulut terminer le portrait des deux sœurs du roi, parce-qu'elles l'avaient fait attendre.

souci que de souper en gaie et belle compagnie, je lui proposerais de suivre la Tour chez madame de Coigny ou chez madame de Grammont, ou à tout autre hôtel célèbre, — hôtel Rambouillet, moins les précieuses et le jargon, — nous trouverions en cercle, à la cheminée, trois ou quatre beautés, — on était toujours belle alors, soit par l'esprit, soit par la gaieté, soit par la galanterie, soit enfin par la beauté, ce qui était encore le moyen le plus simple et le meilleur; — nous rencontrerions éparpillés dans le salon quelques beaux esprits comme Rivarol et Rulhières, un abbé et un marquis On commencerait par parler politique, — c'est-à-dire à parler de la cour. C'était la politique de Cythère. — Madame de Coigny ferait un signe d'éventail à Chamfort; madame de Grammont appellerait Rulhières; Rivarol serait déjà assis à côté de madame de Vaudreuil. — De quoi est-il question à Versailles? — De l'abbé Maury, qui, sous prétexte d'y prêcher l'Évangile, a été donner au roi des leçons d'économie politique, des conseils de diplomatie intérieure et extérieure. — « C'est dommage, a dit Sa Majesté en sortant de l'église, si l'abbé Maury nous avait parlé un peu de religion, il nous aurait parlé de tout. »

RIVAROL. — Je croyais que le roi n'avait jamais rien dit.

MADAME DE VAUDREUIL. — Rulhières est pensif.

RULHIÈRES. — J'ai peur d'être amoureux.

MADAME DE GRAMMONT. — L'amour est comme les maladies épidémiques : plus on les craint, plus on y est exposé.

RIVAROL. — Et moi, je ne demande qu'une chose aux échos d'alentour : c'est de devenir amoureux.

LA TOUR. — Prenez garde, monsieur de Rivarol, le commerce des hommes avec les femmes ressemble à celui

que les Européens font dans l'Inde; c'est un commerce guerrier. Vous n'êtes déjà plus dans l'âge de l'héroïsme.

MADAME DE COIGNY. — M. de Rivarol a trop combattu dans les espaliers de l'Opéra, contre les bacchantes qui n'ont de prix que parce qu'elles se vendent. Il y a là telle fille de chœur qui trouve à se vendre et qui ne trouverait pas à se donner.

RIVAROL, avec une pointe d'impertinence. — J'ai quitté les filles d'Opéra, parce que j'y ai vu autant de fausseté que dans les honnêtes femmes.

MADAME DE GRAMMONT, avec un sourire malin. — Ça été au temps de votre mariage : après tant de flammes vives, la fumée est venue.

CHAMFORT. — Rivarol était un philosophe qui abandonnait le roman pour l'histoire; mais il est revenu tout de suite au roman. Le divorce est si naturel, que dans plusieurs maisons il couche toutes les nuits entre les deux époux.

MADAME DE VAUDREUIL. — M. de Rivarol a eu sans doute le tort d'être trop aimé. Celui qui est trop aimé n'aime plus guère. Dès que la balance penche, tout est perdu.

LE MARQUIS. — Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il en est des sentiments du cœur comme des bienfaits. Quand on n'espère plus pouvoir les payer, on tombe dans l'ingratitude.

MADAME DE COIGNY. — Tout bienfait qui n'est pas cher au cœur est odieux. C'est une religion ou un os de mort; il faut l'enchâsser ou le fouler aux pieds.

RIVAROL. — Il me semble qu'on me calomnie tout doucement. Tout mon crime est d'avoir épousé une femme et de m'être enfui avec une autre, sans laisser de quoi

vivre à la première. Ce qui est certain, c'est que l'Académie lui a donné un prix de vertu, dans le seul dessein de m'être désagréable. C'est donc à moi qu'elle doit cela. Mais ne me rappelez pas que j'ai été le mari de ma femme.

LE MARQUIS. — Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est tout à fait la dupe d'une femme que quand elle est la vôtre.

CHAMFORT. — L'état de mari a cela de fâcheux, que le mari qui a le plus d'esprit peut être de trop partout, même chez lui, ennuyeux sans ouvrir la bouche, et ridicule en disant la chose la plus simple.

RULHIÈRES. — Non, je n'ai pas peur de l'amour; c'est un conte de fées qui nous conduit toujours, comme les petits enfants, au château enchanté. Mais j'ai peur des femmes. Madame de S... s'est déshonorée pour un amant qu'elle a cessé d'aimer parce qu'il a mal ôté sa poudre.

LE MARQUIS. — Madame de F... a perdu son nom et sa fortune pour le chevalier de M...; or, vous savez qu'elle a quitté brusquement le chevalier un jour qu'il avait mis son bas à l'envers.

CHAMFORT. — En amour les plus fous sont les plus sages; le moyen le plus sûr de raisonner sur ce point délicat, c'est de déraisonner.

L'ABBÉ. — C'était un grand philosophe, celui-là qui faisait l'*Éloge de la Folie*. En amour tout est faux, tout est vrai. C'est la seule chose sur laquelle on ne puisse dire une absurdité, même dans le confessionnal.

MADAME DE COIGNY. — Chamfort a donc perdu son temps quand il a écrit des maximes sur l'amour?

CHAMFORT. — Oh! mon Dieu oui; mais, d'ailleurs, les maximes, fussent-elles de la Rochefoucauld, sont dans

la conduite de la vie ce que les routines sont dans les arts : avec elles rien d'aventureux, rien d'imprévu, point de ces charmantes folies...

MADAME DE GRAMMONT. — Qui ne sont peut-être que la sagesse déguisée.

LA TOUR. — Cependant, si le plaisir s'appuie sur l'illusion, le bonheur repose sur la vérité. Ne vous semble-t-il pas que l'homme heureux par l'illusion n'a sa fortune qu'en agiotage, tandis que l'homme heureux par la vérité a sa fortune en fonds de terre?

MADAME DE COIGNY. — Et la grêle? et l'incendie? et l'inondation? et l'impôt? et la famine? et la femme du fermier? et les enfants du fermier?

L'ABBÉ. — C'est le bonheur patient et insensible. Ce bonheur-là me rappelle le proverbe indien : Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis; mais il vaut mieux être mort que tout cela.

LA TOUR. — Quand les anciens ont représenté le Bonheur couronné de feuilles d'olivier, ils ont pensé au bonheur qui dort dans un tombeau. Ceux qui détruisent leurs passions, comme un homme violent tue son cheval ne pouvant le gouverner, sont des insensés qui ne comprennent pas que la vie a des joies furieuses comme la mort a des joies paisibles.

CHAMFORT. — Pour moi, je m'inscris contre le proverbe, et je dis : Qui quitte la partie la gagne.

MADAME DE GRAMMONT. — Parce que vous vivez par le souvenir; parce que vous êtes encore amoureux en songeant que vous l'avez été. On a beau se détacher, on vit toujours de la vie et non de la mort.

MADAME DE VAUDREUIL. — Je commence à croire que per-

sonne parmi nous n'est amoureux, excepté l'abbé, car nous ne parlons que d'amour ce soir.

MADAME DE COIGNY. — Nous voulions parler politique.

CHAMFORT. — Les conversations ressemblent aux voyages qu'on fait sur l'eau ; on s'écarte de la terre sans presque le sentir ; on ne s'aperçoit qu'on a quitté le rivage que quand on en est déjà loin.

Tout ce qui porta un nom glorieux, à quelque titre que ce soit, depuis la régence jusqu'à la Révolution, fut peint par la Tour ; hommes de cour, hommes d'église, hommes d'épée, hommes de lettres, femmes du monde, femmes de théâtre, vertus à tous les degrés, tout passa à l'atelier de ce peintre charmant, qui fut le véritable historien du dix-huitième siècle.

Il s'était retiré à Auteuil ; il voulait y mourir ; mais il eut, à quatre-vingt-deux ans, le mal du pays. Il n'avait pas oublié sa bonne ville de Saint-Quentin. Il y avait fondé une école gratuite de dessin. Né charitable et républicain, il ne voulait pas qu'on se souvînt de lui pour son talent, mais pour ses bienfaits. A Saint-Quentin, les petits enfants pauvres, les femmes en couches sans foyer, les vieillards sans abri redisaient son nom avec reconnaissance. Il avait mis plus de cent mille francs à la disposition du mayeur de la ville pour ces œuvres de charité. Il avait versé au trésor cinquante mille francs pour la création d'une école de dessin. Quand on lui parlait de son grand cœur, il répondait comme Jean-Jacques Rousseau : « On n'a rien fait quand il reste quelque chose à faire. »

Il partit pour Saint-Quentin. « Je veux, dit-il à Gluck, aller presser sur mon cœur le violon de mon père, car, comme disent vos Allemands, il y a laissé son âme. »

Il fut accueilli à Saint-Quentin, la ville républicaine, comme ne l'eût pas été Louis XIV. Le 21 juin 1784, on y annonça son arrivée ; ce jour est historique. Voici entre autres récits celui d'un témoin de la fête, M. de Bucelly d'Estrées, qui, il y a dix ans à peine, le lisait à l'académie de Saint-Quentin : « La population tout entière quitte ses travaux, tout prend un air de fête, les jeunes filles se couronnent de fleurs, le canon citoyen tonne, le carillon de la cité fait retentir les airs de ses sons joyeux. L'ancienne rue de la Vignette est encombrée, c'est à qui le saluera le premier. Le corps municipal avec le mayeur, véritable élu du peuple, offre à la Tour le tribut de la reconnaissance publique, une couronne de chêne. La Tour, qui avait refusé un ordre royal, accepte avec des larmes cette couronne civique. Je me rappelle encore toute l'émotion et toute la joie de cette fête. C'était là de l'enthousiasme! c'était là du patriotisme! Toute la cité, depuis l'hôtel de ville jusqu'à l'humble fenêtre de l'ouvrier, fut illuminée le soir. » On dansa et on fraternisa comme sous la Révolution ; car Saint-Quentin est une sœur de Paris, qui n'a pas besoin de recevoir le mot d'ordre révolutionnaire.

Quand la Tour se trouva seul avec son vieux frère, il lui demanda où était le violon de son père. Le frère se mit à rire, — un brave homme de provincial qui n'a jamais pris un violon au sérieux. — Cependant, sur l'insistance de la Tour, il alla le dérober d'une vieille armoire de chêne, où il était, pour ainsi dire, enseveli, avec une seule corde et un archet brisé.

La Tour prit religieusement cette relique, s'agenouilla, et la pressa sur son cœur. — Ah! mon frère, sachez-le

bien : si j'ai eu le mal du pays, c'est un peu à cause de ce violon. Quand j'avais vingt ans.....

Il retourna dans sa jeunesse avec ravissement, comme un voyageur altéré d'ombre, qui passe par une forêt printanière.

Il vécut encore quelques saisons à Saint-Quentin. Il y mourut la veille de la Révolution, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Le chanoine Duplaquet écrivit sur son tombeau : « *Bon citoyen, — esprit juste et orné, — cœur droit et généreux,* » enfin trente-deux lignes de style lapidaire ; c'est trente et une lignes de trop. « *Ci-gît la Tour !* » pas un mot de plus, car ce nom rappelle un homme et un artiste.

LES CAPRICES
DE LA MARQUISE.

COMÉDIE EN UN ACTE

SIFFLÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A L'ODÉON, LE 12 MAI 1844.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS DE VERMAND.
LE CHEVALIER DE VERSAC.
NICOLAS, ménétrier du village.
LA MARQUISE.
MARIANNE.

1783

La scène est au château de Vermand, en Normandie.

Le théâtre représente un parc. — A droite un pavillon; à gauche, un mur un peu masqué par un arbre.

SCÈNE PREMIÈRE.

NICOLAS.

Au lever du rideau, on entend un air de cornemuse. Après avoir joué, Nicolas sort d'un bosquet à pas de loup, dans un ajustement très-pittoresque.

Quoi! ma musique ne l'attire pas? — C'est donc ici le château de la Belle et la Bête? — Je ne veux nommer per-

sonne. — Quel château mystérieux! Marianne y est devenue invisible. C'était bien la peine de gâter ces beaux espaliers et ma culotte de velours! Depuis ce matin, je perds mon temps à soupirer sur ma cornemuse. Je me suis présenté plus de vingt fois à la porte, mais il paraît qu'ici on n'a pas l'habitude de passer par là. J'ai vu un freluquet de valet de chambre qui m'a dit : « Halte-là, Nicolas! » Si je savais où est la fenêtre de Marianne! On dit que c'est là un chemin de traverse. — Je lui ai écrit : a-t-elle lu ma lettre? Qui sait si elle ne m'a point oublié? Elle devient quasi grande dame au château. — Oh! que nenni! on n'oublie pas si tôt Nicolas. Si je pouvais seulement la prendre par le corset, et lui parler entre quatre lèvres! — Mais qui vient donc là-bas? — Ouf! c'est la marquise. Ces pauvres espaliers! ma pauvre culotte de velours! (Il s'enfuit, et grimpe au mur du parc.)

SCÈNE II.

LA MARQUISE DE VERMAND, un éventail à la main.

Robe à paniers et toutes les hyperboles du temps.

LA MARQUISE.

Oui, des caprices. — Vouloir et ne pas vouloir. — Ne pas vouloir ce qu'on sait, ne pas savoir ce qu'on veut.— On appelle cela des caprices. — Il y a des gens que nous ne supportons que pour leur faire supporter nos caprices. — Eh! mon Dieu! nous que personne ne contredit, si nous ne pouvions pas nous contredire un peu nous-mêmes, quel ennui ce serait! — Le caprice, c'est la rose

que j'effeuille, l'amant que je ne prendrai pas, la comédie qu'on me donne, celle que je fais, celle que je voudrais faire, une rivale, parfois même un mari ; moi, quand le mien n'est pas là... (Elle se promène en rêvant.) Mais, depuis que je suis revenue en ce château, toute espèce de caprice m'est interdit. Il faut que je me contente d'être heureuse. (Après un soupir, et d'une voix traînante.) C'est bien amusant! Je suis lasse du bonheur; il me semble que je mange sans cesse de la soupe au lait. — La destinée s'obstine à filer mes jours avec de la soie. Si ce fil était mouillé de quelques larmes, à la bonne heure! — Est-ce que le chevalier ne viendra pas avant huit heures? Ah! monsieur de Versac! vous me négligez... car il est déjà sept heures et demie. Depuis un mois qu'il demeure avec nous, nous ne le voyons plus. Que faire ce soir? Nous ne sommes pas à Paris! — Marianne ne vient pas. Si j'avais ce petit roman, *Point de lendemain!* Le titre est délicieux. Je ferai lire cela au chevalier, pour voir s'il y a, avec lui, des jours sans lendemain. Hélas! réduite à lire des romans, quand tout le monde en fait autour de moi! Ah! grand'mère avait bien plus d'esprit! Mais les abbés et les mousquetaires s'en vont : adieu les petits romans. A quoi bon les paravents, aujourd'hui? et les oratoires? si ce n'est à prier Dieu. — Où donc en suis-je avec le chevalier? Un amour innocent qui ne nous fera pas grand mal au cœur, une églogue, une bergerie, une vraie page de Watteau. Pourtant, si le chevalier était toujours là!... Mais l'ingrat voyage ailleurs.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, MARIANNE.

LA MARQUISE.

Enfin, Dieu merci, vous voilà! — Eh bien! ce roman? — Dépêchez-vous donc!

MARIANNE, avec indolence.

M. le chevalier m'a dit qu'une belle fille ne perdait pas pour attendre : j'ai attendu, madame.

LA MARQUISE, saisissant le livre avec impatience.

Mais, en vérité, elle a de l'esprit. Décidément, Marianne, vous n'êtes pas du tout comme une autre; vous avez l'air d'une soubrette de Marivaux.

MARIANNE.

Une soubrette! Mais madame la marquise a dit à ma marraine que je serais mieux que cela.

LA MARQUISE, ouvrant le livre.

Comment! j'avais demandé *Point de lendemain!* et voilà *les Peines de cœur!* J'ai bien assez du titre de celui-là. (Jetant le volume.) C'est bon pour l'antichambre. — Je vais au bord de l'étang; envoyez-moi les visiteurs, — même mon mari. (A part.) Il est des jours où le cœur et l'esprit ont si peu de chose à faire!

SCÈNE IV.

MARIANNE seule.

C'est bon pour l'antichambre! mais je ne suis pas de

l'antichambre, moi. (Ramassant le volume.) Ces princesses-là sont d'une insolence! tout ce qu'elles dédaignent est bon pour nous ; ainsi, à les entendre, si nous avons de la vertu, c'est tout juste parce qu'elles n'en veulent plus. (Elle lit.) « J'ai été chez Lucinde, elle est arrangée avec le « comte de Trois-Étoiles ; je l'ai trouvée charmante au « possible, et je l'ai aimée à la fureur. » — Eh bien! ces amoureux-là n'y vont pas de main morte ; Nicolas lui-même n'y allait pas si vite. Mais il s'agit bien de lire là-dedans. (Jetant le livre, en imitant le geste de la marquise.) C'est bon pour l'antichambre. (Elle prend dans son sein une lettre de Nicolas.)

(Lisant.) « Mamzelle Marianne,

« C'en est fait, je vous épouse ; le plus tôt sera le meilleur. Mon père m'a cédé son violon et sa cornemuse ; mais, avant de faire la joie des autres, je voudrais bien faire un peu la mienne et la vôtre. Rien que d'y penser, mon cœur joue du violon. Je vous offre là un sort assez beau : Nicolas et toute sa musique! Nous avons marché sur la bonne herbe, il n'y a plus de temps à perdre. Ce soir, il faut que je vous parle de près ; ainsi attendez-vous à me voir venir par la fenêtre ou par la cheminée : tous les chemins vont à Rome. Un amoureux de bonne volonté trouve toujours un chemin. C'est que je suis un homme résolu, moi! A la guerre comme à la guerre! à l'amour comme à l'amour! Je ne serai pas si sot que de passer par la porte, car tous ces chiens de valets qui vous entourent me disent : — Halte-là, Nicolas, on ne passe pas! — Moi, je passe toujours ; tu t'en souviens, Marianne... — Signé, Nicolas. »

(Reprenant, rêveuse.) Oui, je m'en souviens... Ah! monsieur

Nicolas, vous voulez m'épouser : je ne demande pas mieux; aussi bien je commence à m'ennuyer au château. c'est une véritable épidémie : à force de s'ennuyer, madame la marquise ennuie les autres. Un escabeau vaut mieux qu'un sofa; on ne gâte pas ses mains à traire une vache : à Trianon, on ne fait pas autre chose.

SCÈNE V.

MARIANNE, NICOLAS sur le mur.

On entend un air de cornemuse.

MARIANNE.

C'est lui, en vérité. C'est que je l'aime, ce brave Nicolas! Cet air me va droit au cœur. Voyons si je me rappelle la chanson.

(Elle chante.)

J'ai vu sous le platane,
Pieds nus, cheveux au vent,
    Suzanne
Qui s'en allait rêvant.
Amour, qui toujours veille,
Était venu joyeux,
    La veille,
Sourire dans ses yeux.

J'ai vu sous le platane,
Le cœur tout palpitant,
    Suzanne
Qui s'en allait chantant.
Chanson de tourterelle :
Un soldat inconnu,
    Pour elle,
De loin était venu.

J'ai vu sous le platane,
(Son chagrin était grand)
Suzanne
Qui s'en allait pleurant.
Le soldat infidèle
Buvait en vert galant,
Loin d'elle,
L'amour et le vin blanc.

J'ai vu sous le platane
Une fosse au printemps :
Suzanne
Y dormait pour longtemps
Et lorsqu'après sa faute
Y revint le soldat,
Bien haute
L'herbe montait déjà!

Madame s'éloigne, voilà là-bas monsieur qui vient. Ces époux du beau monde ont toujours l'air de jouer aux quatre coins. Encore, si Nicolas pouvait se mettre de la partie!

NICOLAS.

Me voilà ; tends-moi les bras, j'ai à te parler.

MARIANNE.

Ne peux-tu donc pas parler de dessus le mur!

NICOLAS.

Nenni, car les choses de l'amour se disent avec les yeux.

MARIANNE.

As-tu la vue courte?

NICOLAS.

Oui.

MARIANNE.

Tant mieux, en ménage, les vues courtes sont les meilleures. — Va-t'en.

NICOLAS.

Je reviendrai.

MARIANNE.

Oui, quand il fera nuit.

NICOLAS.

Envoie-moi un baiser, Marianne; envoie-moi donc un baiser! Ça court comme le feu.

SCÈNE VI.

MARIANNE, M. DE VERMAND, NICOLAS sur le mur.

LE MARQUIS, entrant.

Comme la Normandie est féconde en belles filles! Trouvez-moi une marquise qui vaille cela. C'est qu'elle est très-jolie, décidément. (Il saisit le bras de Marianne.)

MARIANNE.

Ah! vous m'avez fait peur, monsieur.

LE MARQUIS.

En vérité, j'étais bien loin de penser à te faire peur. A te voir et à t'entendre, on ne songe qu'à te faire — l'amour.

MARIANNE, avec dignité.

Vous me chantez tous les jours la même chanson; mais, comme on dit, c'est comme si vous chantiez. — Madame est dans le parc, monsieur.

LE MARQUIS.

J'entends bien : tu veux m'envoyer promener avec elle.

MARIANNE.

Madame a dit qu'elle y serait même pour vous.

LE MARQUIS.

Voyez comme ce siècle est mal fait : le mariage n'est plus qu'un jeu, on a une femme pour l'amour — de Dieu. Il faut se résigner à faire comme tout le monde. (S'étourdissant un peu.) Quelle jolie fille vous faites, Marianne ! Qu'importe que ma femme soit au bout du parc, quand tu es ici ! Ah ! Marianne, quel regard diabolique, quels yeux ! on dirait les portes de l'enfer. Ta bouche est un rosier : pour qui donc toutes ces roses-là, friponne ? (Il veut embrasser le cou de Marianne, qui se retourne vivement.) Enfin, voilà que je te fais tourner la tête ; la tête des femmes est faite pour tourner.

MARIANNE.

Mais, monsieur, c'est plutôt la vôtre qui tourne.

LE MARQUIS.

On la perdrait à moins. Quelle bouche séditieuse ! et quel joli collier de perles dans cette bouche ! Si tu veux un collier, tu n'as qu'à dire un mot. (A part.) Cela va prendre bonne tournure, comme dans *la Folle Journée*. Mais moi, je ne serai pas joué comme le comte Almaviva. (Il ressaisit le bras de Marianne.)

MARIANNE.

Est-ce fini ? Vous allez trop loin, monsieur. Si c'était madame, à la bonne heure, elle pourrait vous répondre ; mais moi, je ne sais que vous dire, si ce n'est que vous me chiffonnez pour rien.

LE MARQUIS, à part.

Voyez-vous! depuis que nous avons exilé la vertu, la voilà qui court l'antichambre. Il n'y a plus rien de bon à faire en descendant. — Après tout, ma femme est plus belle que cette fille. (Haut.) Ainsi donc, Marianne, vous vous nichez dans votre vertu : robe légère est de saison.

MARIANNE.

C'est tout ce que j'ai, monsieur, j'y tiens. C'est peu de chose, mais c'est bien porté. (Elle aperçoit Nicolas, qui lève la tête au-dessus du mur. Elle pousse un cri.) Ah!

LE MARQUIS.

Qu'y a-t-il donc, Marianne?

MARIANNE.

C'est cet imbécile qui m'a fait peur.

(Un valet de chambre vient présenter *le Mercure de France* au marquis.)

LE MARQUIS, ouvrant le journal.

Ah! bien, une charade! Palsambleu, c'est une chose grave! Je m'en vais étudier cela, car il en sera question demain au château. Je passe à mon cabinet. (Il s'éloigne gravement.)

SCÈNE VII.

MARIANNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, revenant sur la scène par une autre allée.)

Ah çà, Marianne, il ne viendra donc personne?

MARIANNE.

Pour vous désennuyer, madame, je voulais presque vous envoyer M. le marquis.

LA MARQUISE.

Que dites-vous donc là, Marianne? On voit bien qu'on n'a pas grand'peine à vous désennuyer, vous.

MARIANNE, avec dépit et dénouant son tablier.

M. le marquis a mieux aimé me tenir compagnie, j'en ai encore des vapeurs.

LA MARQUISE.

Des vapeurs! Voyez-vous ces grands airs!

MARIANNE.

Ce n'est pas contre moi, madame, qu'il faut vous irriter.

LA MARQUISE.

Ah! ne vous justifiez pas, je ne suis jalouse de personne, et vous comprenez bien...

MARIANNE, à part.

Je ne comprends pas du tout.

LA MARQUISE.

M. de Vermand a tout simplement voulu voir le fond de votre cœur.

MARIANNE.

Mais M. le marquis n'a rien à voir là-dedans, j'imagine.

LA MARQUISE, à part.

Est-ce que c'est possible! Je veux en avoir le dernier mot. D'ailleurs, voilà un secours contre l'ennui, car il y a là un commencement de comédie. Est-ce que je vais trouver un prétexte à caprices? (Haut.) Écoutez, Marianne, je vous permets de rire un peu avec M. de Vermand, cela m'amusera.

MARIANNE.

Mais, madame, savez-vous si je me permets cela à moi-même? (A part.) Et Nicolas!

LA MARQUISE.

Voyons, ne faites donc pas tant de façons. La belle affaire, en vérité, que de sourire aux jolis propos! Soyez tranquille, votre vertu ne sera pas en jeu.

MARIANNE.

Madame en parle bien à son aise.

LA MARQUISE.

Ne raisonnez pas et faites ce que je vous dis. Tout à l'heure M. de Vermand repassera par ce bosquet; soyez coquette au possible; faites-lui toutes les agaceries du monde.

MARIANNE, avec naïveté et avec malice.

Mais, madame, je ne suis pas savante là-dessus. (A part.) — Et franchement (se tournant vers le spectateur), entre nous, je n'ai pas besoin de cela.

LA MARQUISE.

La sotte! Est-ce qu'on ne sait pas ces choses-là sans les apprendre?... du moins, il me semble... On se laisse aller et on va toute seule.

MARIANNE.

Mais comment renouer avec M. le marquis? je suis bien sûre qu'il est dépité contre moi.

LA MARQUISE.

Voyons, que je vous fasse la leçon. M. de Vermand

passe près de vous, vous le regardez du coin de l'œil; s'il passe outre, vous l'arrêtez par votre voix.

MARIANNE.

Mais que lui dire? car enfin on ne peut pas parler sans rien dire.

LA MARQUISE.

Enfant! Au contraire, on parle toujours sans rien dire. Voilà le grand esprit des femmes, qui disent tant de choses sans parler.

MARIANNE.

Ah! la parole n'y est donc pour rien?

LA MARQUISE.

Si M. de Vermand ne s'arrête pas, vous lui parlerez avec trouble sans savoir ce que vous dites.

MARIANNE.

C'est cela. Je lui dis : Monsieur le marquis, où en étions-nous donc tout à l'heure? Vous me chantiez que ma bouche était un rosier; vous me demandiez pour qui étaient toutes ces roses. Il était aussi question d'un collier.

LA MARQUISE.

Quoi, Marianne! M. de Vermand vous a dit cela! C'est impossible. Voyez comme ces hommes sont des sots! Gentil-Bernard n'eût pas mieux dit : « Votre bouche est un rosier; » mais c'est divin. M. de Vermand n'a jamais eu l'esprit de m'en dire autant. Mais je crois que c'est lui qui vient. (Se rapprochant de Marianne.) C'est entendu, vous savez bien votre rôle. (A part.) Ah! monsieur de Vermand! sa bouche est un rosier. Prenez garde, il y aura des épines pour

vous. (Haut.) Jouez bien la comédie, Marianne. N'allez pas trop loin, vous savez... jusqu'à un certain point.

MARIANNE.

Je n'en sais rien du tout, madame. Jusqu'à quel point?

LA MARQUISE.

Accordez un rendez-vous, pas davantage. D'ailleurs je serai là dans le pavillon. Je ne suis pas jalouse, au moins : je suis curieuse. (Elle se jette dans le pavillon et pousse la porte.)

MARIANNE.

Voilà de la curiosité bien placée!

SCÈNE VIII.

MARIANNE, LE MARQUIS.

(Marianne chante. Le marquis passe près de Marianne, et, cette fois, sans écouter la chanson.)

LE MARQUIS.

J'aurai bien de l'esprit demain, car je tiens ma charade. Encore deux heures d'étude et...

MARIANNE, après avoir en vain joué du regard, à part.

Voyons, il faut engager la conversation. (Haut.) Vous aurez bien de l'esprit, monsieur, j'en suis fâchée.

LE MARQUIS.

Que dis-tu donc, Marianne?

MARIANNE, avec un charmant sourire.

Je dis, monsieur, qu'il n'y a rien de bon à faire avec l'esprit, car l'esprit gâte les sentiments. Vous allez dire

que mon esprit ne gâtera pas mes sentiments. Cela m'est égal; quand on a du cœur, on se moque du reste.

LE MARQUIS.

D'où te vient ce babil quasi philosophique?

MARIANNE.

J'ai été à bonne école. A propos, monsieur, tout à l'heure nous n'avons pas fini d'égrener notre chapelet. Nous en étions donc...

LE MARQUIS, à part.

Eh! mais, il paraît qu'on fait singulièrement son chemin avec celle-là. Jean-Jacques dit qu'il faut attaquer les femmes de face; Voltaire dit de profil; moi, je dis que c'est en leur tournant le dos. (Il fait mine de s'en aller.)

MARIANNE.

A mon tour, je vous fais donc peur, monsieur?

LE MARQUIS, revenant.

C'est ta vertu qui me fait peur. Je suis comme les enfants, j'ai peur des ombres. Ah çà, voyons, je t'aime à la fureur, qu'en dis-tu?

MARIANNE, reculant de trois pas.

Finissez donc, monsieur.

LE MARQUIS, qui ne l'a pas touchée.

Je vais commencer. (Il prend la main de Marianne.) Quelle jolie petite duchesse vous feriez! A-t-on jamais vu une bouche aussi perfide? L'amour est logé là-dedans.

MARIANNE.

Quel jargon! Je n'y comprends rien. On s'entend bien

mieux que cela dans notre village. (A part.) Quand Nicolas veut un baiser, il commence par le prendre, sauf à m'en demander... un autre. Pauvre Nicolas!

LE MARQUIS.

Que rabâches-tu donc là?

MARIANNE.

Je dis, monsieur, que je ne vous comprends pas et que vous me faites perdre mon latin.

LE MARQUIS.

Toi, tu me fais perdre mon temps. Écoute, Marianne, je t'aime à la folie... mais la marquise pourrait survenir.

MARIANNE.

Soyez tranquille, monsieur, madame est sous la charmille.

LE MARQUIS.

Ah! friponne, si tu étais toi-même par là!

MARIANNE.

A quoi bon? Rien de bon, j'imagine. Que me diriez-vous donc? Le mot de votre charade.

(La nuit vient.)

LE MARQUIS.

Oui, c'est cela : une énigme à débrouiller; mille choses charmantes à te dire. Voilà la nuit qui s'annonce; la marquise va rentrer au pavillon pour y jouer du clavecin avec le chevalier. Va sous la charmille, je t'y suivrai de près et nous n'y resterons pas longtemps; d'ailleurs une énigme est bientôt expliquée.

MARIANNE.

Et vous croyez donc, monsieur, que j'irai au rendez-vous?

LE MARQUIS.

J'en suis sûr, on n'est pas cruelle quand on est si jolie.

MARIANNE.

Ne vous y fiez pas, monsieur.

LE MARQUIS.

Dans un quart d'heure. Il me semble déjà que je t'y vois. (Il veut embrasser Marianne, qui s'échappe de ses bras.) La journée sera des meilleures : j'ai trouvé une aventure et je trouverai le mot d'une charade. — J'y pense, si j'allais à ma bibliothèque. Il me semble que j'y ai vu l'autre jour la *Clef des Énigmes, Charades et Logogriphes!*

MARIANNE, restée seule.

Que puis-je gagner à tout cela? — Pourvu que Nicolas tienne bon, je me soucie bien du reste.

SCÈNE IX.

MARIANNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, sortant du pavillon.

C'est cela, *attendez-moi ce soir, sous les grands marronniers.* Est-ce un songe? suis-je à la comédie? — En vérité, ces maris sont d'un mauvais goût... J'en pleure de rage. — Ah! que les femmes ont raison quand elles écoutent leur cœur! Si le chevalier était là. Patience!... il viendra. — Marianne, donnez-moi tout de suite votre bonnet et votre fichu.

MARIANNE.

Je suis donc déjà au bout de mon rôle. (Avec malice.) Tenez, madame, si vous m'en croyez; j'irai moi-même au premier rendez-vous.

LA MARQUISE, prenant le bonnet de Marianne.

Vous ne savez ce que vous dites. Dépêchez-vous d'arranger mes cheveux comme les vôtres... C'est cela, Marianne. — Il y a des moments où l'on serait tentée... mais allez donc plus vite, Marianne... Ah! la Présidente avait bien raison de médire des hommes; hélas! elle médisait aussi des femmes... Marianne, vous irez dans le pavillon et vous toucherez du clavecin à tort et à travers. Vous y resterez sans lumière. Enfin, arrangez-vous si bien que M. de Vermand s'imagine que c'est moi.

MARIANNE.

Mais si monsieur le chevalier de Versac vient?

LA MARQUISE.

Dites-lui bien que ce n'est pas moi!

MARIANNE, avec malice.

Pourquoi donc cela, madame?

LA MARQUISE, embarrassée.

Parce que... parce qu'il ne faut tromper personne. (Elle met le fichu de Marianne.) Je vais en apprendre de belles là-bas sous la charmille. La nuit sera-t-elle sombre? — S'il allait me reconnaître! Tant pis pour tous les deux.

MARIANNE.

Sous la charmille c'est à ne pas s'y reconnaître.

LA MARQUISE.

Bien, je commence à prendre tournure. Voilà en vérité un joli chapitre de roman. Cela ressemble un peu trop au *Mariage de Figaro;* mais patience, le dénoûment... La nuit vient, comme je suis tremblante!... J'ai le cœur qui me bat d'une belle façon... Ai-je bien l'air d'être vous-même, Marianne? je n'ai pas le temps d'aller me mirer.

MARIANNE.

Tout à fait, madame, au point que je m'y tromperais. Il me semble que je me vois dans le miroir. (Avec malice.) C'est surprenant comme un petit bonnet vous va bien. — Mais j'ai du souci, moi; M. le marquis va m'en vouloir pour l'avoir trompé, ou plutôt parce qu'il ne m'aura pas trompée.

LA MARQUISE.

N'ayez pas peur, il voulait un baiser, il se mordra les lèvres. Voilà tout.

MARIANNE.

La volonté de Dieu soit faite et celle de madame aussi.

LA MARQUISE.

Est-ce que le marquis est déjà sous la charmille?

MARIANNE.

Il est monté là-haut à la bibliothèque avec un livre à la main.

LA MARQUISE.

Alors je vais tout de suite au rendez-vous. J'aime mieux l'attendre. Vous, dépêchez-vous d'aller faire du bruit au clavecin. (Elle s'éloigne sur la pointe des pieds.)

MARIANNE.

Bon voyage, madame. (Seule.) Eh bien, je ne suis pas du tout mal en marquise. On dit que c'est l'habit qui fait le moine; moi je dis que c'est le moine qui fait l'habit.

SCÈNE X.

MARIANNE, LE CHEVALIER DE VERSAC.

LE CHEVALIER, arrivant à petits pas.

Bonjour, belle Marianne. D'où vous vient cette mine effarée?

MARIANNE.

Un secret! — Silence! — Je ne vous dirai rien, ne me demandez rien.

LE CHEVALIER.

Un secret dans une jolie bouche comme la vôtre, ce n'est déjà plus un secret. Tenez, Marianne, il n'y a qu'une chose qu'on puisse sans danger confier à une femme, c'est de lui dire qu'elle est jolie.

MARIANNE.

Le beau secret, vraiment! Tout le monde le sait.

LE CHEVALIER.

Eh bien! oui, on peut dire aux femmes ce que tout le monde sait. — Quel est donc votre secret?

MARIANNE.

Je n'ai garde de vous le dire.

LE CHEVALIER, d'un air discret.

Je n'ai garde d'insister.

MARIANNE.

Figurez-vous... Qu'allais-je faire?

LE CHEVALIER.

Oh! ne dites rien!

MARIANNE.

Figurez-vous que la pièce nouvelle... je ne sais quoi...

LE CHEVALIER.

Le *Mariage de Figaro?*

MARIANNE.

C'est cela : cette comédie a tourné la tête à madame la marquise. Nous la jouons ce soir.

LE CHEVALIER.

Je ne comprends pas.

MARIANNE.

C'est bien simple : M. le marquis m'a donné rendez-vous sous la charmille. Vous savez qu'il raffole des Normandes. Madame la marquise a pris mes ajustements, et elle est allée à ma place. Voilà pourquoi je suis si mal attifée.

LE CHEVALIER.

Et le marquis?

MARIANNE.

Il va aller rejoindre madame tout à l'heure, croyant me trouver. Qui sera bien attrapé? je vous le demande.

LE CHEVALIER.

Est-elle impertinente! — Mais je ne me trompe pas :

voilà Vermand qui vient. (Il se frappe le front.) Une idée! Je me cache sous ces arbres; ne dites pas que vous m'avez vu, Marianne.

MARIANNE.

Vous savez comme je suis discrète. (Elle entre dans le pavillon.)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, seul.

LE MARQUIS.

C'est singulier! (Secouant la poussière d'un vieux livre.) Je croyais avoir là-haut la *Clef des Énigmes*, et voilà que je trouve la *Clef des Songes*. J'aime mieux rêver tout éveillé avec Marianne. — Ah çà, est-ce pour tout de bon? — Elle se joue de moi, peut-être. — Que les femmes sont étranges quand le diable s'en mêle! et il s'en mêle toujours. — Siècle de perversité et d'inconstance! — J'ai bien envie de demeurer coi. — Les hommes sont ainsi : quand ils sont près d'atteindre au but, ils s'arrêtent presque toujours. Bast! le feu brûle à tous les vents; la girouette tourne aux quatre points cardinaux : le cœur n'est-il pas une girouette enflammée? (Il aperçoit le chevalier qui vient vers lui.)

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, à part.

Il prend bien son temps! L'amour est tout hérissé d'obstacles. Je cours sous la charmille; il ira tout à son aise jargonner auprès de la marquise. (Il fait quelques pas pour s'en aller.)

LE CHEVALIER.

Marquis, je te salue.

LE MARQUIS.

Mon très-cher, la marquise est là qui chante plus ou moins. Va-t'en chanter avec elle. Pour moi, une affaire des plus graves...

LE CHEVALIER.

Mais, avant tout, accorde-moi une minute. (A part.) Il veut y aller, mais je ne veux pas. Est-ce qu'il se figure qu'il est le mari de sa femme? (Haut.) Une trouvaille inouïe! (A part.) Que vais-je lui dire?

LE MARQUIS.

Tu me raconteras cela tout à l'heure.

LE CHEVALIER.

Tout de suite. C'est une merveille. Une charade qui m'arrive dans *le Mercure!*

LE MARQUIS.

Eh bien! sais-tu le mot?

LE CHEVALIER.

Si nous le cherchions ensemble...

LE MARQUIS s'enfuit.

Je vais chercher le mot ailleurs.

LE CHEVALIER, le retenant encore.

Au moins, dis-moi quel est le diable qui t'emporte ainsi?

LE MARQUIS.

C'est le diable amoureux, mon cher. Mais, de grâce, ne m'arrête plus.

LE CHEVALIER, jouant la surprise et l'indignation.

Comment, toi que je croyais si digne de ta femme, mon pauvre ami, quel funeste égarement! tu ne sais pas où tu vas, infortuné!

LE MARQUIS.

Ah çà, d'où viens-tu, toi? Mon cher, les philosophes te perdront, si ce n'est déjà fait. Cela te va bien de t'affubler de la philosophie, ô Socrate de ruelles, tout paré des fanfreluches de la frivolité!

LE CHEVALIER.

Une femme si belle, et si digne d'un meilleur culte! S'en aller de gaieté de cœur hors de son chemin, quand on a un pareil compagnon de voyage! C'était bon il y a vingt ans, quand les anges des oratoires n'étaient plus que des Cupidons surannés. Aujourd'hui, il faut laisser au vulgaire les derniers échos de la régence. La Dubarry porte un cilice.

LE MARQUIS.

Tu me fais tomber des nues. Est-ce que tu laboures ta terre comme Helvétius et le duc de Choiseul? Est-ce que les bonnes fortunes ne viennent plus s'asseoir à ta porte, ô philosophe de coulisses? Est-ce que c'est aujourd'hui vigile et jeûne d'amour? Est-ce que tu vas te marier? Est-ce que tu travailles à l'Encyclopédie?

LE CHEVALIER.

Tout cela est hors de saison : je veux t'empêcher...

LE MARQUIS.

Et j'ai l'innocence de m'arrêter aux bagatelles de ta phrase.

LE CHEVALIER, le retenant encore.

Encore une fois, tu n'iras pas plus loin dans ta mauvaise action. Si tu persistes, j'appelle madame de Vermand.

LE MARQUIS.

Voilà qui est violent! — La pauvre fille doit se morfondre là-bas.

LE CHEVALIER.

Qu'à cela ne tienne, j'irai l'avertir. Où est-elle? Je suis au courant de ces choses-là. Le nom n'y fait rien : Vermand ou Versac, à l'heure qu'il est, n'importe lequel des deux. Mais de quelle vertu est la dame?

LE MARQUIS.

Toutes les vertus sont égales devant la nuit.

LE CHEVALIER.

A quel chapitre en es-tu avec elle?

LE MARQUIS.

Au premier; mais le roman ne doit pas être long. (A part.) Ma femme n'est pas mal entichée de lui. Quel bon tour à lui jouer en l'envoyant là-bas! Comme cela brouillerait les cartes!

LE CHEVALIER.

Faut-il des sels? s'évanouira-t-on? Où est le rendez-vous? à une fenêtre? Faudra-t-il prendre une échelle?

LE MARQUIS, se parlant à lui-même.

La fumée s'envole; oui, la raison me revient. Pourquoi copier nos devanciers? — C'est ton affaire, à toi qui n'as

pas de chaînes et qui n'as rien à risquer. — Eh bien donc, va au fond du parc; tu appelleras doucement Marianne, car c'est elle. — Une belle fille! Je suis un sot. Tu lui feras un sermon. Enfin, mon cher, fais comme pour moi.

LE CHEVALIER.

Je ferai comme pour moi. C'est la Normande que tout le monde trouve si belle! J'étais bien sûr que ta bonne fortune était une princesse en petit bonnet. Qu'importe? la beauté n'est pas roturière, surtout depuis que madame de Pompadour a fondé la dynastie des cotillons.

LE MARQUIS.

Tiens, décidément j'aime mieux aller moi-même à mes affaires.

LE CHEVALIER, s'élançant vers la charmille.

Je suis ton procureur. (Lutte entre le marquis et le chevalier. A la fin celui-ci l'emporte. — La nuit est venue.)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, puis MARIANNE.

LE MARQUIS.

En vérité, je suis bête à faire peur. — Allons, allons, mon cœur, apaisez-vous, votre temps est passé, le mariage a soufflé sur vous. — La plus belle fille du monde! Ah! si seulement j'avais pris un baiser profane à côté de sa petite croix d'or! — N'en parlons plus, je suis un sot. Mais à quoi bon l'esprit aujourd'hui? On ne dit plus rien, on pense! — Je suis venu cinquante ans trop tard; voilà

le siècle qui se fait vieux et raisonneur; il a beau se poudrer, il laisse voir ses cheveux blancs. — Mais, à ce que j'entends, la marquise touche du clavecin en dépit de toutes les oreilles. (Il va vers le pavillon.) Zulmé, pour qui donc cette musique du diable?

MARIANNE, contrefaisant la voix de la marquise.

Pour vous, monsieur.

LE MARQUIS, à part.

A propos, il faut que je l'envoie sous la charmille. Ce sera piquant. Elle y verra son chevalier, son cher chevalier, papillonnant autour de Marianne. Tout cela tourne à merveille pour moi. (Il appelle.) Zulmé! — Zulmé, va donc au bord de l'étang; quelqu'un t'attend sous la charmille.

MARIANNE, un peu indignée, à part.

Je n'y comprends plus rien. C'est comme cela qu'il va au rendez-vous que je lui accorde?

LE MARQUIS.

Marquise, savez-vous où est le chevalier?

MARIANNE, se détournant dans l'ombre.

Il ne viendra pas ce soir.

LE MARQUIS.

Où voltigez-vous donc, ma tourterelle? (Il poursuit Marianne sans l'atteindre.)

MARIANNE, à part.

Tout cela tourne si bien que me voilà prise au rendez-vous. Pauvre Nicolas!

LE MARQUIS.

C'est étonnant comme je vous aime aujourd'hui, marquise !

MARIANNE.

J'en suis fâchée ; puisque vous avez bien attendu jusqu'aujourd'hui, vous attendrez bien jusqu'à demain.

LE MARQUIS.

Je ne t'ai jamais tant aimée, ma colombe. — Mais tu t'envoles. (Marianne entre dans le pavillon ; le marquis croit la suivre dans le parc.)

SCÈNE XIV.

NICOLAS, apparaissant à cheval sur le mur.

Diable ! on n'est pas à son aise à cheval sur ce mur, sans autres étriers que des espaliers qui ne tiennent à rien. — Il me semble que j'ai entendu la voix de Marianne. — Qu'elle vienne un peu de ce côté, nous aurons beau jeu : — voyez un peu de quoi l'amour est capable ! — Qu'est-ce ce donc que l'amour? Un fil que Dieu tient par un bout et qu'il nous donne à retordre par l'autre. — Quand je dis que c'est Dieu, c'est le diable. — Et les femmes? Qui me dira ce que c'est qu'une femme? Un buisson d'épines qui nous attire par ses bouquets ; plus on en cueille, plus on se pique. (Se sentant piqué.) Aie ! il y a donc des femmes sous mon pied? — Décidément j'entends du bruit. (Il écoute.) On parle doucement.

SCÈNE XV.

LE CHEVALIER et LA MARQUISE, arrivant sur la scène; NICOLAS sur le mur.

LE CHEVALIER.

Belle Marianne...

NICOLAS, s'agitant sur le mur.

Qu'est-ce que cela veut dire? il est question de Marianne. — Est-ce que je suis trompé? — Si je suis trompé, je ne serai pas battu, moi. (Il écoute.) Voyons.

LA MARQUISE, contrefaisant Marianne.

C'est bien mal, monsieur le marquis. (A part.) Décidément, c'est bien le chevalier; il a beau faire pour prendre la tournure et la voix de mon mari. — Quelle étrange comédie se joue donc là? — Il faut que je remplisse bien mon rôle.

LE CHEVALIER.

Je vous jure... (A part.) Si je la reconnais je suis un sot; puisqu'elle veut passer pour Marianne, prenons-la pour Marianne. (Haut.) Enfin, ma belle Normande, revenons au point de départ. Puisque vous m'avez accordé un rendez-vous sous la charmille, il n'est pas juste de me rebuter. D'où vous vient cette vertu farouche? c'est bon pour les sots (il veut la saisir, elle s'échappe) et pour les grandes dames qui croient devoir cela à leurs aïeux; mais entre nous philosophes, qui n'avons plus de préjugés, et soubrettes qui n'en eurent jamais, la vertu est une robe mal faite qui nuit à la taille. (Il enlace la marquise.)

NICOLAS.

Eh bien! est-ce qu'il va toucher à cette robe-là?

LA MARQUISE.

Comment avez-vous le cœur, monsieur, de laisser là pour moi madame la marquise?

LE CHEVALIER.

C'est ma femme, Marianne; que diable veux-tu que je dise à ma femme?

LA MARQUISE.

Et si ce n'était pas votre femme?

LE CHEVALIER.

Nous n'en sommes pas là-dessus. Elle est belle, mais que tu es mille fois plus belle encore!

LA MARQUISE.

L'insolent! (Elle donne un beau soufflet au chevalier.)

LE CHEVALIER, à part.

Diable! voilà un soufflet de femme de trente ans. (Haut.) C'est un coup de feu, mais à l'amour comme à la guerre. — Ah çà, pourquoi donc cette violente caresse? Qu'ai-je fait? ou que n'ai-je pas fait?

LA MARQUISE, à part.

C'est que je suis jalouse de moi-même.

NICOLAS.

Je suis ici à la comédie : je vois bien que je vais être obligé de jouer un rôle.

LE CHEVALIER.

Écoutez, belle Marianne. — Un baiser, un seul baiser… Je ne compte pas celui que je t'ai pris au vol : il n'y a que les Normandes comme toi qui comptent. — N'est-ce pas? un baiser qui soit pris et accordé, voilà tout ce que je demande à tes farouches vertus.

LA MARQUISE.

Un baiser pris et accordé! Il paraît que vous êtes savant là-dessus. (A part.) Un baiser, en effet, c'est le seul gage que je veuille de l'amour que j'ai pour lui. Un seul… n'allons pas plus loin! Mais comment ne pas aller jusque-là?

LE CHEVALIER.

A quoi diable rêvez-vous donc?

LA MARQUISE.

Je consulte mon cœur.

LE CHEVALIER.

Eh bien! qu'en dit votre cœur? Prenez garde! c'est un Normand.

NICOLAS.

C'est tout juste ce que j'allais dire.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, si j'en crois mon cœur, je vous laisserai prendre un baiser, et je vous en accorderai un autre, mais à certaines conditions rigoureuses.

LE CHEVALIER.

Pourvu qu'il y ait deux baisers, je jure…

LA MARQUISE.

Ce n'est pas la peine. Voilà mes conditions. (Lentement et d'une voix émue.) Vous prendrez le premier en pensant, remarquez bien, en pensant à madame la marquise. (Un silence.) L'autre, vous le prendrez en pensant à qui vous voudrez... à moi, par exemple.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur! (Disant cela, il se penche vers la marquise et l'embrasse doucement.) Voilà ce qui s'appelle cueillir une rose.

LA MARQUISE.

Cette pauvre madame la marquise!

NICOLAS.

C'est passer les bornes; mais je l'attends au second.

(Il descend dans le parc et s'approche lentement.)

LA MARQUISE.

Avez-vous bien pensé à madame la marquise?

LE CHEVALIER.

Tout comme si je l'eusse embrassée elle-même.

LA MARQUISE, à part.

Après tout, pourquoi les lèvres du chevalier, quand j'ai, le jour et la nuit, celles du marquis? — L'amour, c'est toujours l'amour : qu'importe l'amoureux?—Comme je suis heureuse de n'avoir pas ouvert cette parenthèse dans ma vie! Il y a une chose meilleure que M. de Cupidon, avec ses flèches surannées : c'est mon fils qui dort dans son berceau.

LE CHEVALIER, à part.

Après tout, pourquoi m'aventurer par là? Ma maîtresse,

à moi, ne vaut-elle pas la femme d'autrui? — Vanité des vanités, tout n'est que vanité dans l'amour. La belle gloriole, que de compter une femme de plus! — la femme d'un autre, qui ne sera plus la sienne et qui ne sera pas la mienne! — A propos, j'ai le droit de recommencer. Et cette fois, comme c'est Marianne que j'embrasse, il faut que ce soit à tour de bras.

LA MARQUISE.

Allons, que tout soit dit et que tout soit fini! (Le chevalier ouvre les bras pour étreindre la marquise; mais, à cet instant, Nicolas se précipite et saisit madame de Vermand, qui pousse un cri.)

NICOLAS.

Ah! coquine! voilà de quelle façon tu viens au rendez-vous! — C'est égal, je t'aime, je te pardonne et je t'enlève. (Il embrasse vigoureusement la marquise.) Maintenant, à nous deux. (Il menace le chevalier, tout en cassant un bâton. Le chevalier et la marquise s'éloignent.)

SCÈNE XVI.

TOUS LES PERSONNAGES.

(Le marquis arrive tout surpris à la voix de Nicolas. — Le chevalier et la marquise se tiennent à l'écart.)

NICOLAS.

Où diable est-il passé? C'était bien la peine de casser un bâton!

LE MARQUIS.

A qui en a-t-il donc, ce rustaud?

NICOLAS.

Bon! le voilà retrouvé! (Il se jette sur le marquis, qu'il prend pour le chevalier, et le bat.)

LE CHEVALIER.

A merveille! Il ne manque plus guère au marquis que d'être content.

MARIANNE, accourant avec un flambeau aux cris du marquis. Elle se jette sur Nicolas et le désarme.

Nicolas, tu ne sais pas ce que tu... dis.

LE MARQUIS.

Voilà une singulière façon de s'exprimer! — Maraud, je te ferai pendre.

NICOLAS.

Il y a donc deux Mariannes ici?

MARIANNE, se désignant.

Voilà la bonne.

LE CHEVALIER, d'un ton doctoral.

Vous le voyez, marquis : sous l'empire des saines doctrines, en présence des graves devoirs que la loi sociale vous impose, il ne sied pas à l'homme fort, au philosophe, au sage, de se livrer à l'entraînement de ses passions, et moins encore de ses caprices. car...

LE MARQUIS.

Quel galimatias! Je ne vous comprends pas, mais vous avez raison. — Des caprices! la marquise en a tant, que j'ai cru pouvoir m'en passer un petit...

NICOLAS.

Il n'est pas friand!

LA MARQUISE.

Vous le voyez, vos caprices sont encore plus dangereux pour vous que ne seraient les miens.

LE CHEVALIER, à la marquise.

Et le nôtre, marquise?

LA MARQUISE.

Le nôtre, chevalier? n'en parlons plus, car un caprice qui dure risque de devenir une passion. Elles sont rares, les grandes passions! — Je n'y crois pas, excepté à la nôtre, marquis, car vous êtes corrigé pour toujours?

LE MARQUIS.

Du moins, je suis sur mes gardes!

LA MARQUISE.

Le héros de la pièce, c'est Nicolas. — J'en suis encore toute chiffonnée.

MARIANNE, indignée.

Toute chiffonnée!

LA MARQUISE.

Nicolas, je veux aller à votre noce.

NICOLAS.

Marianne dit qu'elle ne veut pas se marier.

LA MARQUISE.

N'en croyez rien : en amour, quand une femme dit : *Je ne veux pas*, elle ne sait plus ce qu'elle dit.

LES

MAINS PLEINES DE ROSES,

PLEINES D'OR ET PLEINES DE SANG.

CONTE PHILOSOPHIQUE.

I

Ce conte va vous paraître étrange : c'est la vérité elle-même qui l'écrit.

On respirait l'amère senteur des fèves, — cette senteur qui enivre quelques-uns jusqu'à la folie. Le voyageur secouait du pied dans les bois l'étoile des fraisiers et le parfum des fraises déjà mûres. L'écolière s'amusait au retour de l'école à souffler, de ses lèvres virginales, le plantain en fleurs chevelu et poudré comme un marquis. L'écolier s'amusait de la délicatesse architecturale des chardons ; il cueillait le pissenlit hérissé ; il se hasardait à sucer le suc de l'ortie, — l'ortie dont la gueule blanche

rappelle le rabat du prêtre. Tout était joie et fête en ce beau soir. La terre chantait son hymne à Dieu par la voix des hommes, des forêts, des moissons et des oiseaux. Il n'est pas jusqu'au champ de pommes de terre qui ne livrât au vent l'odeur plébéienne de ses vertes ramures étoilées çà et là de ces pauvres fleurs dédaignées que nulle main blanche n'a cueillies et que nulle muse n'a chantées. — Je vous salue, ô pommes de terre, — vertes espérances des Spartiates futurs!

Un jeune homme de vingt ans passait à cheval dans une petite vallée du Vermandois, coupée de prairies, de bois et d'étangs, dominée par une montagne où s'agitaient et babillaient quatre moulins à vent. Le soleil disait adieu aux flèches aiguës de l'église; l'angelus ne sonnait pas comme dans les romans, parce que le maître d'école arrosait son jardinet bordé de buis où fleurissaient sur la même ligne la ciboule et le dalhia. On entendait le cri argentin du crapaud, ce doux poëte des marais. Le coucou et le merle, qui avaient déjà fait leur lit sur la ramure, ne répondaient plus qu'à de longs intervalles.

Ce jeune homme allait je ne sais où, ni lui non plus. Le cheval, tout enivré par la verte et savoureuse odeur de la luzerne fauchée, était léger comme la jeunesse. Il effleurait l'herbe et dévorait l'espace. Le cavalier allait plus vite encore : il voyageait à bride abattue dans le monde idéal qui ouvre à ceux qui ont vingt ans ses portes d'or et d'azur. D'où venait-il? du collége. Il n'avait pas vécu de la vie jusque-là. Il n'avait connu que les Grecs et les Romains. L'étude avait chastement veillé en sentinelle sur son cœur comme la Vestale antique dans le temple de Junon!

Il allait vivre enfin! La passion venait à lui tout échevelée avec ses fureurs divines, ses étreintes de flamme. Il avait appris à lire, mais il avait à peine entr'ouvert ce livre sacré, ce livre infernal où Dieu et Satan ont écrit leurs poëmes. Cemme il ne croyait qu'à Dieu, il entr'ouvrait le livre avec confiance. Il entrait dans la vie avec la pieuse ferveur d'un chrétien qui franchit le seuil d'une église en songeant que là du moins, sous les regards des anges, des vierges et des saints qui sourient dans les vitraux ou dans les cadres, il est à l'abri des méchants.

Georges Arnault, — c'est son nom, — était fils d'un gentillâtre du pays qui le destinait à tout. Aussi il y avait mille à parier contre un que Georges Arnault n'arriverait à rien.

Il devait, après la saison, partir pour Paris, Paris le grand dévoreur d'hommes, Paris, qui engloutit mille ambitieux pour faire un nain. En attendant ce rude combat, il vivait d'insouciance, amoureux de l'aube et du crépuscule, du rayon qui descend et du bruit qui s'élève, confiant ses rêves aux nuages et à la rivière d'Oise.

Ce soir-là, après avoir côtoyé une haie de sureaux et d'aubépines où le liseron suspendait ses clochettes blanches, il s'arrêta soudainement à la grille d'un parc touffu où l'on voyait à travers les fraîches ramées se dessiner la façade du Château aux Grives, un petit château en briques à coins de pierres, avec toits aigus en ardoises, de pur style Louis XIII.

Georges Arnault, né avec un vague sentiment de l'art, était dans l'enthousiasme.

— Ah! s'écria-t-il tristement, si mon père habitait un pareil château, je voudrais y vivre et y mourir sans m'in-

quiéter des pommes d'or des Hespérides! Ne peut-on trouver ici mieux qu'à Paris les joies du cœur, les fêtes du ciel et de la nature?

Il avait un pied à terre pour appuyer son front brûlant sur la grille. Il eût donné quelques beaux jours de sa vie pour pouvoir fouler en toute liberté l'herbe du parc. — Ainsi doit être la vie, pensa le jeune philosophe : des tentations qui vous montrent leur sein nu, mais qui vous défendent d'approcher.

A cet instant il vit apparaître, comme dans un songe, une jeune fille vêtue d'une robe blanche, qui débusquait d'une avenue de tilleuls et venait vers la grille d'un air recueilli. Elle avait vingt ans. Elle était belle comme si elle fût sortie des mains du Corrége; elle était pure comme si elle fût sortie des mains de Dieu. Praxitèle, qui n'a jamais trouvé son idéal, se fût incliné devant elle.

Quoiqu'elle semblât méditer profondément, elle s'arrêta tout à coup devant un papillon enjoué qui battait des ailes, comme pour applaudir à cette vision. Elle voulut saisir ces ailes toutes d'or et pourpre; elle se mit à courir comme une écolière à travers les massifs et les branches. Sa chevelure, à peine nouée, s'envola sur ses épaules et lui voila les yeux. Sa robe, battue par le vent, s'accrochait à tous les rosiers. Vingt fois elle fut sur le point de saisir le papillon, qui semblait comprendre le jeu et qui voulait secouer un peu de la poussière d'or de ses ailes sur cette main virginale.

Elle poussa un cri qui traversa comme une flèche de feu le cœur de Georges; elle avait déchiré sa main à un rosier; le sang coulait comme des perles de vin. Elle se mit à rire pour oublier de pleurer; elle saisit une rose

blanche et la teignit de pourpre comme autrefois Vénus chassant avec les Heures.

Elle avait oublié le papillon ; elle cueillit des roses de toutes les couleurs ; elle essaya de se faire une couronne, et regarda dans l'eau pour voir si elle était plus belle avec des fleurs dans ses cheveux.

Je ne saurais raconter les mille et une folâtreries dont elle égaya sa méditation. Georges Arnault était toujours à la grille. Il y serait encore si un hennissement de son cheval n'eût effrayé la jeune fille. Dès qu'elle se vit surprise en sa solitude, elle s'envola comme une colombe, à travers les ramures. Georges Arnault ne vit plus que les branches émues qu'elle avait touchées au passage.

Il remonta à cheval, bien décidé à venir tous les soirs se promener dans ce parc enchanté.

Comme il éperonnait son cheval pour arriver chez son père à l'heure du dîner :

— Prenez donc garde, lui dit une paysanne ensevelie sous une moisson d'herbe fraîchement coupée, vous allez me jeter dans le ruisseau.

— Je ne vous avais pas vue, dit-il.

— Où avez-vous donc les yeux? Ne dirait-on pas que je suis une fourmi portant un brin de paille à sa fourmilière!

— J'avais les yeux... A qui appartient ce château?

— A la Belle-au-Bois-Dormant.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Ce château dépend de la succession d'un vieux général qui n'a point d'héritiers. Depuis un an qu'il est mort, il n'est plus habité que par ses chiens, ses chats et son jardinier.

— Et cette jeune fille que je voyais tout à l'heure, vêtue de blanc comme une communiante ?

La paysanne regarda Georges Arnault d'un air moqueur.

— Est-ce que vous êtes visionnaire?

— J'ai vu une jeune fille de dix-huit à vingt ans courant après des roses et des papillons.

— C'est un conte. Le jardinier est mon cousin. Hier encore, durant toute l'après-midi, j'ai scié de l'herbe pour mes vaches à vingt coins du parc. Les scellés sont sur les portes du château ; il n'y a pas âme qui vive.

Georges Arnault n'en voulait rien croire. Il partit au galop, bien décidé à revenir le lendemain.

Il revint, il revint encore, il revint toujours : la vision avait pour jamais disparu. Il interrogea tout le monde ; le jardinier lui ouvrit la porte et le conduisit partout. Il ne trouva pas même l'empreinte des pieds de cette belle fille aux cheveux flottants, Ève idéale de ce paradis terrestre.

— Pourtant, disait-il en étreignant l'espace dans ses bras amoureux, je l'ai vue... et je l'ai aimée...

II

Georges Arnault partit pour Paris quand vint l'automne.

La veille du départ, il alla au cimetière cueillir des immortelles sur la tombe de sa mère.

Comme il baisait tristement ces fleurs du sépulcre, il pensa qu'il lui fallait emporter aussi une rose — fût-elle fanée — du parc aux Grives. La nuit tombait ; il monta à cheval et s'élança à bride perdue comme l'amant de Lénore.

Le vieux jardinier fumait sa pipe dans l'avenue du château. Georges le pria de garder son cheval et courut dans le parc vers la grille.

Comme il cherchait les roses des mains plutôt que des yeux, car la nuit était profonde, il vit passer, sous les arbres noirs, cette adorable vision blanche qui avait enchanté son cœur. Il s'élança pour la saisir, mais elle disparut comme le fantôme d'un rêve.

A Paris, Georges Arnault étudia le droit comme font tous les vrais étudiants. Il se levait à midi sous prétexte qu'il se couchait après minuit. Il allait étudier au café en compagnie de sa voisine, qui lui répondait politique quand il lui parlait amour. Il admirait beaucoup Lycurgue en fumant à la Chaumière ou au Château-Rouge. Il vantait, après dîner, le brouet lacédémonien, et déclamait contre l'argent en pensant qu'il avait des dettes.

Çà et là, il était allé à l'École de droit; une fois on lui avait parlé *mur mitoyen :* il était rentré en toute hâte pour redire sa leçon à sa voisine.

Une autre fois il avait rencontré sur le seuil de l'École de droit une fille d'Ève qui cherchait son chemin.

— Où allez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien ! puisque nous allons au même endroit, nous ferons route ensemble.

Et ils étaient allés.

Aussi Georges Arnault passa son premier examen comme César passa le Rubicon, comme Louis XIV passa le Rhin, sans sourciller. Ses ennemis, les professeurs de droit, ne réussirent pas à le battre avec leur grosse artillerie. Il leur fit un discours sur la contrainte par corps en homme

qui avait profondément étudié la question. Un des trois oracles s'endormit, le second éclata de rire, le dernier essuya une larme : total, trois boules rouges.

Dans le tohu-bohu amoureux du pays latin, Georges Arnault avait oublié son pays, — le pays de sa mère. — Les immortelles qu'il avait cueillies sur la tombe, trop tôt ouverte, les baisait-il encore d'une lèvre respectueuse? La vie était devenue pour lui un bal masqué, un carnaval sans fin, presque une descente de la Courtille; il allait sans détourner la tête, enivré par toutes les ardentes folies de la pleine jeunesse, jetant son cœur comme son argent — par la fenêtre — à tous les hasards de l'amour.

Un soir il arriva seul, contre son habitude, au Château-Rouge.

Il était attiré sur le champ de bataille de la danse par les dehors engageants de mademoiselle Pochardinette, — une Taglioni bien connue à l'Opéra en plein vent.

Mais tout à coup, tandis que cent yeux suivaient avec passion les gargouillades spirituelles de cette danseuse illustre, il pâlit et chancela.

Il venait de voir passer dans un tourbillon de nouveaux venus une figure qui lui était bien connue. C'était une jeune fille d'une beauté accomplie en plein épanouissement. Elle se jeta follement au milieu du quadrille, et dansa avec passion. Jamais Fanny Elsler n'avait montré avec plus de coquetterie impertinente sa jambe à la Diane chasseresse ; jamais gorge plus émue n'avait fatigué corsage plus orgueilleux. Elle était belle par la vie, par la jeunesse, par la volupté. Sa chevelure légèrement dorée et ses yeux qui avaient dérobé un rayon au soleil rappelaient Violante, la maîtresse du Titien. C'était la même

floraison, la même exubérance, la même violence de beauté humaine. Mais de beauté divine, point. Elle avait oublié le ciel pour la terre. Cependant, quand elle fut au bout de sa cachucha enragée, elle pencha sa tête avec un accent de mélancolie — comme si un souvenir eût touché son cœur.

Mais, au même instant, un sourire profane passa sur sa bouche, elle jeta ses mains jointes sur l'épaule de son danseur, et sembla le prier de l'emporter encore dans toutes les joies furieuses de la cachucha.

Georges Arnault avait reconnu la jeune fille du parc aux Grives. C'était la même figure chargée de trois printemps de plus; trois printemps savoureux, couronnés de bluets, de fruits, d'épis et de cerises, comme une bacchante de Jordaens. Elle était fraîche encore, mais pourtant déjà atteinte par les premiers ravages des passions. Sa bouche, autrefois pure comme un sourire de pêche, n'avait plus cette adorable naïveté d'une bouche ignorante qui n'a encore ri qu'à elle-même ; la science d'aimer avait passé par là.

— C'est elle pourtant, dit Georges en s'avançant du côté de la folle danseuse. J'ai reconnu ce beau cou nonchalant que je n'ai retrouvé que dans la Psyché de Praxitèle. Et ces yeux si fiers et si doux! Et ce profil taillé en plein marbre! A n'en pas douter, c'est elle. Enfin elle va m'expliquer ce mystère étrange.

— A qui en as-tu dans ton monologue?

Georges Arnault fut ainsi interrompu par un ami intime qu'il connaissait depuis la veille.

— Écoute : il y a trois ans, dans un parc de mon pays, j'ai vu passer — comme une vision — une belle fille dont

je suis encore amoureux et que je n'ai jamais pu approcher, sous le prétexte que ce n'était qu'une vision. Aujourd'hui, cette vision détachée du bleu des nues, voilà que je la retrouve dansant au Château-Rouge. Vois plutôt cette robe bariolée, ce chapeau si insolent et si joli, cette écharpe dont elle fait un serpent, cette ceinture de pourpre qui vaut bien une bonne renommée.

— Tu te moques de moi, ô mon vieil ami! Je ne vois ni la robe, ni le chapeau, ni l'écharpe, ni la ceinture. Est-ce que tu es visionnaire?

— Comment! s'écria Georges Arnault avec impatience, tu ne vois pas cette danseuse éperdue qui répand autour d'elle une odeur de jeunesse en floraison? On dirait une bacchante qui savoure du pampre. Regarde-moi bien, je cours à elle, et je l'enlève avec toute la force de ma passion.

Georges s'élança pour saisir la danseuse; mais, comme il croyait la toucher déjà, elle disparut dans un flot envahissant de beautés surannées que Bridîdi amenait sur ses pas.

Durant plus d'une heure, Georges Arnault courut tout le jardin pour la retrouver. Il tomba épuisé dans les bras de son ami, qui lui offrit une glace et lui jeta sur la tête un verre d'eau glacée, tout en lui promettant de le recommander au docteur Blanche.

— Je ne suis pas fou, dit avec fureur Georges en tombant agenouillé. — Je ne suis pas fou, mais j'ai peur.

III

Cependant Georges Arnault ne passa pas son second examen. Il avait trop pris au pied de la lettre la pensée du philosophe, qui dit : « L'homme sans passions est un vaisseau qui attend le vent, voiles tendues, sans faire un pas. » Il avait appelé à lui tous les vents : ceux qui viennent par la tempête comme ceux qui viennent par la fleur des blés. Il s'était brisé aux écueils, il avait fait eau de toutes parts ; encore quelques ouragans, il échouait sans une planche de salut.

L'orgie l'avait envahi de la tête au cœur. Il était entré dans le labyrinthe de la passion. Quand l'âme étouffée sous les impurs embrassements n'a plus un rayon pour conduire le corps, l'étudiant d'hier n'est plus qu'un désœuvré aujourd'hui, qui vit des hasards du jeu et de l'amour.

Je ne raconterai pas toutes les chutes de Georges Arnault. Un seul sentiment le relevait au-dessus de lui-même : c'était l'amour de sa patrie. Il avait gardé jusqu'à vingt ans les vertus républicaines, il avait vécu longtemps en familiarité intime avec Lycurgue et avec Saint-Just ; l'orgie n'avait pu l'entamer par ce côté-là. La patrie a cela de bon, — comme la mère, — qu'elle peut préserver un homme des dernières chutes et le relever même sur les hauteurs d'où il est tombé !

Georges ne fut pas préservé : il tomba jusqu'au fond de l'abîme — l'abîme sans fond.

Comme Figaro, ne sachant plus que faire, il avait pris

une plume — entre deux vins — pour fustiger cette société bâtie sur l'argent, vivant pour l'argent, adorant l'argent. On avait du premier coup reconnu en lui un véhément satiriste, poétiquement inspiré dans ses patriotiques et sauvages colères. Quelques journaux lui donnèrent de quoi boire et fumer. Un de ses amis était devenu ministre. Ils se rencontrèrent, ils se comprirent; Georges Arnault fut inscrit parmi les honnêtes gens qui sont marqués au cœur de ces deux mots odieux : *fonds secrets*. La veille, il avait bafoué la royauté, le lendemain il souffleta la France.

Ce crime de lèse-nation ne fut pas le dernier. Il avait une maîtresse, une femme *du monde*, vieille fille dévote qui avait épousé un voltairien, et l'avait métamorphosé en dévot imbécile. Elle tâtait toutes les nuits la bourse et le pouls du vieillard. Elle parvint à dépouiller sa famille qui était pauvre par un testament en son honneur; quand le testament fut signé, Georges Arnault apporta sa collaboration dans cette œuvre infernale : quelques milligrammes d'arsenic pour sucrer les tisanes.

La veuve n'est pas encore consolée.

Le surlendemain de la mort du vieillard, Georges Arnault acheta un cheval et se promena en triomphateur dans les Champs-Élysées, suivi d'un groom d'excellent style.

— Je te salue à cheval, lui crie un de ses amis qui était à pied.

Car on a toujours des amis; comme le dit le proverbe, on n'est jamais seul dans un chemin.

Georges Arnault daigna s'incliner et retenir son cheval.

— D'où te vient ce luxe inaccoutumé? Je ne te connais pas d'oncle d'Amérique. Est-ce que madame *** est veuve?

— Toutes les femmes sont veuves de moi, dit Georges avec impatience : mon père a tué le veau gras, voilà tout le secret.

Et le cavalier s'éloigna au galop.

— Son père! son père! dit l'autre en tournant la tête d'un air de doute, il y a longtemps qu'il est à son dernier écu. Le secret, je le connais bien : Georges Arnault a commencé par prendre la femme, il finira par prendre l'argent du mari. Après cela, il n'y a pas grand mal. C'est un usage qui a force de loi.

Tout en galopant vers l'Arc-de-Triomphe, Georges Arnault s'apprivoisait ainsi avec son crime : « Suis-je bien coupable? Ce vieillard était déjà mort à toutes les joies de la terre; j'ai brisé ses chaînes corporelles, j'ai renversé sa prison, je lui ai ouvert le ciel. Sans les passions, qu'est-ce que la vie? C'est le fourreau sans la lame, c'est la tige sans les fleurs, c'est l'autel sans le dieu. Là-haut, aux voûtes éthérées, ce vieillard bénit les deux mains qui l'ont frappé et qui vont se donner l'une à l'autre dans onze mois accomplis. Il me reste onze mois de liberté, grâce à la loi. — La loi! quelle ironie! N'y a-t-il pas plus de onze mois que j'ai épousé madame *** ?

Le soir, Georges sortait du café Anglais, où il avait bu pour oublier, selon sa coutume. Il coudoya sur le boulevard une fille de joie qui lui jeta au nez un rire insolent. Il faillit tomber à la renverse.

Il venait de reconnaître la jeune fille du parc aux Grives, la danseuse enragée du Château-Rouge.

— C'est vous! c'est toi! O mon Dieu! tant de beauté radieuse! Je t'aurais payée de ma vie, et tu ne vaux pas une pièce de cent sous!

Elle restait devant lui, immobile et silencieuse comme le marbre, les yeux allumés, la bouche flétrie, les joues ravagées, sans un battement de cœur.

— Non, ce n'est plus toi, je ne te reconnais plus, dit Georges Arnault effrayé.

Elle lui tourna le dos et s'en alla à un autre. Il suivit des yeux sa robe transparente, dont les couleurs criardes attiraient tous les yeux.

— Et pourtant, si j'allais à elle, si je l'entraînais chez moi, si je l'interrogeais? Il faut que je sache toute l'histoire de cette douloureuse décadence; mon cœur saigne devant une chute si profonde; cette jeune fille n'avait donc pas de mère! Mais il reste toujours un peu de place dans le cœur pour le repentir : Madeleine avait encore des larmes pour laver les pieds de Jésus-Christ.

Il rejoignit la fille de joie, qui, une seconde fois, s'arrêta silencieusement devant lui. Elle lui montra un magnifique collier de perles fines, un camée antique du plus haut prix, des bagues allumées de diamants.

— O pauvre folle! dit Georges avec abattement, tu crois donc que la beauté s'achète avec de l'or? Je t'ai connue plus belle, il y a huit ans, dans le parc aux Grives.

Elle sourit et pencha sa tête.

— Autre temps, autres mœurs, comme a dit l'historien. Du reste, ta beauté est encore vivante et glorieuse. Quelle opulence de corsage!

Georges avança la main sans façon. Le corsage se dégrafa, et un poignard ensanglanté tomba à terre. La fille de joie le ramassa et s'enfuit en toute hâte.

— La coquine, dit une de ses pareilles en passant, elle cache son crime, mais elle sera guillotinée.

Georges crut sentir passer sur son cou le lugubre couteau.

— De quoi est-elle coupable? demanda-t-il à celle qui passait.

— Elle a frappé d'un coup de poignard la maîtresse du marchand de vin pour avoir à son tour la clef du comptoir.

Dans son épouvante, Georges Arnault alla chez madame ***. Quoiqu'il fût près de deux heures du matin, il la trouva dans la chambre du mort, feuilletant ses papiers pour étudier toutes les ressources de la succession.

Georges frissonna en entrant dans cette chambre d'où le mort n'était parti que la veille.

— Voyez, Georges, dit la dame en se jetant à son cou, il y a dans ce vieux meuble un tiroir plein d'or, voulez-vouz compter?

— J'ai toujours pris sans compter, dit Georges Arnault avec un sourire distrait.

Il plongea ses deux mains dans le tiroir, tout frémissant de colère sauvage, comme un combattant qui prend l'épée dans le fourreau.

Il se releva, les mains pleines d'or, et se tourna tout menaçant vers madame ***, qui poussa un cri d'effroi.

— Et tu crois que je t'épouserai? dit-il avec une fierté majestueuse.

Il jeta l'or à la face de madame ***. Elle tomba à genoux, toute suppliante.

A cet instant, on frappa à la porte de l'escalier.

— Georges, j'ai peur, sauvez-moi!

Il écouta avec inquiétude; la peur le prenait lui-même.

On frappa encore. Après un silence mortel, un bruit

plus violent retentit dans le cœur des amants. On avait enfoncé la porte, déjà on traversait le salon voisin.

— Nous sommes perdus! grâce! grâce! grâce! s'écria madame *** en se traînant sur les genoux vers ceux qui arrivaient.

Elle avait reconnu les frères de son mari. Depuis deux jours, ils étaient en sentinelle autour de la maison pour surprendre les faits et les gestes de la veuve.

— Tout cela est à vous, dit Georges Arnault aux déshérités. J'ai empoisonné le mari et fait le testament qui vous dépouille : *La propriété, c'est le vol.* Celle qui se traîne à vos pieds comme un chien, c'est une sainte du calendrier, laissez-la prier Dieu en paix. Pour moi, c'est autre chose : je suis coupable. Conduisez-moi en prison; je veux mourir sur l'échafaud; ce sera ma dernière satire.

IV

Cinq heures venaient de sonner au Val-de-Grâce; il y avait foule à la barrière Saint-Jacques. C'était l'heure annoncée pour la tragédie; le théâtre était disposé avec ses décors funèbres; les acteurs n'arrivaient pas. Les gamins, grimpés sur les murs, sur les arbres, jusque sur les toits, commençaient à siffler.

— La toile! la toile! criait-on de toutes parts.

— Patience, dit un spectateur émérite, voilà le gaz allumé.

Le soleil venait de jeter sur la guillotine ses premiers rayons du matin.

Enfin la charrette arriva lentement.

Le condamné était un jeune homme pâle, fier et triste, mais nullement abattu par l'odieuse préface du supplice. Il regarda sans chanceler la guillotine.

— Qu'importe, dit-il en prenant la main du prêtre, c'est le chemin du ciel. Quand j'aurai monté ces degrés, je n'aurai plus qu'un pas à faire.

Il venait de raconter sa vie au prêtre dans une confession naïve, franche et pittoresque. Il n'avait pas oublié de lui parler, en passant, de la jeune fille du parc aux Grives qui, en plusieurs rencontres, avait si vivement frappé son imagination.

Il descendit de la charrette; le prêtre lui voulut montrer le chemin, mais il le devança.

Quand il fut sur l'échafaud. — le dernier théâtre de sa vie — il prit religieusement le crucifix et y appuya ses lèvres avec onction. Deux larmes de repentir tombèrent de ses yeux.

A cet instant, comme il voulait jeter un regard d'adieu au ciel et aux hommes, il vit passer dans la foule, — dans l'horrible foule en haillons qui la veille s'était enivrée de vin et qui allait s'enivrer de sang, — il vit passer une jeune fille vêtue de blanc, les pieds nus. les yeux au ciel, la chevelure flottante ceinte d'un cercle d'or.

Georges Arnault ressaisit la main du prêtre.

— Voyez-vous? lui dit-il d'une voix étouffée.

— Que voulez-vous dire?

— Vous ne voyez pas celle dont je vous ai parlé... là-bas, dans ce groupe odieux... toute blanche... sa beauté frapperait un aveugle.

— On attend, dit le bourreau.

— Une seconde! murmura le condamné d'un air suppliant.

Il indiquait du doigt la jeune fille.

— Voyez, c'est elle! toujours elle! mais quelle métamorphose étrange! Il semble qu'elle ait perdu jusqu'au souvenir de ses mauvaises passions; elle a repris comme par miracle sa robe d'innocence. Voyez, elle vient de me sourire avec la bouche d'un ange.

Georges Arnault tomba comme foudroyé.

— Finissons-en, dit le bourreau.

— Mon frère, qu'avez-vous donc? demanda le prêtre au condamné.

— Vous n'avez pas vu? répondit-il en joignant les mains, elle s'est envolée au ciel.

Georges Arnault s'abandonna au bourreau.

Déjà sa tête — cette belle tête qu'un rayon de suprême intelligence avait couronnée — était couchée sous le couteau quand le prêtre s'inclina pour lui dire ces mots :

— Celle que vous avez vue aux quatre époques de votre vie, — celle qui a été pure, — celle qui a été folle de son corps, — celle qui a vendu son âme et a trempé ses mains dans le sang, — celle qui s'est repentie et s'est envolée toute blanche au ciel — c'est votre ÂME qui vous est apparue.

LA MAITRESSE

DE CORNILLE SCHUT.

COMMENT MEURENT LES FEMMES.

Cornille Schut[1] était peintre et poëte. Le poëte est oublié; mais qui n'a vu un des charmants camaïeux du peintre dans les guirlandes de fleurs de Seghers?

Cornille Schut avait vingt-sept ans, l'amour du beau,

[1] Né à Anvers en 1590, mort vers le milieu du dix-septième siècle. Van-Dyck a peint Cornille Schut. C'est une figure à grandes lignes, d'un caractère rêveur; le sourcil est fin, les moustaches sont fièrement relevées; l'ajustement a toute la noblesse des costumes des gentilshommes du seizième siècle. Cornille Schut a vécu en France durant quelques années. Il a connu les poëtes de la Pléiade. Élève de Rubens, il avait, comme son maître, tout le feu de la création; mais il ne fut presque jamais coloriste.

le sentiment poétique, tout ce qui fait le charme et la passion de la jeunesse. Il avait jusque-là vécu gaiement, un peu dans le monde, beaucoup dans les tabagies; plus d'une de ses aventureuses équipées avait émerveillé les jolies filles d'Anvers. Il se sauvait de ses folies par le travail, tantôt poëte, tantôt peintre, aussi heureux d'un sonnet que fier d'un coup de pinceau.

Un soir qu'il rêvait, selon sa coutume, une pipe à la bouche, devant quelques pots de bière et quelques amis, dans un cabaret du port, il pensa qu'il éparpillait trop son cœur et sa vie; il prit une résolution subite; il se leva de table, mit fièrement son chapeau, et, tendant la main à ses amis, il leur dit adieu.

— Où vas-tu?

— Je ne sais, mais adieu.

— Et quand reviendras-tu? lui dit en riant Pierre Snayers.

— Dans deux ans, dit Cornille Schut.

— Deux ans, c'est la fin du monde.

Cornille Schut était sorti du cabaret. Il alla trouver une maîtresse qui l'aimait. Pour lui, il n'avait pas trop pris le temps de l'aimer; mais il voulait réparer le temps perdu. C'était une belle fille, brune comme une Anversoise qui descend en ligne directe des Espagnols.

— Élisabeth, m'aimez-vous pour longtemps?

— Pour toujours.

— Eh bien! préparez-vous à me suivre; nous partons demain.

— Où allons-nous?

— Si vous m'aimez, qu'importe!

Cornille Schut embrassa Élisabeth et sortit.

L'histoire ne dit presque rien d'Élisabeth Van Thurenhoudt. C'était une fille d'Ève, qui vivait pour aimer et pour être aimée.

Cornille Schut alla ensuite trouver son oncle Mathieu.

— Mon oncle, il paraît que je suis bien placé sur votre testament. De toute votre fortune à venir, je ne réclame aujourd'hui que mon ami Wael, votre chien bien-aimé. Je vais m'exiler pour une œuvre sérieuse. Les Révérends Pères m'ont commandé deux *Assomptions* pour leur église et pour leur maison de campagne : il me faut une pieuse solitude pour faire œuvre qui vive; je vous en supplie, mon oncle Mathieu, donnez-moi votre chien. »

Le lendemain, le peintre Cornille Schut, sa maîtresse Élisabeth Van Thurenhoudt et le joyeux Wael arrivèrent, au soleil couchant, devant une petite maison toute rustique, bâtie au bord d'un bois. Déjà le peintre était venu rêver là. Cette petite maison, qui était un rendez-vous de chasse, dépendait d'une ferme voisine, formant toute sa fortune.

— Élisabeth, m'aimez-vous assez pour demeurer ici deux ans sans voir une autre figure que la mienne, avec mon chien Wael pour tout ami?

— Oui, dit-elle avec un peu d'inquiétude.

En moins de quelques jours, leur vie était poétiquement organisée. De longues promenades dans les bois et dans les prés avec le bondissant Wael, de doux propos d'amour que Dieu seul entendait, le travail béni qui repose le cœur, les chansons, les lectures, les rêveries, le déjeuner près de la fenêtre, le goûter au bord du ruisseau. Vous voyez tout ce charmant tableau d'une fraîcheur agreste.

Élisabeth était belle, mais plus charmante encore que belle par je ne sais quel rayon d'ardente tendresse qui mouillait son regard et passait sur ses lèvres.

Cornille Schut était heureux par le cœur et par l'esprit : l'amour d'Élisabeth l'avait fait grand artiste, l'amour de l'art augmentait encore sa passion pour Élisabeth. Les nobles passions, que celles qui sont couronnées par les roses de l'idéal !

Au bout de deux ans, Cornille Schut termina ses *Assomptions*. Quand il les vit partir pour Anvers, Il lui sembla qu'on emportait quelque chose de sa vie.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! se dit Élisabeth, il m'aime un peu moins depuis que ces tableaux ne sont plus là.

Cependant Cornille Schut commençait à reporter çà et là ses rêves sur la tabagie, où sans doute fumaient encore joyeusement ses camarades. Un jour il prit la main d'Élisabeth et lui dit :

— Savez-vous qu'il y a deux ans que nous vivons ainsi sans nous soucier du monde?

— Je n'y pensais pas, dit-elle.

— Vous n'y pensiez pas, dit tendrement Cornille Schut en baisant la main de sa maîtresse ; vous n'y pensiez pas, et pourtant c'est aujourd'hui que nous retournons à Anvers.

— Aujourd'hui? dit-elle en pâlissant. Ah! vous ne m'aimez plus.

Le peintre, touché jusqu'aux larmes, dit avec transport :

— Élisabeth, consentiriez-vous donc à passer encore deux ans ici?

— Deux siècles, mon cher Cornille.

Ils continuèrent amoureusement cette vie silencieuse,

solitaire et charmante, n'ayant de rapport avec le monde que par le pâtre des prés voisins et par une domestique de la ferme qui venait chaque jour les servir. Un an se passa encore dans l'enchantement; mais, dès les premiers mois de la quatrième année, Cornille Schut commença à compter les jours.

A Anvers, on le croyait en Italie. Nul ne pouvait s'imaginer qu'un beau viveur comme lui s'était retiré du monde avec tant d'obstination. Son chien trahit sa solitude. Daniel Seghers, étudiant un jour en pleine campagne, aperçut le beau Wael, qu'il aimait de vieille date. Il alla à lui et renoua connaissance. Il savait que cet original de Cornille Schut avait emmené le chien de son oncle : puisqu'il avait retrouvé le chien, il allait sans doute retrouver l'ami. En effet, quelques minutes après, il surprenait le peintre et sa maîtresse assis à l'ombre sur la lisière du bois.

Dès qu'Élisabeth aperçut Daniel Seghers, elle se leva vivement et dit à Cornille Schut : « Fuyons! » Car, pensait-elle, s'il s'arrête avec nous, notre solitude est profanée.

Mais, hélas! Cornille Schut tendit la main à son ancien ami; on parla d'Anvers; Cornille Schut soupira.

— Quoi! dit Daniel Seghers, vous êtes donc bien heureux, puisque vous n'êtes pas venu jouir de votre gloire; car ne le savez-vous pas? vos deux *Assomptions* sont admirées de tout le monde. On vous croit à Rome. Si on vous savait ici, on y viendrait vous chercher en triomphe.

Quand le peintre et sa maîtresse se retrouvèrent seuls, ils se regardèrent tristement.

— Élisabeth, est-ce que nous serons encore huit mois

sans retourner là-bas, où la vie nous attend avec des fêtes sans nombre?

— Partez, dit Élisabeth en voulant cacher ses larmes.

Touché de tant d'amour, Cornille Schut oublia Anvers, et ses amis, et sa renommée.

— Partir! partir sans toi, jamais!

Le temps passa, mais plus lentement; on ne chantait plus, on ne courait plus; voyant cela, le chien lui-même devint triste. De temps en temps il essayait encore ses vives gambades et ses gais jappements, mais il retombait bien vite dans son humeur taciturne.

Enfin les derniers jours de solitude allaient finir. Dans sa joie de revoir ses amis ou plutôt de se retrouver dans ses amis, le peintre ne s'aperçut pas que sa maîtresse pâlissait et s'étiolait; elle avait d'ailleurs toujours pour lui son tendre et charmant sourire. La veille du départ il lui demanda à traverser encore les sentiers les plus aimés du grand bois où tant de fois ils s'étaient perdus. Elle se suspendit à son bras et marcha silencieusement. C'était un beau jour d'août : la gaieté des moissons resplendissait sur la terre; les sifflements du merle répondaient dans les bois aux sifflements de la faux dans les blés mûrs.

— Quel beau jour! s'écria l'enthousiaste Cornille Schut; j'ai le pressentiment que nous laisserons encore ici bien des heures charmantes. La nature ne m'a jamais parlé avec plus de poésie. Élisabeth, vous le voyez, notre amour ne vieillit pas.

— Hélas! dit-elle en baissant la tête.

— Nous reviendrons, reprit le peintre, nous reviendrons souvent, car, je le sens comme vous, c'est ici que

nous retrouverons toute notre jeunesse. On n'est heureux qu'une fois sous le ciel. .

— Alors, pourquoi partir? Vous m'avez habituée à vivre seule avec vous; le monde effarouche le bonheur; je perdrai tout là-bas.

— Enfant, vous le savez, la vie n'est pas seulement faite d'amour; le monde a prescrit des lois qu'il faut suivre; il faut vivre pour soi; mais il faut vivre aussi un peu pour les autres.

— Moi, dit Élisabeth, je ne puis vivre que pour vous.

A ce moment, plus pâle encore que de coutume, elle tomba agenouillée sur l'herbe, élevant vers son amant ses beaux yeux mouillés de larmes.

— Ami, lui dit-elle, partirez-vous?

Il la releva, l'appuya sur son cœur, et lui dit en lui baisant les cheveux :

— Il le faut.

— C'est bien! dit-elle d'une voix tremblante, c'est bien! Nous partirons; mais songez-y bien, moi, je ne reviendrai plus.

Le peintre ne comprit pas ce qu'elle voulait dire.

— Vous reviendrez comme moi, lui dit-il; laissez-moi vivre six mois à Anvers avec vous; nous reviendrons ici peut-être pour toujours.

Ils arrivaient vers le milieu du bois.

— Voulez-vous, continua Cornille Schut, aller nous reposer dans la prairie de la chênaie, que vous aimez tant.

— Non, dit-elle, je le voudrais bien; mais je n'ai plus de force; retournons sur nos pas; rentrons, car je ne sais ce que j'ai aujourd'hui; mais ne vous inquiétez pas, demain je serai prête à partir.

Le lendemain, le peintre passa le matinée dans son atelier à mettre en ordre ses tableaux, ses esquisses, ses dessins et ses livres. Il avait un peu de cette joie qui saisit l'exilé aux portes de son pays. Élisabeth, qui était restée dans sa chambre près de la fenêtre, le regard perdu sur la campagne, entendit son amant chanter gaiement cette chanson :

La vie est au cabaret. Belle hôtesse, ma mie, apportez-nous à boire ; que vos petites mains blanches nous versent la bière écumante.

On n'a pas l'idée de la douleur profonde qui saisit Élisabeth, car cette chanson était celle que Cornille chantait avec ses amis dans ses jours de fête. Son cœur bondit et se brisa : elle leva les yeux au ciel et pria Dieu avec ferveur.

Cependant il chantait toujours, de plus en plus emporté par ses gais souvenirs. La pauvre fille ressaisit tout à coup ses forces évanouies ; elle se leva vivement et courut à la porte de l'atelier. La porte était entr'ouverte ; elle s'arrêta sur le seuil. La voyant apparaître ainsi les cheveux en désordre, la gorge haletante, les yeux égarés, Cornille Schut vint vers elle surpris et effrayé :

— Élisabeth, qu'avez-vous ?

Elle sourit amèrement.

— Ce que j'ai... Écoutez-moi.

Et aussitôt elle se mit à chanter cette chanson que Cornille Schut avait rimée pour elle dans les plus beaux jours de leur solitude :

I

Les pâquerettes se flétriront. L'hiver viendra souffler la neige. L'hiver ne passera jamais sur mon cœur, ma belle maîtresse.

II

Mon cœur, qui est un printemps éternel, quand tu me souris, soleil radieux ! quand je vois flotter ta noire chevelure, quand j'effleure ta lèvre embaumée.

III

Non, je ne veux pas craindre l'hiver : il passera sans toucher mon cœur. Je brave son givre et sa tempête, quand je baise tes bras nus sur l'herbe.

IV

Pourtant, il y a un hiver qui m'effraye : celui qui, dans ses bras de marbre, nous emportera dans le noir tombeau, et sèmera sur nous des fleurs sans parfum.

V

Ce dernier hiver glacera nos cœurs ; mais nous emporterons là-haut le souvenir des marguerites qui ont étoilé le ciel où tu marchais, car c'était le ciel sur la terre.

Au dernier mot de la chanson, Élisabeth tomba épuisée dans les bras de son amant : elle avait jeté toute sa vie dans sa voix.

Il la transporta à la fenêtre pour lui faire respirer l'air pénétrant du matin ; elle rouvrit les yeux et lui dit :

— Adieu, cette chanson-là ne te fait plus battre le cœur, c'en est donc fait.

Elle murmura encore :

Pourtant, il y a un hiver qui m'effraye : celui qui, dans ses bras de marbre...

— Ma chère Élisabeth, criait Cornille Schut glacé d'épouvante, ma chère maîtresse, où es-tu?

— Ami, répondit-elle d'une voix mourante, tu m'as dit qu'il fallait partir ; je m'en vais avant toi. Tu m'aurais abandonnée là-bas; j'aime mieux mourir ici.

A peine Élisabeth eut-elle dit ces mots, qu'elle ferma les yeux pour jamais. Cornille Schut la ressaisit dans ses bras et l'embrassa comme pour lui donner son âme.

On peindrait mal son désespoir ; il passa toute sa journée à pleurer et à crier comme un fou. Cent fois il prit sa maîtresse sur son cœur. Élisabeth ne se réveilla pas à ses embrassements.

Il se rappela que depuis plus d'un mois la pauvre fille pâlissait tous les jours ; il comprit qu'elle mourait pour l'avoir trop aimé ; il jura de ne pas retourner à Anvers, de vivre au milieu des bois avec le souvenir toujours palpitant de la triste Élisabeth.

Après les funérailles seulement, il s'aperçut qu'il n'avait pas son portrait. On ne fait pas le portrait de la maîtresse qu'on aime ; car peut-on rendre sur la toile le charme d'une figure adorée? Élisabeth avait posé pour les vierges de ses tableaux, mais il n'avait saisi dans sa figure que l'angélique pureté des traits : il s'était bien gardé de donner à la mère des anges l'expression toute profane de sa maîtresse.

Quand elle eut disparu pour toujours, il regretta avec désespoir de n'avoir pas reproduit tout ce qui faisait le caractère et le charme de sa chère Élisabeth. Il la voyait

encore passer dans ses rêves, fuir comme une ombre le long des prairies ou au fond des bois. Mais ce n'était plus la fraîche et rieuse fille des premières fêtes; c'était la pâle et triste amante que déjà la mort a glacée. Il tenta de faire son portrait en étudiant ses souvenirs; mais chaque fois que la figure se ranimait sous son pinceau, il reculait avec effroi, car c'était toujours Élisabeth mourante qu'il retrouvait sur la toile.

Durant près d'un mois Cornille Schut demeura dans sa solitude, qui était devenue tout à coup une Thébaïde. Son oncle, averti par Daniel Seghers, inquiet d'un exil si obstiné, vint le surprendre un soir qu'il rêvait sur la tombe d'Élisabeth Van Thurenhoudt. Le bonhomme Mathieu fut effrayé de la pâleur et du désespoir de Cornille Schut. Le peintre raconta mot à mot toute l'histoire de son cœur.

— Tu t'en vas me suivre à Anvers, lui dit l'oncle tout ému.

— Non, dit le peintre, tant que les pâquerettes n'auront pas fleuri sur cette fosse, j'y viendrai pleurer.

Il attendit. Tous les matins il allait rêver sur la fosse de sa maîtresse. Il lui parlait comme au beau temps. — Va, lui disait-il avec effusion, nous nous retrouverons dans une autre solitude pour nous aimer toujours; — mais retrouverai-je tes beaux yeux, si doux quand tu me parlais? — Pauvre Élisabeth, te voilà seule couchée dans la tombe, mais tu n'es pas seule comme moi!

Un matin, il eut un mouvement de joie en voyant deux pâquerettes écloses dans l'herbe naissante.

Il les cueillit, les baisa et les porta à son cœur.

Il partit pour Anvers avec le pauvre Wael, qui depuis longtemps ne gambadait plus. Il retourna à la taverne.

Ses amis le voulurent railler sur sa mystérieuse passion; mais, quand on le vit si pâle et si sombre, quand on l'entendit parler de sa solitude avec une voix brisée par les sanglots, on respecta sa douleur; tous ses amis lui tendirent silencieusement la main.

N'ai-je pas lu cette pensée dans les vers de Cornille Schut : « L'homme le plus passionné ne trouve pas toute sa vie dans l'amour; la femme seule peut vivre et mourir par le cœur. »

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

TABLE.

—

Pages.

La Maison de Scarron. 1

M. de Voltaire et Mademoiselle de Livry. — Larmes du Diable. 18

I. La préface. — II. Comment on devient comédienne. — Pourquoi on perd sa maîtresse. — III. Histoire de mademoiselle Aurore de Livry. —V. Comment on devient marquise. — VI. Les *vous* et les *tu*. — VII. La dernière heure d'amour.

De la République de Platon. — Aspasie. 42

I. Platon le divin et Jésus, fils de Dieu. — II. Sommaire du livre de Platon. — III. De l'oligarchie, de la démocratie, de la tyrannie. — IV. Pourquoi Homère est banni de la République. — V. Comment Homère se fût défendu devant Platon. — VI. De la proscription des courtisanes. — VII. De la communauté des femmes et des enfants. — VIII. Des races d'or, d'argent et de fer. — IX. Le ciel et la terre. — X. Que la République de Platon était une République idéale. — XI. De la souveraineté et de l'immortalité de l'âme. — XII. De la républicaine Aspasie.

Mademoiselle Gaussin. 83

Pages.

Callot. 98

Raoul et Gabrielle. 150

Les cent et un Tableaux de Tardif, ami de Gillot. 171

Mademoiselle de Marivaux. — Éloge de la Folie. 185

La Tour. 199

Les Caprices de la Marquise. 221

Les Mains pleines de Roses, pleines d'Or et pleines de Sang. 256

La Maitresse de Cornille Schut. — Comment meurent les Femmes. 274
